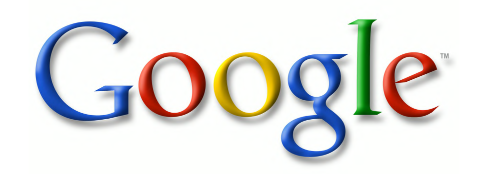






LES MYSTÈRES

DE

LA RUSSIE.

Saint-Denis. — Typographie de Drouard.

LES MYSTÈRES

DE

LA RUSSIE

TABLEAU

POLITIQUE ET MORAL DE L'EMPIRE RUSSE

PAR M. FRÉDÉRIC LACROIX

DEUXIÈME ÉDITION

entièrement refondue.

Chapitres inédits — Documents nouveaux.



PARIS

PAGNERRE, ÉDITEUR

18, RUE DE SEINE.

1854

AVANT-PROPOS.

Le titre de cet ouvrage est déjà connu du public, et l'accueil qui lui a été fait explique la nouvelle tentative de l'éditeur.

Mais les circonstances ont obligé l'auteur à faire un livre presque entièrement nouveau. Celui qu'il offre aujourd'hui aux lecteurs n'a plus pour objet que de faire connaître le plus succinctement possible l'état social et politique d'un peuple avec lequel nous venons d'entrer en lutte. Tout ce qui ne concourait pas directement à ce but unique a été soigneusement écarté. Tous les détails personnels à l'empereur Nicolas et aux membres de sa famille ont été scrupuleusement supprimés, ainsi que tout ce qui aurait pu avoir un caractère d'agression systématique contre la nation russe. En s'imposant cette réserve, l'auteur a cru faire preuve de goût et de convenance. Il n'a pas été, il n'a pas voulu être indulgent ; il n'a point déguisé la vérité sur les *institutions*, qu'il voulait exclusivement faire connaître ; mais il n'a pas été au delà, et s'est cru tenu à certains ménagements envers les *hommes*. Il a pensé que le caractère de l'empereur serait suffisamment mis en relief par les actes

de ce souverain qui se trouvent mentionnés presque à chaque ligne de l'ouvrage, et il s'est, en conséquence, abstenu de toute appréciation, de crainte que le portrait, quoique fidèle, ne fût taxé d'exagération. Si, malgré ses soins, son livre a souvent le caractère d'un réquisitoire, c'est la faute du sujet, et non la sienne. Il se défend d'avoir voulu faire un pamphlet; s'il accuse souvent, c'est qu'il a eu beaucoup de dures vérités à dire. Le lecteur n'oubliera pas qu'il a sous les yeux le tableau des institutions d'un peuple soumis au despotisme le plus complet, que dans un pareil ordre social, tout s'enchaîne avec une logique impitoyable, qu'il n'y a donc rien de surprenant à ce que les déductions rigoureuses d'un principe monstrueux soient elles-mêmes quelque peu exorbitantes. La Russie est, d'ailleurs, la terre des prodiges; il s'y passe des choses si extraordinaires, on y voit des phénomènes si étranges, qu'en étudiant ce curieux pays, on est toujours tenté de se demander si l'on n'est pas le jouet d'une illusion ou d'un mensonge. Il ne faut donc pas, en semblable matière, accuser l'auteur de partialité ou d'erreur par cela seul que les faits qu'il avance paraissent incroyables.

L'ouvrage a été rédigé d'après le manuscrit d'un diplomate qui a longtemps résidé en Russie, d'après les notes de plusieurs voyageurs, hommes sérieux et observateurs sagaces, d'après les témoignages de plusieurs personnes qui ont approché de très-près l'empereur et la cour, enfin d'après les œuvres imprimées les plus respectables, et des souvenirs personnels. L'auteur ose affirmer que, parmi les documents dont il a fait usage, il n'en est pas un seul qui ne porte au plus haut degré le cachet de la bonne foi et de la vérité.

Du reste, l'exactitude de ses assertions a été implicitement reconnue par les écrivains, qui, depuis les premiers jours de la guerre actuelle, ont puisé à pleines mains dans

les *Mystères de la Russie*[1]. Il leur doit de sincères remercîments pour avoir, par leurs nombreux emprunts, rendu un hommage involontaire à sa véracité.

Les événements se sont aussi chargés de prouver que ses premières appréciations n'étaient ni forcées, ni erronées. En ce qui concerne l'armée russe, par exemple, une partie de la vérité a été dévoilée par les premières hostilités dont le Danube a été le théâtre. Quand nous cherchions à dissiper l'espèce de terreur qu'inspirait le *Colosse du Nord*, quand nous affirmions que ses forces militaires n'étaient ni aussi nombreuses ni aussi redoutables qu'on voulait bien le croire, on nous accusait de dénigrement systématique. Aujourd'hui que le voile est à peu près déchiré, on reconnaît que nos jugements étaient bien motivés, et que nous étions même resté au-dessous de la réalité.

Nous n'avons donc absolument rien à retrancher de nos assertions premières. Nous ne supprimons que ce qui s'éloigne du but que nous nous proposons : faire connaître les institutions de la Russie. Quelques parties ont été augmentées ; le chapitre relatif à l'armée, par exemple, a reçu

[1] Le journal *le Figaro*, entre autres, a presque exclusivement composé son numéro du 16 avril dernier d'extraits des *Mystères de la Russie*, le feuilleton y compris. D'autres publications, sous forme de livres, ont mis notre ouvrage en coupe réglée. Comme les auteurs se sont abstenus de citer la source à laquelle ils puisaient si libéralement, nous pourrions être soupçonné de plagiat par ceux de nos lecteurs qui ne connaissent pas notre première édition. Nous ne prendrons pas la peine de signaler tous les fragments qui nous ont été dérobés, soit textuellement, soit avec de très-légères modifications. Nous nous contenterons de prévenir le lecteur que toutes les fois qu'il rencontrera dans le présent volume des passages qu'il aura déjà lus dans d'autres ouvrages, ou dans des journaux, il peut être certain que c'est l'original qu'il a sous les yeux et non la copie, car nous avons été beaucoup pillé et n'avons pillé personne.

de notables additions, à cause de l'importance du sujet; le chapitre *Marine* a été refait entièrement; l'exposé du caractère de la politique russe a été grossi d'un résumé de la conduite du cabinet de Saint-Pétersbourg dans la question d'Orient.

L'auteur est à l'abri de toute supposition fâcheuse sur le mobile qui l'a guidé. Il n'a puisé ses inspirations dans aucun sentiment de rancune ; sa franchise n'a eu à reculer devant aucune de ces obligations morales qui naissent naturellement de services rendus et acceptés; aucun lien de reconnaissance ne l'attache au peuple ni aux personnes dont il parle. Il était donc placé dans les plus désirables conditions d'impartialité, et il a pu écrire sans préoccupation d'animosité, comme aussi sans scrupule de délicatesse.

Quoique son livre soit, au fond, une œuvre essentiellement sérieuse, il ne croit pas nécessaire de s'excuser d'y avoir semé un grand nombre d'anecdotes, car il n'aventure rien qui ne concoure à sa thèse fondamentale, et s'est rigoureusement appliqué à écarter les hors-d'œuvre.

Un mot encore. En disant la vérité sur la Russie, l'auteur n'a pas entendu le moins du monde rabaisser un adversaire que la générosité la plus vulgaire devrait protéger contre tout parti pris de dénigrement. Mais, d'un autre côté, il s'est cru dispensé de toute concession chevaleresque ; et en montrant le gouvernement et la société russes tels qu'ils sont, il se flatte de contribuer à éclairer le côté moral de la lutte engagée : la guerre est doublement légitime lorsque, indépendamment des motifs d'honneur et des nécessités politiques qui y poussent, on a la conscience d'avoir affaire à un rival qui n'est pas plus digne de considération que d'intérêt.

LES MYSTÈRES
DE
LA RUSSIE.

CHAPITRE I.

LE DESPOTISME.

Si la Russie eût été mieux connue du temps de Montesquieu, au lieu de tenir ses regards sans cesse tournés du côté des États musulmans, l'auteur de l'*Esprit des Lois* n'aurait eu qu'à analyser le régime social et politique de l'empire moscovite, et ses déductions sur le gouvernement despotique eussent été à l'abri de toute contestation, car sa théorie se fût bornée à l'exposé d'un fait, d'une réalité palpable.

La Russie, en effet, offre, à un bien plus haut degré que la Perse et la Turquie, l'idéal du *pouvoir absolu*, en ce sens qu'on y voit cette espèce de gouvernement enfanter,

avec une logique inflexible, toutes ses conséquences naturelles, et emprunter même, pour se fortifier, l'appui du *gouvernement militaire*. Chez les Russes, le principe despotique est armé de pied en cap.

En Perse et en Turquie, il existe une législation écrite, d'autant plus vénérable qu'elle constitue la religion elle-même. Le souverain est soumis, comme le plus humble de ses sujets, à ces lois émanées du représentant de Dieu sur la terre; ses caprices ne peuvent aller au delà des limites que le Koran leur oppose; il est omnipotent comme administrateur, c'est-à-dire comme exécuteur de la loi, mais nullement comme législateur, et encore moins dans l'ordre religieux.

En Chine, le chef de l'État est assisté d'un conseil ou tribunal, qui examine sa conduite et jouit du droit de remontrance.

Partout ailleurs, en Europe, comme en Amérique, le pouvoir a toujours été modifié, ou du moins tempéré, soit par des institutions protectrices, soit par les traditions religieuses.

En Russie, rien ne gêne les allures du souverain. La volonté du tzar est la loi suprême. Il est l'*autocrate*, c'est-à-dire qu'il ne puise qu'en lui-même la puissance et le droit de gouverner. Il est son conseil d'État et son sénat. Bien plus, il est le chef de la religion, le délégué de Dieu sur la terre, presque Dieu lui-même. Rien n'existe que par lui et pour lui. Il peut tout créer et tout détruire; il dispose de la liberté et de la vie de chacun

de ses sujets, à commencer par le plus éminent[1]. Il ne doit compte à personne de sa volonté ni de ses actes; il ordonne, et tous obéissent; il frappe, et tous se résignent. Avec bien plus de raison que Louis XIV, il peut dire : « L'État, c'est moi. » Il peut même ajouter : « La Russie tout entière, c'est moi. » Malgré les lois qui consacrent la propriété, il peut, en vertu du droit de confiscation, de vie et de mort, se considérer comme propriétaire de tout ce qui existe dans son empire. Point d'assemblées, point de conseil qui fixent le chiffre annuel des impôts; le tzar seul règle et administre le revenu national. Ce qu'on appelle le *sénat* n'a rien à voir à la politique; c'est une assemblée délibérative dont les attributions se bornent à juger les appels des sentences rendues par les tribunaux inférieurs, à examiner les plus insignifiantes questions d'administration, et à enregistrer les ordonnances de l'empereur. Le tzar est le seul directeur des affaires étrangères de l'empire. Il est aussi la source de tous les honneurs, de tous les emplois. Tout émane de lui, tout aboutit à lui. L'armée, la marine, l'instruction publique, toutes les forces nationales sont dans sa main. Il est infaillible comme Dieu même. Que dis-je? plus puissant que Dieu, il peut vouloir et faire qu'un crime soit métamorphosé en action louable. — Si l'on considère maintenant que cette autorité sans limites

[1] Il y a un proverbe russe qui dit : « Près du tzar le pouvoir, près du tzar la mort. »

s'appuie sur des institutions militaires qui décuplent sa force, et qu'elle s'exerce sur une nation à qui l'habitude de l'esclavage a fait, dès longtemps, oublier les droits imprescriptibles de l'homme, on restera convaincu de la vérité de ce que nous disions en commençant, à savoir : que le gouvernement russe est l'idéal du pouvoir despotique ; on pourrait même dire un idéal aggravé de tout ce que l'abus de l'autorité peut enfanter de plus monstrueux, de plus extraordinaire.

L'autocratie a ses signes particuliers et veut être analysée en dehors des théories générales, comme ces cadavres qui, après des cas de maladie peu ordinaires, sollicitent l'attention minutieuse de la science.

Le despotisme russe ne veut pas que les gouvernés se trouvent malheureux sous son joug, et aspirent à une condition meilleure.— Un pauvre mougik [1] employé chez un perruquier de Saint-Pétersbourg, ne pouvant plus tolérer les mauvais traitements que lui infligeait la barbarie de son maître, résolut d'en finir avec la vie et se coupa la gorge : mais il ne fit que se blesser et fut porté à l'hôpital, où on lui prodigua les soins les plus assidus.

La blessure fermée, le malade fut bientôt rétabli. Il sortit de l'hospice, et le voilà fort satisfait de son coup de rasoir manqué. Mais le tour du despotisme était venu. En Russie, ne se tue pas qui veut. Un paysan qui attente à ses jours vole son seigneur, s'il appartient à un noble, ou

[1] Paysan, serf russe.

le tzar, s'il est serf de la couronne. D'ailleurs, le suicide d'un pauvre diable tend à prouver que tout le monde n'est pas également heureux dans l'empire des tzars. C'est donc une insulte au pouvoir, à l'autocrate. Quoi de plus logique? Aussi, le convalescent fut-il bien et dûment fustigé, pour apprendre à vivre. Il fut beaucoup plus malade du knout que du rasoir. Un peintre français de notre connaissance, qui soigna ce malheureux après son châtiment, ne pouvait comprendre une si stupide barbarie. Sa surprise eût été moins grande, s'il eût quelque peu réfléchi aux conséquences nécessaires du gouvernement absolu, tel qu'il existe et se pratique dans cet heureux empire. Le mougik n'avait rien à dire; il le comprit et s'abstint de murmurer. D'ailleurs, qui aurait accueilli ses plaintes? Il se contenta de guérir et de restituer à son maître la jouissance de sa personne, miraculeusement sauvée du suicide et du bâton.

En Russie, quand le despotisme vous frappe, de quelque part qu'il vienne, la plupart du temps, vous ignorez la cause de votre disgrâce. Au fond, rien n'est plus naturel : comme le pouvoir autocratique est infaillible, et qu'il n'y a pas à raisonner avec lui, il est tout à fait inutile qu'il daigne apprendre à la victime pourquoi il la persécute ou la tue. Un Dieu peut et doit se passer de jugements contradictoires; le tzar n'est-il pas une incarnation de la Divinité?

Il faut, sous peine de tomber dans une fatigante prolixité, s'en tenir, quant à présent, aux exemples les plus

célèbres : — le major Masson, depuis longtemps au service de la Russie et secrétaire des commandements d'Alexandre, alors grand-duc, fut un jour arrêté et envoyé hors des frontières par ordre de l'empereur Paul Ier. Il ignora toujours le véritable motif de cette brutale expulsion, et il était réduit à supposer qu'il devait ce traitement tout à fait autocratique à sa ressemblance avec le colonel Laharpe, précepteur des grands-ducs, et que le tzar détestait. Masson se vengea cruellement par la publication de ses *Mémoires secrets sur la Russie*, et vraiment l'exécution fut terrible. Kotzbue comprit mieux le despotisme russe. Comme le major Masson, il fut enlevé et transporté en Sibérie, sans se douter seulement de ce qui avait pu servir de prétexte à cette proscription. Il n'en sut pas davantage durant tout le temps de son exil. A son retour auprès du tzar, bien loin de se plaindre, il devint le plus plat serviteur de Paul Ier. C'était un homme sans dignité, mais qui savait sa Russie par cœur.

Le prince Dolgorouki a été privilégié. Quand on l'a appelé à Saint-Pétersbourg en 1843, il savait fort bien que c'était pour le punir d'avoir publié en France, sans la permission de l'empereur, une brochure assurément fort innocente et signée d'un pseudonyme. Arrivé à Cronstadt, il fut arrêté, ainsi que tous ses domestiques (car dans ce pays il faut que le fils paye pour son père, le serviteur pour son maître) ; ses papiers et tous ses effets furent mis sous les scellés, et quelques jours après, le prince s'acheminait vers la frontière de l'Oural.

Mépris de la liberté individuelle, insouciance de la vie des hommes, atteinte violente à tout ce qu'il y a de plus respectable dans l'ordre social, lâche abus de la force et de la toute-puissance, tous les moyens sont bons au despotisme russe. Le pouvoir des autocrates s'habitue si bien à ces façons d'agir, que, blasé sur les procédés qu'il emploie, il en arrive à s'attaquer aux sentiments les plus intimes de l'homme, à la foi religieuse elle-même. C'est tout simplement un viol moral, c'est-à-dire le crime le plus abominable.

Chasser les juifs du territoire russe ou polonais, persécuter les catholiques, ordonner que toute église latine qui sera détruite ou qui tombera en ruine ne pourra être relevée qu'à la condition de devenir église grecque, ce sont menus plaisirs de despote fanatique, et l'empereur Nicolas ne se fait faute de profiter sur ce point de l'exemple de tant d'autres souverains dont l'histoire a signalé les fureurs intolérantes. Mais le tzar fait plus et mieux : ne pouvant convertir les Israélites, et ne voulant pas se priver de leurs services militaires, il fait enlevér leurs enfants, les place dans ses écoles préparatoires, les fait baptiser et élever dans la religion grecque. C'est de la propagande à la façon de Mahomet. De tous les griefs que la justice et l'humanité peuvent formuler contre le despotisme russe, celui-ci est assurément le plus grave. Nous ne connaissons rien de plus odieux que cette violence faite à la conscience d'un peuple.

Les actes du despotisme moscovite portent souvent

l'empreinte de la mobilité naturelle à un pouvoir qui n'a que l'embarras du choix non-seulement entre la justice et l'iniquité, mais encore entre les infinies nuances qui séparent ces deux extrêmes. La bizarrerie, la contradiction et même la folie se comprennent dans un juge qui prononce au gré de ses passions bonnes ou mauvaises, et qui peut envoyer un homme à la mort sous l'impression d'un cauchemar douloureux ou d'une digestion laborieuse. — Un pauvre diable, prisonnier en Sibérie, s'échappe, je ne sais comment, et parvient à gagner sa ville natale, Odessa. On le découvre, et sa femme, coupable de lui avoir donné asile, est condamnée à le suivre dans le lieu d'exil où il va être reconduit. Un aubergiste va trouver le gouverneur général, lui expose que cette femme, depuis longtemps à son service, lui est indispensable, et, en conséquence, demande sa grâce. La condamnée est aussitôt amnistiée. Épouse dévouée, elle était digne de l'exil ; cuisinière habile, elle méritait toute l'indulgence de son juge.

Telle est la justice du despotisme russe.

Qu'on ne dise pas que l'autocratie n'est dangereuse que lorsque le souverain est une de ces natures perverses qui font le désespoir d'un peuple et la honte de l'humanité. Elle est redoutable par l'abus, même exceptionnel, qu'on en peut faire, et, certes, la tentation est trop forte pour que le tempérament le plus modéré n'y cède pas quelquefois. L'empereur Alexandre, tout juste et humain qu'il était par caractère, a eu, comme un autre,

ses moments de criminelle violence et de déplorable iniquité. Toutes les femmes qui ont régné sur la Russie, quoique s'appliquant à adoucir les mœurs de la cour et de la nation, ont commis ou laissé commettre des actes de cruauté et de monstrueux arbitraire. On sait, entre autres, que l'impératrice Anne, inspirée par l'infâme Biren, fit tuer, mutiler ou exiler plus de soixante-dix mille personnes.

Avec le despotisme russe, point de discussion possible. L'ordre donné ou signé par le maître est invraisemblable, absurde ; il n'importe ; l'exécution doit suivre immédiatement. Ce que le tzar dit doit être bien, ce qu'il veut doit être praticable. Le factionnaire discute-t-il la consigne que lui a transmise son caporal ?

On conçoit que l'habitude d'ordonner, sans formes et sans examen, des châtiments qui sont aussitôt infligés, peut occasionner d'étranges incidents, de cruelles méprises et des complications imprévues. Voici une anecdote qui montre ce que l'innocence la plus sûre d'elle-même peut avoir à redouter du despotisme russe. C'est le comte de Ségur, ancien ambassadeur de France à Saint-Pétersbourg, qui parle :

« Un matin, je vois arriver chez moi, avec précipitation, un homme troublé, agité à la fois par la crainte, par la douleur, par la colère ; ses cheveux étaient hérissés, ses yeux rouges et remplis de larmes, sa voix tremblante, ses habits en désordre. C'était un Français.

» Dès que je lui eus demandé la cause de son trouble

et de son chagrin : — Monsieur le comte, me dit-il, j'implore la protection de Votre Excellence contre un acte affreux d'injustice et de violence : on vient, par ordre d'un seigneur puissant, de m'outrager sans sujet, et de me faire donner cent coups de fouet.

» — Un tel traitement, lui dis-je, serait inexcusable, quand même une faute grave l'aurait attiré ; s'il n'a pas de motif, comme vous le prétendez, il est inexplicable et tout à fait invraisemblable. Mais qui peut avoir donné un tel ordre ?

»— C'est, me répondit le plaignant, S. E. M. le comte de Bruce, gouverneur de la ville.

» — Vous êtes fou, repris-je ; il est impossible qu'un homme aussi estimable, aussi éclairé, aussi généralement estimé que l'est M. le comte de Bruce, se soit permis à l'égard d'un Français une telle violence, à moins que vous ne l'ayez personnellement attaqué ou insulté.

» — Hélas ! monsieur, répliqua le plaignant, je n'ai jamais connu M. le comte de Bruce. Je suis cuisinier ; ayant appris que M. le gouverneur en voulait un, je me suis présenté à son hôtel ; on m'a fait monter dans son appartement. Dès qu'on m'a annoncé à Son Excellence, elle a ordonné qu'on me donnât cent coups de fouet, ce qui sur-le-champ a été exécuté. Mon aventure peut vous paraître invraisemblable, mais elle n'est que trop réelle, et mes épaules peuvent, au besoin, servir de preuves [1]. »

[1] *Mémoires ou Souvenirs et Anecdotes*, par M. le comte de Ségur, tome II, page 236 de la troisième édition.

Bref, l'ambassadeur promet au malheureux cuisinier une éclatante réparation s'il dit la vérité, mais le menace de toute sa colère s'il a menti. Il écrit aussitôt au comte de Bruce, pour lui demander des explications. Après quelques heures d'attente, voici ce qu'il apprend : le gouverneur avait pour cuisinier un Russe né dans ses terres; cet homme venait de s'enfuir de la maison de son maître, après l'avoir volé. Un châtiment exemplaire l'attendait à son retour. Or, c'était dans ces circonstances que le cuisinier français s'était présenté. Quand on le conduisit vers le gouverneur, celui-ci était assis devant son bureau, le dos tourné à la porte de son cabinet. Le domestique qui introduisait l'étranger dit en entrant : « Monseigneur, voici le cuisinier. » Le comte, sans se retourner, s'écria : « Eh bien! qu'on lui donne cent coups de fouet, comme je l'ai ordonné. » Le domestique referma brusquement la porte, et malgré les protestations du pauvre cuisinier, le traîna dans la cour, où, aidé de ses camarades, il le gratifia des coups de fouet destinés à l'esclave déserteur.

Il va sans dire que tout fut expliqué et réparé tant bien que mal. Mais notre compatriote n'en avait pas moins été flétri et battu. Si la discussion d'un ordre émané d'un homme puissant était tolérée en Russie, de pareils quiproquos seraient-ils possibles?

M. de Ségur fait suivre le récit de cette singulière aventure de quelques réflexions qui viennent ici fort à propos. « Tous ces effets, tantôt cruels, tantôt bizarres, et rarement plaisants, d'un pouvoir dont rien n'arrête ou ne

suspend au moins l'action, sont les conséquences inévitables de l'absence de toutes institutions et de toutes garanties. Dans un pays où l'obéissance est passive, et la remontrance interdite, le prince ou le maître le plus juste et le plus sage doit trembler des suites d'une volonté irréfléchie, ou d'un ordre donné avec trop de précipitation. »

La Russie est la terre classique des merveilles ; il s'y passe des choses tellement extraordinaires, que quiconque ne connaît pas bien cet étonnant pays, les relèguera dans le domaine de la fable et du mensonge. Cette incrédulité est le partage de tous les étrangers durant les premiers temps de leur séjour en Russie. Ce n'est qu'à force de voir, de leurs propres yeux, des prodiges encore plus frappants, après avoir étudié l'absolutisme moscovite dans ses conséquences rigoureusement logiques, qu'ils finissent par croire à ce qu'ils avaient rejeté comme impossible.

Dans un État soumis au régime autocratique, la vie de l'homme étant tenue pour rien, les supplices ont ordinairement pour objet de faire souffrir et de flétrir, plutôt que de tuer. Supprimer purement et simplement un coupable de la société, ce serait manquer le but que se propose le souverain despotique, savoir : de venger l'injure faite à sa toute-puissance religieuse et politique, et de rappeler au sujet, par un traitement ignominieux, sa condition infime et essentiellement précaire. En Russie, la peine de mort n'est presque jamais appliquée, et elle n'existe que parce que le tzar peut la décréter suivant son bon plaisir. Mais on a trouvé mieux : le knout a le double avantage de

flétrir, et de tuer quelquefois, de sorte que, dans bien des cas, c'est la peine capitale déguisée. Puis, la marque au front a remplacé l'arrachement des narines ; enfin la Sibérie complète le châtiment en retranchant le condamné du milieu de ses concitoyens, et en le vouant à un supplice de tous les jours, surtout quand il doit travailler aux mines. Pour les simples délits, le bâton suffit : il dégrade l'homme et quelquefois le tue, comme le knout. Cette législation pénale est donc en merveilleuse harmonie avec les principes de l'autocratie.

Le knout est, en apparence, fort bénin ; ce n'est autre chose qu'un fouet composé d'une longue courroie de cuir spécialement préparée pour cet objet. Quand celui qui le manie a l'habitude du métier, et qu'il a affaire à un sujet de constitution délicate, il peut le tuer. On peut donc considérer le knout comme l'équivalent de la guillotine, avec l'hypocrisie et l'ignominie de plus, avec la célérité de moins.

Si le knout équivaut à la guillotine, le *skross stroï* [1] peut être assimilé à la *fusillade*. Voici en quoi consiste ce supplice :

Après lecture du jugement en présence du régiment assemblé, l'exécuteur s'empare du condamné et lui attache solidement les deux mains à l'extrémité du canon de son fusil. Un autre exécuteur tient la crosse devant lui et

[1] C'est-à-dire littéralement *à travers les rangs*, parce que le condamné reçoit les coups de baguette en passant à travers une haie de soldats.

à la hauteur de la ceinture, de telle sorte que la baïonnette est horizontalement dirigée vers le ventre du patient. Deux aides soutiennent le soldat par les bras, pour l'empêcher de tomber en arrière ou de côté. Un roulement de tambour donne le signal du supplice. Le condamné, à qui l'on a préalablement rasé la moitié de la tête d'arrière en avant, se met en marche et parcourt le front des deux lignes de soldats qui forment la haie. Chaque soldat est armé d'une baguette de noisetier flexible, dont il frappe son malheureux camarade, au moment où celui-ci arrive devant lui. Si le supplicié veut accélérer le pas, pour éviter les coups et hâter sa délivrance, la baïonnette du fusil, maintenue par ses mains et poussée par le bourreau, qui soutient la crosse, lui perce le ventre. S'il veut se laisser tomber, il en est empêché par les deux aides. Quand il a passé devant les deux files, l'une après l'autre, il est rare qu'il ne soit pas près d'expirer. S'il s'évanouit pendant l'exécution, et qu'on juge qu'il n'y a pas possibilité de passer outre, il est transporté à l'hôpital où on lui donne tous les soins que réclame son état. Aussitôt guéri, il subit le reste du châtiment, car la justice russe fait bonne mesure et ne trompe jamais ses clients sur la quantité.

Le despotisme russe, dans son inflexible logique, pousse l'usage du bâton jusqu'à l'abus le plus révoltant. Dans ce pays, le bâton est l'*ultima ratio* de l'homme envers son semblable; tout ce qui est noble ou officier a le droit de battre quelqu'un, homme ou femme indistinctement, car

le sexe le plus faible n'est pas à l'abri de cet odieux châtiment. L'éducation des serfs et des soldats se fait par le bâton. Un paysan n'a-t-il pas assez d'intelligence ou l'oreille assez juste pour apprendre la musique? — Le bâton. Un soldat ne tourne-t-il pas assez vite sur ses talons, est-il gauche ou stupide, ou bien manque-t-il quelque chose à sa tenue? — Le bâton. Pour la désobéissance de l'esclave envers son maître, le bâton; pour un de ces mille petits délits dont nos domestiques se rendent chaque jour coupables, le bâton; au marchand russe qui aura manqué de respect à un noble, le bâton. Partout et toujours cet ignoble instrument de honte et d'oppression violente. Ceci seul peint tout un ordre social.

Le bâton est tellement dans les habitudes des nobles de Russie, qu'ils ne conçoivent pas un autre moyen de répression ou de vengeance pour les délits ou les offenses ordinaires. Les Russes les plus distingués par l'éducation et les manières ne s'en font pas faute.

Que tout plie, que tout obéisse, que tout se courbe humblement devant la volonté d'un supérieur, tel est l'unique axiome des Russes; et les supplices sont les instruments pratiques de cette théorie. La nature elle-même doit céder le pas au despotisme; dès que l'empereur a dit : « Je le veux, » il ne doit plus y avoir d'obstacles, plus d'impossibilités matérielles. Les conditions de temps que réclament toutes choses dans les pays soumis à la vulgaire raison n'existent pas pour un autocrate. Tout doit se soumettre, même ce qui est du domaine de la création et

des révolutions physiques du globe. Pour le tzar, l'hiver ne doit pas avoir de frimas, l'été de chaleurs ardentes. Si le soleil cessait d'éclairer notre planète, et que S. M. Nicolas Ier s'avisât de dire : « Que la lumière soit ! » il faudrait bien, bon gré mal gré, que la lumière fût, sauf à l'autocrate à se contenter d'un soleil factice, comme tant de choses dont les tzars s'enorgueillissent et qui sont ce que le chrysocale est à l'or pur. Bref, imaginez tout ce qu'il y a de plus phénoménal, de plus fantastique, de plus incroyable, et vous n'aurez pas encore une idée exacte de ce que peut produire, par tous les moyens possibles, la volonté de cet homme-Dieu qui se fait appeler l'empereur de toutes les Russies.

L'empereur Paul imagine, un matin, de faire planter deux promenades magnifiques dans la perspective de Newski. On est en plein hiver, au milieu du plus grand froid de l'année ; la terre est couverte de neige et glacée à plusieurs pieds de profondeur. Mais qu'importe? L'autocrate veut une promenade, il la veut immédiatement, c'est-à-dire dans quelques jours, afin qu'aux premiers rayons du soleil printanier, les arbres, s'ils ne meurent pas, puissent donner quelques feuilles. Cette promenade sera double et aura quatre rangs d'arbres ; elle s'étendra dans un espace de deux verstes ou deux kilomètres ; elle sera close de barrières peintes de diverses couleurs. Les arbres devront, au moment de leur plantation, avoir 15 ou 20 pieds de haut. Il faut que tout cela se fasse, car Paul Ier a la volonté d'un tyran et l'ardeur capricieuse d'un fou.

On se mit à l'œuvre. Pendant trente jours, dix mille ouvriers furent employés à cette extravagante besogne. Les arbres étaient arrachés et replantés avec leurs racines et avec la terre où ils étaient nés. Les fosses destinées à les recevoir étaient creusées à une grande profondeur, mais on ne pouvait fendre qu'à coups de hache le sol durci par la gelée; quand le circuit de la fosse était tracé, on plaçait au centre un tas de bois et de fagots qu'on faisait brûler pour détremper et ramollir la terre. L'héritier du trône, le grand-duc Alexandre, inspectait les travaux, et stimulait le zèle des ouvriers. Il savait que la colère de son irascible père tomberait sur lui tout le premier, si tout n'était pas terminé à l'époque désignée. Bref, les arbres furent déracinés et replantés, la promenade sablée et bordée de gazon pris sous la neige, les barrières et les bancs posés et peints, tout cela dans l'espace voulu. Chaque arbre transplanté coûtait soixante-dix francs, et les entrepreneurs ne les avaient garantis que pour trois ans, comme une montre suspecte. L'essentiel pour l'empereur, c'était qu'ils donnassent des feuilles au printemps suivant; en courtisans qui savent leur métier, les arbres se gardèrent bien de mourir.

L'empereur Nicolas a fait mieux encore : il a voulu que le palais d'Hiver, détruit par le feu, fût entièrement rebâti dans l'espace d'un an. Ce tour de force a été exécuté; mais des six mille ouvriers employés à ce travail pendant l'hiver le plus rude, un grand nombre ont succombé à l'excès de la fatigue et du froid.

La noblesse russe est à plat ventre devant l'autocrate ; mais si ses intérêts, trop longtemps froissés, éveillent ses susceptibilités, elle éclate et assassine le maître. Quand les serfs russes s'insurgent, c'est pour tout tuer, tout incendier, tout détruire. Les tzars n'ignorent pas ces conséquences normales de la nature de leur pouvoir ; aussi tremblent-ils toujours pour leur couronne et même pour leurs jours. L'oreiller du despotisme donne de cruelles insomnies. Tout peut être danger pour un tel gouvernement.

Dans aucun pays l'espionnage n'est mieux organisé qu'en Russie. A Pétersbourg, *les murs ont des oreilles.* La police a recruté des serviteurs dans toutes les classes de la société, de sorte que dans chaque maison, à plus forte raison dans chaque lieu public, il y a des traîtres tout prêts à dénoncer au maître ou à ses subordonnés un mot hostile ou seulement suspect, une pensée mal exprimée ou mal comprise.

Ici, nous avons à peine besoin de le dire, le secret des lettres est pure fiction. Aucun cachet n'est sacré pour la police russe. Ceci s'avoue hautement, publiquement, comme une chose toute simple. Voici, à ce sujet, un mot d'une naïveté charmante : Un jour de l'année 1830, un diplomate français alla se plaindre à un employé supérieur de la poste de Saint-Pétersbourg de ce que les lettres qui lui étaient adressées par courrier ordinaire étaient toujours en retard. — « C'est singulier, répondit l'employé, et je ne comprends pas comment cela peut se faire, car, pour

expédier vos lettres plus promptement, *j'y ai mis un commis de plus.* » Au premier de l'an, le diplomate mit un billet de 500 francs dans la main de l'honnête fonctionnaire, en lui disant : « Ce sera pour un second commis. »

La défiance de tout ce qui a forme de lettre est telle, en ce pays, que les plis qui ne parviennent pas à leur adresse par l'entremise officielle de la poste sont, par cela même, suspects. Un voyageur anglais, M. Raikes, chargé de remettre une lettre à la grande-duchesse Hélène, envoya son domestique au palais de cette princesse, avec ordre de déposer le paquet entre les mains de son chambellan ou de son secrétaire. Grande fut sa surprise lorsqu'il vit revenir le domestique et que celui-ci lui apprit que le chambellan avait repoussé la lettre comme si elle avait été empestée, et avait positivement refusé de la recevoir. M. Raikes fut obligé de décliner ses noms et qualités et d'exhiber son passe-port, pour qu'on osât accepter le message.

Les particuliers eux-mêmes, se modelant sur les princes, partagent ces ridicules terreurs. Il est d'usage dans les grandes maisons de refuser toutes les lettres dont on ne connaît pas bien exactement l'origine.

Aucun livre, aucune brochure, aucun numéro de journal, pas une feuille, pas une ligne imprimée, n'est introduit en Russie, du moins ostensiblement, sans avoir été examiné, épluché, lacéré et débarrassé de tout ce qui pourrait sonner mal à l'oreille impériale. Comme dans le

royaume des cieux, il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus.

Le système de défense contre les principes et les idées de l'Occident ne serait pas complet, si le gouvernement russe permettait un contact prolongé entre ses sujets et les *jacobins* de France et d'Angleterre. Mais on peut bien penser que le despotisme moscovite y a mis bon ordre. Il a rendu son cordon sanitaire aussi compacte et aussi rigoureux que possible. Un ukase interdit à tout noble russe de séjourner à l'étranger plus de quatre années consécutives, aux individus des autres classes plus de trois ans. Si l'absence se prolonge au delà de ce temps, les biens du délinquant sont confisqués. Quant aux fortunes médiocres, la faculté de voyager leur a été complétement enlevée de fait par l'ordonnance qui élève à 200 roubles argent, ou 700 francs par an, le prix des passe-ports pour l'étranger. Les commerçants ne peuvent sortir des limites de l'empire qu'en se résignant à être suivis, partout où ils se rendent, par l'œil de la police russe.

Quelques Russes des deux sexes résident presque en permanence à Paris, à Londres et dans les capitales des autres grands États; mais ils savent ce qu'il en coûte en cadeaux aux fonctionnaires influents et même à la famille impériale, pour la tolérance dont ils sont l'objet.

La loi russe n'a pas seulement pour but de réprimer les fantaisies voyageuses des sujets de l'empire; elle contient, en outre, des dispositions dont l'objet est de prévenir tout désir de mariage entre les femmes russes et des

étrangers. On ne peut empêcher la femme de suivre la condition et le domicile de son mari ; mais en passant sous une domination étrangère, elle est tenue de vendre, dans le délai de six mois, les biens immeubles qu'elle possède en Russie; *et le gouvernement prélève* 10 *pour cent sur les capitaux qu'elle emporte de son pays.*

Mais les garanties les plus sûres du despotisme moscovite sont dans l'organisation de la société qui l'entoure et dans l'éducation qu'il donne au peuple dont il dirige et monopolise l'exploitation.

« J'ai vu, dit Voltaire, des enfants de valets de chambre à qui on disait : Monsieur le marquis, songez à plaire au roi ; et j'ai ouï dire qu'à Venise les gouvernantes recommandent aux petits garçons de bien aimer la république, et que dans les sérails de Maroc et d'Alger on crie : Prends garde au grand eunuque noir. » C'est cette dernière formule qui fait le fond de l'éducation des Russes ; seulement au lieu d'un grand eunuque noir, il y a un autocrate à qui il faut savoir plaire et dont on doit craindre le courroux.

La crainte ! — voilà le principe et le grand ressort du gouvernement moscovite. Tous les Russes sont élevés dans la terreur superstitieuse de tout ce qui rappelle l'idée de *pouvoir*. Obéir et se taire, adorer l'autocrate si l'on peut, le redouter à défaut d'autre sentiment, faire abnégation de soi-même pour tout rapporter à des maîtres exigeants, refouler tout élan de l'esprit ou du cœur vers l'indépendance, se résigner à n'être, toute sa vie, qu'un

soldat sous les armes, ne faisant usage de l'ouïe et de la vue que pour entendre et pour voir ce que prescrit ou autorise le pouvoir, se condamner au rôle de muet sur la politique, l'histoire, la philosophie et les matières religieuses, s'habituer à la dissimulation, au mensonge, à la flatterie, à la bassesse, tel est le catéchisme dans lequel les Russes apprennent la vie sociale.

Le tzar est le point de mire de toutes les pensées, le pivot autour duquel se meut toute cette étrange société. Il faut faire tant de choses pour lui plaire, et se garder de tant d'autres choses pour ne pas l'offenser, que ce dieu mortel est, en quelque sorte, l'unique préoccupation des nobles russes. Ceux qui ne l'aiment pas le craignent. — Catherine II regardait un jour, des balcons de l'Ermitage, la débâcle de la Néva. Elle voit une jeune fille tomber dans l'eau et envoie sur-le-champ à son secours. La pauvre fille une fois sauvée, l'impératrice veut la voir, et se la fait amener toute grelottante de froid. Elle la fait habiller de vêtements tirés de sa propre garde-robe, et la congédie en lui donnant quelque argent et en lui recommandant de venir la voir quand elle voudra se marier. A peine sortie du palais, la jeune Russe est interrogée sur ce qui vient de lui arriver : — « Ah! s'écrie-t-elle, j'ai été plus épouvantée en entrant chez la souveraine qu'en tombant dans la rivière [1] ! »

En Russie, les démonstrations de l'amour des sujets

[1] *Mémoires secrets sur la Russie*, t. III, pag. 463.

pour le monarque sont obligatoires. Dans un État où tout est réglementé, discipliné, numéroté, on ne pouvait laisser au libre vouloir des gouvernés la forme des rapports publics entre eux et le maître suprême. La Russie est le pays de l'étiquette, et ici l'étiquette n'est pas, comme ailleurs, confinée dans la résidence du souverain; elle envahit les lieux publics, elle court les rues et les promenades, elle s'installe au théâtre; en un mot, on la rencontre partout où peut se montrer en présence de ses adorateurs ce fétiche qu'on nomme le tzar.

Quand le tzar assiste officiellement et ostensiblement au spectacle, il faut qu'avant le lever du rideau et dans les entr'actes, tous les spectateurs se tiennent debout et tournés vers le soleil impérial.

Quand l'autocrate parcourt, en voiture ou autrement, sa bonne ville de Saint-Pétersbourg, tous ceux qui se trouvent sur son passage sont tenus de s'arrêter, de se découvrir et de s'incliner. Si l'on est en voiture, il faut descendre, quelque temps qu'il fasse, et se présenter sans pelisse. Paul Ier infligea maintes fois les punitions les plus sévères à des gens qui, ne le connaissant pas ou n'ayant pas été avertis à temps, ne s'étaient pas arrêtés pour lui rendre hommage. On dira que Paul était un tyran bizarre et extravagant, que Nicolas est moins exigeant, et se promène le plus souvent *incognito*. Celà est vrai; mais de ce qu'un souverain n'abuse pas souvent d'un privilége ou d'une mauvaise loi, ce n'est pas à dire que ce privilége ou cette loi soit sans danger pour les gouvernés.

Quel est le cœur, quelle est l'intelligence qui pourrait résister à l'influence de cette atmosphère d'obéissance servile? A dire vrai, toute la politique du despotisme moscovite tend à l'abaissement continu de la nation. Tout est combiné de façon à ce que personne ne puisse échapper complétement à l'action délétère de cette odieuse propagande.

Les ordres, et surtout les ordres militaires qui, dans tous les autres pays, sont destinés à récompenser les services rendus à la patrie et à exciter l'émulation, ne sont, en Russie, qu'un moyen, pour le souverain, de rémunérer la bassesse et d'exciter l'ambition des courtisans. Il y a plus : pour se rendre le maître de tous les dévouements et de tous les esprits, le pouvoir a organisé la nation de telle manière que la carrière de chaque individu dépend du monarque. Il y a une aristocratie; mais comme la naissance n'en forme pas le fondement, comme on ne parvient à la noblesse que par la faveur du tzar, il en résulte que tous les désirs des sujets aboutissent à l'autocrate, que tout relève de lui, que tout espère en lui. De là, dans tout individu, une ambition démesurée et un esprit d'intrigue qui gâtent les meilleures qualités; de là aussi la courtisanerie plate et ignominieuse et tous les vices qu'enfante ce fléau, digne fruit du despotisme.

Il ne se trouvera jamais dans ce pays une voix assez sincère pour oser dire toute la vérité. L'empereur voudrait n'être pas trompé qu'il le serait toujours; triste condition des despotes! Il ne saura même jamais la situation exacte

de ses vastes domaines, quelles sont les provinces qui souffrent, les populations qui se plaignent, les améliorations que réclament telles ou telles parties de l'empire.

Dans nos pays d'habitudes plus ou moins démocratiques, nous ne pouvons imaginer jusqu'à quel point d'extravagance, et presque de folie, les Russes poussent l'esprit de courtisanerie. Prenez l'histoire de Russie règne par règne, et vous trouverez, presque à chaque page, depuis les siècles antérieurs jusqu'à nos jours, des exemples prodigieux de cette tendance. Sous Catherine II, le comble de l'habileté courtisanesque consistait à flatter l'amant en titre de la tzarine. Pas de bassesses auxquelles les gens de cour, et jusqu'à des militaires et de vieux généraux, ne se résignassent pour se faire bien venir du favori. Un jour, Zouboff, chassant dans les environs de la capitale, s'arrêta sur le chemin de Saint-Pétersbourg à Tzarskoe-Célo. Les grands seigneurs qui venaient à la cour, les paysans, toutes les voitures, les courriers officiels, et jusqu'à la poste, firent halte et ne passèrent outre que lorsque le jeune homme, las d'attendre le lièvre sur la route, jugea à propos de se remettre en chasse, et cette station dura plus d'une heure.—Sous l'empereur Paul, c'était à son favori Koutaïcoff qu'il fallait savoir plaire, et les courtisans faisaient assaut de platitudes pour se concilier la bienveillance de l'ancien valet de chambre du tzar. Le plus sûr moyen de lui faire la cour, c'était de combler de présents sa maîtresse, madame Chevallier, actrice du Théâtre-Français de Saint-Pétersbourg. Or, voici le biais que les intri-

gants avaient trouvé : les loges du théâtre étaient louées à l'année, mais toutes les fois qu'on donnait des pièces plus intéressantes, l'abonnement était suspendu au profit des principaux acteurs et des premières actrices, et c'était alors chez les bénéficiaires qu'on allait prendre et payer les billets de loges. Quand la suspension de l'abonnement était au profit de la Chevallier, les grands seigneurs se faisaient inscrire chez elle pour des loges. Les billets étaient de 20 à 25 roubles, mais ils se payaient, entre les mains de la maîtresse de Koutaïcoff, jusqu'à 5 et 600 roubles. Quelques-uns valurent à l'insatiable comédienne le double et le triple de cette dernière somme. Ces libéralités étaient soigneusement enregistrées en regard des noms de leurs auteurs, et la liste était soumise au favori, qui prenait note de ceux qui s'étaient montrés le plus généreux, et les recommandait aux faveurs de l'autocrate. Ce nauséabond tripotage était connu de tout le monde à Saint-Pétersbourg, et personne n'y trouvait à redire. Mais voici, toujours sur le même sujet, un fait plus spécialement caractéristique :

Le prince Korsakoff, commissaire de l'empereur à l'armée de Condé, était rentré à Saint-Pétersbourg en même temps que les troupes russes faisant partie de la coalition. Il avait pour secrétaire un Alsacien nommé Prud'homme. Un jour d'abonnement suspendu au bénéfice de la Chevallier, ce secrétaire fut chargé d'aller demander un billet à l'actrice; et comme le prince Korsakoff avait appris que, pour obtenir quelque chose du tzar, il fallait faire l'aumône à la maîtresse du grand écuyer, il recommanda à

Prud'homme de payer largement la loge demandée. Le secrétaire s'acquitta de la commission ; mais le prince ne lui ayant pas désigné le chiffre de l'offrande, il crut faire les choses très-grandement en donnant 100 roubles. En apprenant sa maladresse, le prince entre en fureur et accuse le secrétaire de sa ruine. Toutefois, pour tâcher de réparer la bévue, il court chez un bijoutier et achète pour 1,200 roubles de diamants, qu'il envoie sur-le-champ à la Chevallier. Charmée autant que surprise de ce riche cadeau, la comédienne délivre gratuitement un billet de fauteuil à Prud'homme, invite le prince à un thé pour le présenter à son amant, et, quelques jours après, Paul Ier donne à Korsakoff le commandement d'un régiment en garnison à Saint-Pétersbourg. — Tout le monde admira et envia le savoir-faire du prince courtisan.

N'a-t-on pas vu, en 1837, les seigneurs d'une province de l'empire décider qu'une maison dans laquelle le tzar s'était arrêté dans un de ses voyages, serait convertie en chapelle, où l'on réciterait tous les jours des prières pour la conservation des jours de ce souverain ?

Le célèbre voyage de Catherine II en Crimée est au nombre des exemples les plus frappants, et des mensonges dont se paie l'aveugle vanité des souverains moscovites, et de ce que peut l'ardeur courtisanesque de la nation russe.

L'empereur d'Autriche, Joseph II, qui vint rendre visite à Catherine pendant sa fastueuse pérégrination, exprima d'une façon remarquable son opinion sur toutes

les merveilles que Potemkin avait déployées sur les pas de son ancienne maîtresse. Comme M. de Ségur le questionnait sur les nouveaux établissements de la Russie méridionale, il lui dit : « J'y vois plus d'éclat que de réalité. Tout paraît facile quand on prodigue l'argent et la vie des hommes. Nous ne pourrions tenter, en Allemagne ni en France, ce qu'on basarde ici sans obstacle. Le maître ordonne ; des milliers d'esclaves travaillent. On les paie peu ou point ; on les nourrit mal ; ils n'osent laisser échapper un murmure, et je sais que, depuis trois ans, dans ces nouveaux gouvernements, la fatigue et l'insalubrité des marais ont fait périr cinquante mille hommes, sans qu'on les plaignît, et même sans qu'on en parlât. »

Trente-sept ans plus tard, la courtisanerie russe se signalait par des actes absolument semblables. L'empereur Alexandre visitant, en 1824, les colonies militaires de la Russie méridionale, assista à la même comédie, entendit les mêmes mensonges. Le général de Witt fit des dépenses énormes et mit en jeu toutes les ressources d'une imagination féconde, pour faire croire à l'autocrate que les nouveaux établissements de cavalerie étaient dans l'état le plus florissant. Les maisons furent badigeonnées, les routes garnies d'arbres coupés la veille dans les bois environnants, et destinés à parader pendant un jour, que dis-je ? pendant quelques minutes. On loua des hommes et des enfants pour faire foule autour du tzar ; des troupeaux de moutons et de gros bétail, également loués,

complétaient la décoration, et donnaient la plus séduisante idée de l'aisance des habitants et de la richesse du pays. Lorsqu'ils avaient fini leur exhibition d'un côté, on les chassait sur un autre point, où ils servaient à un nouveau spectacle, comme ces comparses de théâtre qui, pour simuler un grand nombre de soldats, passent et repassent sans cesse sous les yeux du spectateur, sortant par une coulisse et rentrant aussitôt par une autre.

Même charlatanisme intéressé, mêmes adulations, mêmes stratagèmes pour le voyage de l'autocrate actuel dans les mêmes gouvernements. Tous les villages situés sur la route que l'empereur et l'impératrice devaient suivre pour se rendre à Odessa furent badigeonnés et coquettement peints. Partout où il y avait une ou plusieurs maisons brûlées, le vide laissé par l'incendie était dissimulé derrière un mur ou une décoration de circonstance. Deux voyageurs français de notre connaissance se sont précisément trouvés dans une bourgade russe au moment où les autorités y procédaient à ce rafistolage officiel.

Le despotisme abaisse tous ceux qui subissent son action; il rétrécit les esprits, avilit les caractères et endurcit les cœurs, au point de les rendre étrangers à tout sentiment de charité, de délicatesse et de générosité. En Russie, dès qu'un homme de cour tombe en disgrâce, tout le monde s'éloigne de lui. Il n'a plus d'amis, de protecteur; le désert se fait autour de sa personne maudite; c'est Caïn après son crime, c'est l'excommunié du moyen âge, à qui on refusait l'eau et le sel, et dont on craignait le

contact odieux. M. de Ségur raconte que le célèbre Américain Paul Jones, compagnon de victoires du prince de Nassau, étant revenu à Saint-Pétersbourg, fut l'objet d'une accusation calomnieuse inventée par ses ennemis. L'impératrice Catherine II retira immédiatement sa bienveillance à l'amiral étranger, et aussitôt Paul Jones fut délaissé de tous les flatteurs, qui, l'instant auparavant, le fatiguaient de leur encens. Lorsque, plus généreux que ces lâches courtisans, M. de Ségur alla porter ses consolations à l'intrépide marin, il le trouva en proie au désespoir et décidé à se brûler la cervelle. Son isolement était complet; tous ses prétendus amis le fuyaient comme un pestiféré; aucun avocat ne voulut se charger de sa cause, aucun fonctionnaire ne consentit à l'écouter; son domestique même le quitta; de telle sorte qu'il se trouvait entièrement seul au milieu d'une ville immense. La colère de la souveraine l'avait atteint; c'en était assez pour le faire traiter comme un misérable marqué du signe de la réprobation. Grâce, cependant, à l'ambassadeur français, les calomniateurs furent confondus, l'innocence de Paul Jones brilla au grand jour, et l'impératrice, désabusée, avoua qu'elle avait eu tort. Sur-le-champ, et, comme par l'effet d'un talisman, les courtisans affluèrent chez l'amiral, et ce fut à qui d'entre eux trouverait les mots les plus chaudement sympathiques pour le plaindre de sa disgrâce momentanée et le féliciter de sa victoire sur ses ennemis.

Mais l'exemple le plus curieux de cette lâcheté des courtisans russes, c'est la disgrâce de Souwaroff. Ce héros

de la Russie revenait à Saint-Pétersbourg, chargé des lauriers que l'infériorité numérique des Français lui avait permis de moissonner en Italie. Enthousiasmé des succès de son généralissime, malgré la honteuse défaite de Zurich, Paul Ier ordonna, par un ukase spécial, que Souwaroff ferait à Saint-Pétersbourg une entrée triomphale. Le cérémonial était tracé d'avance : un corps considérable de cavalerie, dragons, hussards et cosaques à cheval, devait aller à la rencontre du vainqueur de la Trebbia, à plusieurs lieues de la capitale ; vingt mille hommes d'infanterie étaient commandés pour former la haie sur son passage ; ordre était donné d'illuminer toutes les rues de la ville ; le triomphateur devait être conduit sur un char impérial, avec la plus grande pompe, au palais de l'autocrate, pour y occuper l'appartement que la bienveillance du maître lui avait fait préparer ; enfin, pour perpétuer la mémoire de cet homme illustre, il avait été décidé qu'on élèverait sur la plus grande place de Saint-Pétersbourg un monument de marbre et d'airain rappelant à la fois et les traits du héros et ses victoires les plus brillantes.

Voici maintenant le revers de la médaille :

Le tzar apprend que Souwaroff s'est permis de ne pas exécuter un ordre émané de sa toute-puissance ; c'était une affaire d'étiquette militaire, un détail insignifiant, une vétille, presque rien [1]. Aussitôt la désobéissance du

[1] L'empereur voulait que le commandant en chef nommât à tour de rôle un des généraux de l'armée, qui devait être le général du jour, recevoir les ordres de son supérieur et les trans-

généralissime est pompeusement mise à l'ordre du jour de tous les corps d'armée, et le triomphe est contremandé. Souwaroff arrive, dangereusement malade, épuisé, mourant. Il entre à Saint-Pétersbourg au milieu de la solitude et du silence le plus complet. Il se fait conduire chez sa mère, dans un quartier éloigné; et là, dévoré de chagrin, désespéré de l'ingratitude de cet homme dont il a sauvé la couronne, il meurt comme un lépreux, dans un solennel isolement!...

L'autocrate daigna dire que la mort de Souwaroff était une calamité publique, mais que sa désobéissance avait terni ses lauriers. Aussitôt la tourbe des courtisans de s'écrier : « C'était un grand homme, mais il donnait lui-même l'exemple de l'indiscipline. »

mettre à qui de droit. C'était ce réglement que Souwaroff avait violé. Le prince Bagration était le seul officier supérieur en qui il eût confiance; il l'avait maintenu général du jour pendant toute la campagne. De là le mécontentement des autres généraux, de là d'odieuses dénonciations; de là, enfin, la fureur de l'autocrate.

CHAPITRE II.

CARACTÈRE DES RUSSES.

Le Russe est naturellement brave, hospitalier et charitable. Par bravoure nous n'entendons pas cette obstination fanatique qui porte le soldat moscovite à rester inébranlable en présence d'une mort certaine. Non, le Russe vaut mieux que cela, et il serait l'homme le plus intrépide, si l'on ne prenait pas le soin de l'abrutir par l'habitude d'une obéissance stupide et par le despotisme d'une discipline ridicule à force d'être exagérée. Quant à l'hospitalité, nous voulons parler de celle qu'exerce avec une noble simplicité le serf russe, pauvre et méprisé, et non de cette bienveillance fastueuse que les étrangers trouvent chez la plupart des grands seigneurs.

Il faut aussi féliciter les Russes d'être exempts de certains préjugés qui sont la plaie des peuples les plus civilisés. Ainsi, chez eux, la naissance n'a jamais été regardée

comme supérieure au mérite. L'ancienneté des parchemins y est comptée pour peu. Ce qu'ils appellent *noblesse* a une origine vraiment respectable et précieuse, la liberté; car le mot russe *dworannoï* qui désigne un noble, signifie *propriétaire de biens ruraux*, parce que l'homme libre seul peut en posséder. *Noble* est donc ici synonyme d'*homme libre*. Le mérite y prime l'hérédité, et l'on sait que l'ordre de la noblesse y est organisé de telle façon que tout le monde, depuis le plus humble serf, peut y arriver. Cette institution ainsi entendue est passablement démocratique, et offre des avantages qui malheureusement sont neutralisés par le maintien de la servitude.

Une chose qui frappe tout d'abord l'étranger en Russie, c'est le nombre immense de gens portant des décorations de toutes couleurs. A la promenade, dans les rues, dans les salons aristocratiques, dans les clubs, partout vous ne voyez que poitrines chamarrées de rubans et de croix. La première idée qui vous vient naturellement à l'esprit, c'est que vous êtes au milieu d'une population où les hommes de mérite et les grands citoyens sont en majorité, et où la vertu court les rues. Votre admiration s'attiédit quand vous apprenez que la plupart de ces croix dont les Russes font si grand étalage, s'accordent à l'intrigue, que les décorations, dans ce pays, ne sont respectables que sur l'uniforme de quelques militaires, qui les ont conquises à la pointe de leur épée.

Parmi les hochets dont se paie la vanité des nobles russes, les décorations occupent la première place. C'est

une manie effrénée, le rêve de tout ce qui porte le titre d'homme libre, la passion dominante des hautes classes de la société. Les Russes ne s'aperçoivent pas que cette profusion ridicule de rubans révèle une de leurs plus tristes infirmités morales, une vanité colossale aggravée de puérilité. Ils ne voient pas, non plus, que ces enfantillages ont pour eux des conséquences graves, en ce sens que l'autocrate, qui est l'unique dispensateur de toutes les distinctions, profite de cette monomanie pour se faire des créatures, et demande à ses sujets, en obéissance et en résignation, beaucoup plus qu'il ne leur donne en faveurs de toute espèce.

Tout ce qui appartient à la noblesse est infatué des mêmes idées, des mêmes préjugés de caste. Les Russes ne comprennent pas qu'un homme puisse jouir de l'estime de ses concitoyens sans porter un titre honorifique. Ils ne conçoivent pas davantage qu'on soit quelque chose sans être rangé, comme un mollusque ou un insecte, dans une classe particulière. Pour eux, il n'y a d'États respectables que ceux dont tous les habitants sont divisés en catégories bien distinctes. L'absence de castes est, à leurs yeux, l'anarchie. Ils croient sincèrement qu'un peuple libre est un peuple sans dignité, sans avenir, et qu'un homme non classé est un vagabond. Qu'on nous permette de rapporter ici une conversation curieuse qu'un de nos amis eut, il y a quelques années, avec un sénateur russe. Elle résume assez bien les opinions de ces grands enfants du Nord. La scène se passait à table, en présence de plusieurs autres

Russes, qui approuvaient du geste et du regard tout ce que disait l'honorable sénateur :

« Monsieur, est-ce que vous servez? demanda ce dernier à notre ami.

— Comment l'entendez-vous?

— Je demande si vous êtes militaire.

— Non, monsieur; j'ai trop d'indépendance dans le caractère pour avoir jamais désiré les honneurs de l'épaulette.

— Indépendant! mais il faut bien, pourtant, que vous reconnaissiez un supérieur quelconque, que vous obéissiez à quelqu'un.

— Je n'obéis qu'aux lois de mon pays, et personne au monde n'a le droit de me donner un ordre. Ah! si, je me trompe, j'obéis à mon commandant quand je suis de garde, car j'oubliais de vous dire que je fais partie de la garde nationale. »

La figure du Russe, qui s'était d'abord quelque peu assombrie, devint plus souriante.

« Ah! vous faites partie de la garde nationale? C'est fort bien. Vous êtes sans doute officier?

— Non, monsieur. »

Le visage du sénateur se rembrunit de nouveau, avec une teinte marquée de surprise.

« Mais, enfin, vous avez un grade quelconque?

— Pas le plus petit grade.

— Qu'êtes-vous donc?

— Je suis simple chasseur, ou, si vous l'aimez mieux, soldat.

— Ah ! »

Que de choses dans cette exclamation ! Et comme notre ami baissait dans l'opinion de l'interrogateur !

« Vous n'êtes pas officier, poursuivit-il, mais vous le serez sans doute un jour ?

— J'espère bien ne l'être jamais. »

Stupéfaction générale.

« Et pourquoi donc ?

— Parce que les ennuis du commandement ne sont pas compensés par quelques misérables jouissances d'amour-propre. »

Le Russe était fort désappointé. Il paraissait chagrin d'être obligé de retirer son estime à notre compatriote. Cependant il lui restait une lueur d'espoir à son égard, et il se retourna d'un autre côté. En effet, après quelques minutes de silence, il continua ainsi l'interrogatoire.

« Monsieur votre père, qu'est-il ?

— Monsieur, je me plais à penser que vos questions ne vous sont dictées que par un sentiment de bienveillance, dont je vous remercie. S'il en était autrement, je les trouverais fort étranges. Vous me demandez ce qu'est mon père ; il est maire de la petite ville qu'il habite.

— Ah ! il est maire ! »

Ici la physionomie du digne Moscovite s'épanouit.

« A la bonne heure ! s'écria-t-il. Et il est probable que vous le serez vous-même un jour ?

4

— Il y a tout à parier que non.

— Je ne vous comprends pas. Après tout, qu'êtes-vous? à quelle classe appartenez-vous?

— Je suis citoyen français, et n'appartiens à aucune classe.

— Mais que porte votre passe-port?

— Propriétaire; et cela veut dire que je ne suis rien : ce qui n'empêche pas que je ne sois, dans l'estime de bien des gens, aussi haut placé que beaucoup de grands personnages.

— Tenez, vous devriez entrer au service de la Russie. Vous êtes intelligent, instruit, vous parviendriez promptement. Vous auriez un *tschinn* (un rang), et seriez quelque chose.

— Je vous suis obligé, monsieur, de votre sollicitude, mais permettez que je reste ce que je suis.

— C'est dommage. Vous débuteriez par la quatorzième classe de la noblesse, et vous pourriez espérer d'arriver assez promptement à la huitième.

— J'aime mieux être de la première dans mon pays. »

Le sénateur n'adressa plus la parole à notre ami, qui était décidément un homme absurde et fort peu estimable.

Il n'était pas même décoré!

On conçoit que des hommes aussi entichés de préjugés aristocratiques, et aussi fiers de quelques vaines distinctions, poussent l'orgueil et la morgue aussi loin que possible. Pour un noble russe, un bourgeois est un homme

méprisable et dont il faut fuir le contact; un paysan n'est qu'une bête brute, quelque chose qui n'existe et ne se meut que par la volonté d'un plus puissant. Inutile de dire que les nobles ne reçoivent ni ne visitent les marchands de leur nation. Ce dédain, ils l'étendent jusqu'aux négociants étrangers, qu'ils assimilent aux petits commerçants de leur pays. Cependant, la nécessité a quelquefois rapproché la noblesse moscovite de la roture. A l'exemple de ces gentilshommes français qui, après les désordres de la régence et les déceptions de la banque de Law, se résignèrent à déroger au point d'épouser de petites bourgeoises riches, on a vu un certain nombre de seigneurs russes chercher dans l'industrie la réparation du déficit que la débauche, le jeu ou de folles prodigalités avaient creusé dans leur fortune. Mais, en devenant marchands, ou, tout au moins, fabricants, ces enfants perdus des classes privilégiées conservaient toute leur fierté et leurs allures princières.

L'orgueil est le propre de toutes les aristocraties ; mais quand l'esclavage existe dans un État, l'influence de cette institution, en inspirant à la caste dominante un injuste mépris pour le serf, ajoute un caractère aggravant à la tendance égoïste et vaniteuse des grands. La noblesse anglaise ne hante pas les petites gens, mais elle ne les méprise ni comme hommes ni comme citoyens. L'aristocratie russe, au contraire, habituée à commander à des malheureux qu'elle considère comme des animaux ou comme des *choses*, a plus que du dédain pour tout ce qui lui est inférieur en position sociale.

Un autre trait distinctif de ce qu'on appelle la haute société russe, c'est l'ostentation, l'amour de briller. On reconnaît là une des faces de l'orgueil et de la vanité. Que de nobles moscovites se sont ruinés par le luxe de leur maison, de leurs équipages et de leur toilette, en consacrant à des festins et à des bals splendides des revenus hors de proportion avec de si folles dépenses! Il résulte de ce penchant que les seigneurs russes, à l'exception de ceux qui ont des fortunes colossales, sont, la plupart du temps, sans argent. Et, comme ils ne sauraient renoncer à leur vie fastueuse, ils achètent tant qu'ils peuvent, sans payer, et usent de tous les moyens pour se procurer des ressources. Nous ne dirons pas, comme Clarke, qu'ils vendraient tout ce qu'ils possèdent, « depuis leur femme jusqu'à leur chien ; » mais nous affirmons, avec le même voyageur, qu'ils ne se font pas scrupule de mettre en gage ou de céder à vil prix les meubles de leur hôtel et leurs habillements. Il en est qui passent une partie de leur temps à de honteux tripotages dont ils espèrent quelque profit. D'autres, réduits aux derniers expédients, se sont faits marchands de bric-à-brac. Un prince Troubetzkoï était devenu marchand de minéraux, de tableaux, de bas, de bonnets, de quincaillerie, d'antiquités, enfin de tout ce qui constitue l'approvisionnement d'une boutique et d'un musée. Il achetait tout ce qu'il pouvait trouver, pour le revendre avec bénéfice. Plusieurs pièces de son hôtel étaient encombrées des objets destinés à alimenter son petit commerce. Les étrangers n'étaient pas médiocrement surpris de voir un prince

menant grand train, et affectant des allures grandioses, occupé d'un pareil trafic. Et le digne homme s'y entendait merveilleusement. Il connaissait toutes les ruses par lesquelles les brocanteurs ont coutume de séduire et de tromper le chaland. Il surfaisait effrontément, vantait outre mesure les bonnes qualités de l'objet convoité, en dissimulait les côtés défectueux, cajolait, flattait, pressait la pratique, et finissait presque toujours par triompher. « On pouvait, dit Clarke, tout acheter de son altesse, depuis un soufflet jusqu'à un tableau de Claude Lorrain. Dans la même pièce étaient étalés des mouchoirs de poche, des bas, des fleurs artificielles, des éventails, de l'eau de Cologne, du savon, de la pommade, des peintures, des livres, des fusils, des pistolets, des minéraux, de la bijouterie, des harnais, des selles, des brides, des pipes, de vieux habits, des sabres, des oiseaux empaillés, des bronzes, des boucles, des boutons, des tabatières, des perruques, des montres, des boîtes et des souliers. « Ma maison, nous dit-il en nous voyant, est à votre service et à celui de tout autre qui voudra l'acheter. Je vous la vendrai pour un seul rouble, pourvu que vous veuillez aussi me donner un rouble de chacun des articles qui composent son mobilier. » Tandis que nous marchandions avec le prince, il reçut un billet qu'il lut tout haut : c'était le prince de L.... qui lui empruntait de l'argent. « Voici un homme, dit alors son altesse, qui a un salon d'un million de roubles, et qui m'en demande quarante-cinq pour payer ses dépenses dans le

pays. Vous voyez comme nous allons en Russie [1] ! »

Qu'un peuple soit fier de lui-même, cela se conçoit quand il a une histoire brillante, des traditions chevaleresques, un magnifique renom militaire, une réputation universelle d'esprit et de courage, le premier rang dans les sciences, le premier pas en civilisation. Mais ce qui peut s'excuser lorsque toutes ces conditions se trouvent réunies, peut-il seulement se comprendre de la part des Russes, barbares encore à moitié enveloppés des langes de l'enfance sociale? N'est-il pas souverainement divertissant de voir les sujets de l'empereur Nicolas se croire sérieusement la première nation du monde, se donner pour le peuple le plus avancé, le plus éclairé, le mieux organisé, et s'attribuer hautement une mission de régénération politique, religieuse et morale ?

Ils se croient une mission sociale, et les plus civilisés d'entre eux sont les hommes les plus futiles, les plus légers qu'il y ait au monde. Écoutez une conversation dans un salon de l'aristocratie russe, vous n'entendrez guère que des plaisanteries sur les personnes absentes (car les Russes sont très-railleurs et très-médisants), des havardages insignifiants sur quelques œuvres littéraires, la plupart du temps mal appréciées, des épigrammes assez finement aiguisées, force calembours, et bon nombre d'autres facéties d'un goût plus ou moins épuré; presque jamais rien de

[1] Clarke, *Voyages en Russie, en Tartarie et en Turquie*, t. I, p. 107.

sérieux, même dans la bouche des hommes, rien qui puisse donner lieu à des discussions importantes. La défense de s'occuper de politique, autrement que pour approuver tout ce que fait le gouvernement, favorise ces instincts futiles et entretient dans les intelligences les plus distinguées de puériles habitudes de pensée et de réflexion.

Les Russes sont intelligents; ils ont même de l'esprit, de la pénétration, de la finesse. D'où vient donc que la plupart de leurs conceptions sont si imparfaites, et si souvent entachées de mauvais goût? C'est que leur éducation est incomplète, et même à peine ébauchée; c'est qu'ils se ressentent de l'état de barbarie où leur société est encore plongée et dont les plus éclairés d'entre eux ne sont sortis que d'hier.

Les femmes russes appartenant à la noblesse et qui ont reçu une bonne éducation peuvent être comparées, pour la grâce, les manières, le bon ton et l'esprit, aux Françaises les plus distinguées. Mais chez la plupart, ces brillantes qualités n'effacent pas l'influence d'une civilisation fausse et incomplète. Il n'est pas rare de trouver des dames russes des mieux élevées, qui se montrent aussi dures et aussi cruelles envers leurs esclaves que les hommes les plus endurcis au spectacle des misères humaines. Telle femme du monde dont vous avez vingt fois apprécié la conversation attrayante, le goût parfait, les connaissances variées, l'élégance raffinée, la douceur apparente, donnera, tout en causant avec vous de littérature ou de beaux-arts, l'ordre de fustiger jusqu'au sang une de ses esclaves

qui aura commis quelque maladresse très-excusable. On cite des atrocités révoltantes commises par des dames de la plus baute noblesse russe; on impute même à quelques-unes des faits que la plume se refuse à raconter. Mais ici, ce n'est pas le caractère russe qu'il faut accuser; ce sont les institutions, c'est surtout l'esclavage, ce fléau qui torture le serf et démoralise le maître, qui martyrise le corps de la victime et pervertit le cœur du bourreau. Les dames russes sont élevées au milieu d'un troupeau de créatures méprisées, qu'elles ont pris l'habitude de faire agir et mouvoir au moindre signe, au moindre regard. Pour elles, un domestique a toujours été moins qu'un animal, moins que le dogue qui garde la porte de leur château. Dès leur tendre enfance, elles ont fait sur leurs serviteurs un apprentissage de sévérité fatal à elles-mêmes. En apprenant à parler, elles ont appris à commander, et les premiers mots bégayés par leur bouche enfantine ont été des arrêts de condamnation. Le spectacle fréquent des supplices les a cuirassées contre la sensibilité. Elles en viennent à voir battre et tuer des hommes et jusqu'à de faibles femmes, sans s'émouvoir des cris du patient, de ce sang qui ruisselle à leurs pieds, de ces lambeaux de chair que le knout enlève à chaque nouvelle atteinte. Que peut-on espérer d'une pareille éducation? Les leçons de la morale la plus philanthropique ne parviennent pas à détruire ces impressions du premier âge. La jeune fille grandit sous l'action des mêmes idées, des mêmes préjugés; et quand elle est devenue femme, elle offre les plus étranges contrastes de

douceur et de cruauté, de mansuétude et de violence, de délicatesse de mœurs et de brutalité. Supprimez l'esclavage, et le maître se moralisera en même temps que le serf affranchi.

S'il est des Russes que la nation la plus policée et la plus probe s'honorerait de compter au nombre de ses enfants, la majorité de la noblesse ne mérite ni estime ni sympathie. Cette partie de la nation moscovite a tous les défauts de la *caste*, et tous les vices que peuvent lui inoculer de détestables institutions, sans compter les instincts particuliers à la race slave et aux Asiatiques.

Mais il est temps de jeter un coup d'œil sur les autres classes de la société russe.

Les mots *bourgeoisie* et *tiers état* désignent fort mal cette classe d'individus qui, en Russie, végète entre la noblesse et le peuple, entre les hommes libres et les esclaves. Cette catégorie participe beaucoup plus des derniers rangs que de la caste supérieure, et, à vrai dire, elle est tout à fait *peuple*, dans le sens le plus restreint et le plus triste de ce mot. Elle comprend tous ces marchands qui, grâce à une permission, chèrement payée à leurs maîtres, peuvent se livrer au commerce et s'enrichir, souvent au profit de quelques oisifs affublés de titres éminents. Il ne faut donc pas s'étonner que le commerçant russe ait tous les défauts inhérents à sa condition méprisée et précaire.

Il semble vraiment que les souverains russes se soient appliqués à maintenir cette classe dans une situation infime et presque abjecte, pour l'empêcher d'arriver à un

degré de force et d'influence qui lui permettrait de tenir la balance entre la noblesse et le peuple. Rien de plus odieux, par exemple, que les moyens dont se servit Catherine II pour condamner la bourgeoisie de son empire aux éternels dédains des seigneurs et des serfs. Nous rappellerons ici les termes de l'ukase par lequel cette impératrice estima et tarifa en quelque sorte l'honneur des bourgeois moscovites. Nous croyons qu'il n'existe dans aucune législation rien de comparable à cette loi, modèle de barbarie et de machiavélisme. En voici les principaux articles :

« Celui qui insultera un bourgeois par parole ou par écrit, sera condamné à payer la somme que le bourgeois paye annuellement à la ville ou au trésor.

» Celui qui le frappera avec la main, sans armes, payera à l'offensé le double de ce que ce dernier paye annuellement.

» Celui qui insultera la femme d'un bourgeois, doit lui donner le double de ce que son mari paye chaque année à la ville et au trésor. Si la femme paye elle-même un impôt, celui qui l'insultera doit payer le double de ce qu'elle et son mari payent annuellement.

» Celui qui insultera les filles d'un bourgeois, est obligé de payer quatre fois autant que leur père et mère payent annuellement.

» Celui qui insultera des enfants bourgeois en bas âge, payera la moitié de ce que les père et mère payent annuellement.

» Celui qui insultera un fils de bourgeois qui sera majeur, payera la somme que celui-ci paye annuellement tant à la ville qu'au trésor, de tel état et de telle condition qu'il soit. »

Ce n'est pas tout. Catherine, voulant engager ses sujets à doter l'hospice des enfants trouvés, décréta « qu'un bourgeois qui donnerait à cet établissement depuis 25 jusqu'à 1,000 roubles ou plus, recevrait pareille somme de quiconque l'insulterait, et même le double, si l'on portait la main sur lui. »

Voilà ce que vaut l'honneur d'un bourgeois russe, ainsi que celui de sa femme, de ses filles, de ses fils en bas âge et de ses fils majeurs. On peut pour quelques roubles se donner le plaisir d'insulter toute une famille, à commencer par son chef. On peut même, pour un léger surcroît d'amende, aller jusqu'aux voies de fait. — Et si les voies de fait *avec la main, sans armes*, vont jusqu'au meurtre? — L'ukase ne s'expliqne pas là-dessus. Ce sera donc encore l'amende pure et simple. Un bourgeois, un vil commerçant vaut-il davantage? — Et remarquez que le bourgeois opulent, qui paye une plus forte taxe, reçoit bien plus pour une insulte que le petit marchand. D'où il suit logiquement que l'honneur des riches est bien au-dessus de l'honneur des pauvres.

Inspirez donc des sentiments d'honneur, de délicatesse et de loyauté à un peuple avec de pareilles lois!

Aussi le négociant russe n'a-t-il d'analogue que le juif d'Orient pour la platitude, la bassesse et la cupidité.

Le marchand russe aime ses enfants, remplit exacte-

ment ses engagements envers ses confrères, non par délicatesse — il ne sait trop ce que veut dire ce mot, — mais pour conserver son crédit. Il est hospitalier et charitable, se montre résigné aux coups du sort, quand la mauvaise fortune le frappe, et fait un emploi honorable de son argent, quand il peut s'en servir ostensiblement et sans crainte. Voilà ses qualités les plus marquantes.

Le mougik, ou paysan russe, vaut mieux, cent fois mieux que ses maîtres. Créature déshéritée des biens de ce monde, sans propriété, sans morale, sans honneur, et même sans religion, il est hospitalier, humain, serviable, fidèle et courageux. Le moins civilisé est toujours le meilleur, et plus on s'éloigne des capitales, plus on a chance de rencontrer le type primitif et patriarcal du mougik. — Les exemples de dévouement sont assez fréquents parmi eux. Malgré la terreur et la répulsion qu'inspirent au paysan russe les misères de l'état de soldat, on a vu des jeunes gens se jeter aux pieds des recruteurs et les supplier de les emmener à la place d'un frère plus utile à sa famille. Il en est qui, en dépit de l'abrutissement produit par la servitude, sont susceptibles d'élan et de courageuse spontanéité, lorsqu'il s'agit de leur liberté.

En l'absence de toute excitation à la révolte, le paysan russe est résigné à son sort, comme l'esclave façonné au joug. Il est obéissant, et se plie sans murmurer aux plus absurdes caprices de son seigneur. Son ignorance est celle du sauvage à qui personne ne s'est jamais donné la peine de rien apprendre. Un de nos amis a vu un mougik soigner un de ses camarades affecté d'un vomissement de sang,

en lui bouchant et lui tamponnant alternativement la bouche et le nez avec des étoupes. Chez le paysan russe, ce n'est pas bêtise, c'est ignorance. Il pousse la crédulité à un excès fabuleux, lorsque c'est son supérieur qui parle. Devenu soldat, ses chefs lui persuaderaient aisément que la nuit est le jour. Il croit, les yeux fermés, et s'en rapporte aveuglément à ses maîtres, ainsi qu'à la petite image de saint qu'il porte suspendue à son cou, pour se garantir de tout maléfice. Au siége d'Otschakoff, sous le règne de Catherine II, un piquet de soldats allant occuper un poste avancé, rencontre un officier de tranchée qui leur crie : « Où allez-vous, malheureux ? les Turcs tiennent le poste où l'on vous envoie. Retournez à votre régiment, ou vous allez être massacrés. » Les soldats rient du conseil de l'officier : « Le prince Dolgorouki nous a dit qu'il répondait de nous, s'écrient-ils, nous n'avons rien à craindre. » Dans leur confiante crédulité, ils continuent leur course, et sont tous égorgés par l'ennemi !

Sans l'ivrognerie, le paysan russe serait, le plus souvent, pacifique et débonnaire. L'ivresse lui fait commettre des actes de barbarie auxquels répugne sa nature. Mais elle n'est, la plupart du temps, pour lui qu'un moyen d'oublier les coups de bâton qu'il a reçus la veille. Alors il se laisse tomber au coin d'une rue, et reste sur le sol glacé, jusqu'à ce qu'un boutechnik vienne le relever, le débarrasser de l'argent qu'il peut avoir en poche et le conduire à l'officier de police.

CHAPITRE III.

RELIGION ET CLERGÉ.

L'introduction du christianisme en Russie date du commencement du XIe siècle. A l'époque du schisme de Photius, des missionnaires grecs, partisans de la doctrine schismatique, prêchèrent en Moscovie les dogmes chrétiens et y firent de nombreux prosélytes. Ce qui constitue principalement les divergences des deux Églises grecque et latine, c'est d'abord que la première refuse de reconnaître la suprématie et l'autorité souveraine du pape, et qu'en second lieu, elle n'admet pas que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, mais seulement du Père par le Fils. C'est pour cela que les chrétiens du rite grec font le signe de la croix autrement que les latins, et ne disent pas le *Gloria Patri*. Il y a encore d'autres points de scission : ainsi les Grecs baptisent par immersion, et les Latins par aspersion. Ceux-ci consacrent avec du pain azyme, les pre-

miers avec du pain levé, et ils administrent le sacrement de l'Eucharistie sous les deux espèces. Les Russes ne croient pas au purgatoire tel que le comprennent les catholiques ; ils croient seulement que ceux qui meurent dans le péché ne sont pas damnés éternellement, et qu'ils peuvent être arrachés à l'enfer par les prières et les aumônes.

Le tzar Pierre Ier a révolutionné l'empire de Russie à tous les points de vue, et a réformé jusqu'aux institutions religieuses fondamentales. Il subordonna l'Église à l'État, et ajouta au pouvoir temporel du souverain une autorité spirituelle sans contrôle. Il enleva aux prêtres le droit de vie et de mort, qu'ils exerçaient depuis Wladimir Monomaque. Il abolit le patriarcat et le remplaça par un collége ou synode perpétuel composé d'une quinzaine de membres, évêques ou archimandrites, mais tous nommés par l'autocrate. Ce tribunal fut investi du droit de régler toute la discipline ecclésiastique, d'examiner les mœurs et la capacité des évêques, de résoudre les questions religieuses, autrefois soumises à la décision du patriarche ; enfin de vérifier les revenus des monastères et de présider à la distribution des aumônes. Le saint synode devait rester soumis à l'empereur, et même le sénat devait, en certaines circonstances, avoir la préséance sur lui.

Ignorants, libertins, ivrognes et sales, tels ont toujours été les popes. L'éducation qu'ils ont reçue au séminaire suffit tout au plus à les dégrossir, et elle ne fait guère qu'obscurcir leur intelligence par l'étude d'une théologie grossièrement absurde. Ce sont eux pourtant qui sont char-

gés d'élever et d'instruire à leur tour les enfants destinés à l'état ecclésiastique.

Voici un échantillon de ce qu'ils enseignent à la jeunesse moscovite. C'est un examen subi par des séminaristes. L'un d'eux tire d'une urne cette question : *Quid est angelus* (qu'est-ce qu'un ange)? Alors s'établit le dialogue suivant :

Le Prêtre. Dites-moi ce que c'est qu'un ange.

L'Élève. C'est un esprit saint qui sert Dieu dans le ciel.

Le Prêtre. C'est juste. Combien y a-t-il d'anges au ciel?

L'Élève. Il y en a une quantité qu'il serait difficile d'énumérer.

Le Prêtre. Pardon; on peut très-bien l'énumérer. Qui d'entre vous peut me dire combien il y a d'anges au ciel?

Un autre Élève. On en compte douze légions.

Le Prêtre. Et combien dans chaque légion?

L'Élève. Au temps où la Bible fut écrite, chaque légion se composait de quatre mille cinq cents anges.

Le Prêtre. Prenez la craie et faites-nous sur le tableau cette multiplication.

L'élève calcule et trouve pour résultat cinquante-quatre mille anges.

Le Prêtre. Fort bien. Maintenant de quel sexe sont les anges?

L'Élève. Il serait difficile de le dire au juste.

LE PRÊTRE. Oui ; mais quelle est leur forme extérieure ; Ressemble-t-elle à celle du sexe masculin ou féminin, ou, pour m'expliquer plus clairement, quels vêtements portent-ils quand ils se mêlent aux hommes ?

L'ÉLÈVE. Des vêtements qui tiennent le milieu entre ceux de l'un et de l'autre sexe, une sorte de robe flottante.

LE PRÊTRE. Très-bien.

Quel respect le peuple russe peut-il avoir pour des prêtres aussi ignorants, et dont les mœurs blessent la morale la plus vulgaire ? A part quelques-uns, en très-petit nombre, tous méritent le mépris dont les couvrent non-seulement les nobles, mais encore les paysans.

Il y a quelque chose de profondément douloureux à voir la condition méprisée de ces prêtres, de ces ministres d'un Dieu que révèrent tant de millions d'hommes. Et ce qu'il y a de plus affligeant, c'est que, nous le répétons, ce mépris est mérité. A qui faut-il faire remonter la faute de la dégradation intellectuelle et morale de ces pauvres gens ? A la religion grecque et au gouvernement russe ; à la religion qui ne leur prescrit que des momeries ridicules ; au gouvernement qui, dans l'intérêt de son omnipotence, les maintient à dessein dans l'ignorance et dans l'abjection.

Pour achever de les assimiler au peuple, on condamne ces malheureux prêtres à une éternelle pauvreté. Ils sont obligés, pour vivre, de cultiver de leurs propres mains le coin de terre attenant à leur presbytère, de se livrer aux

travaux les plus fatigants, et aussi de chercher toutes les occasions d'arracher à la charité de leurs paroissiens quelques chétives aumônes. Non-seulement ils font de fréquentes quêtes parmi les fidèles, mais encore, pour s'assurer une augmentation de profits, ils tarifent tout ce qui tombe sous leur juridiction. Les péchés et les châtiments ont chez eux leurs prix courants comme des marchandises. Pour racheter un vol, tant de douzaines d'œufs; pour la plus légère infraction à un jeûne, tant de poules; pour un blasphème, des monceaux de victuailles. Le pénitent se soumet humblement aux arrêts de son supérieur, et il donnera jusqu'à son dernier copek pour obtenir l'absolution. Le prêtre exploite habilement ce désir, et augmente le prix de ses denrées spirituelles en proportion de l'importance qu'y attache le fidèle.

Tristes nécessités de l'indigence qui est l'éternel partage de ces ministres de Dieu! La politique s'est attachée à rendre leur situation aussi dépendante et précaire que possible. Ils sont, comme le dernier des sujets de l'autocrate, exposés à être envoyés en Sibérie. La loi civile ne leur attribue aucun privilége, et, bien qu'ils soient hommes libres, ils peuvent être condamnés à servir dans l'armée comme simples soldats. C'est ainsi que, pendant la guerre de Suède, sous le règne de Catherine II, on enleva plusieurs milliers de fils de prêtres, dont on forma des bataillons d'artillerie; plusieurs de ces jeunes gens avaient commencé leurs fonctions sacerdotales. Ils furent brutalement arrachés à leurs autels, à leurs femmes, à leurs

champs, pour apprendre à tirer le canon et à verser le sang de leurs semblables. Nous croyons qu'un fait semblable s'est produit durant les dernières guerres de la Russie contre la France.

L'autocrate est, à lui seul, pape et concile. Il tranche les questions de théologie les plus difficiles, modifie le culte comme il l'entend, impose des croyances nouvelles, décrète des saints et les destitue.

L'empereur Nicolas comprend si bien que la religion, telle qu'on l'entend et qu'on la pratique dans son empire, est nécessaire à son despotisme, qu'il est sans pitié pour tout ce qui peut porter atteinte à ce fondement de sa puissance. Sa sévérité en tout ce qui touche aux matières religieuses est impitoyable. On l'a vu destituer un malheureux employé d'une administration publique, pour avoir, en traduisant une *Orientale* de M. Victor Hugo, osé dire : « Si j'étais Dieu. » En toute occasion, il déploie un zèle pieux qui ferait croire que sa dévotion tourne au fanatisme. Les persécutions de Catherine II contre le clergé ruthénien, il les a ressuscitées et remises à l'ordre du jour. On sait que les ruthéniens professent la religion grecque avec quelques restrictions : ainsi ils reconnaissent l'autorité du pape, et cela a suffi, on le pense bien, pour exciter contre eux la haine des souverains russes. L'Église ruthénienne est unie à l'Église romaine, et c'est encore un titre à l'animosité des tzars. Elle comprenait autrefois les évêchés de Kieff et de Léopol, la Podolie et la Volhynie, une partie du palatinat de Lublin, et les gouvernements de Smolensk, Czer-

nikoff, Poltawa, Karkoff et Ekatherinoslaff, en tout plus de dix millions d'âmes. C'est contre cette population que Catherine et son petit-fils Nicolas ont exercé leurs fureurs implacables. Tous les moyens, les plus violents comme les plus perfides, ont été mis en œuvre par l'empereur actuel pour convertir ces malheureux. Une ordonnance de 1795 portait que tout catholique, prêtre ou laïque, qui s'opposerait aux progrès du culte dominant, ou empêcherait la réunion à l'Église russe de familles ou de villages séparés, serait traité comme rebelle. En 1833, Nicolas fit revivre cet ukase qui devint entre ses mains une arme redoutable. Des missionnaires furent envoyés dans les villages peuplés de ruthéniens, et ces étranges apôtres organisèrent une propagande à la façon de Mahomet. Il faut, sous peine de confiscation, d'exil, et de pis encore, écouter les homélies de ces évangélistes de nouvelle espèce. Riche ou pauvre, tout doit céder, tout est frappé en cas de résistance. Les popes se font, au besoin, accompagner d'une escouade de soldats, dont la seule vue excite les paysans à la révolte. Une collision a lieu et le sang coule. Les baïonnettes triomphent aisément des refus de ces pauvres gens, et la conversion de tout le village est enlevée à la pointe de l'épée. Laissons parler M. Marmier : « Il y a quelques années, dit-il, dans ses *Lettres sur la Russie*, une commission ecclésiastique, escortée de deux bataillons, s'empara d'une église, assembla les habitants et leur déclara qu'ils devaient, par ordre suprême de l'empereur, se rallier à la religion dominante. Ils s'y refusèrent; les soldats fon-

dirent sur eux le sabre à la main ; les uns moururent sous les coups, d'autres se précipitèrent vers un étang recouvert d'une glace légère ; les soldats les poursuivirent, brisèrent la glace, et les malheureuses victimes de la foi furent englouties dans les eaux. »

Les agents du gouvernement russe ne se bornent pas à ces actes odieux ; ils emploient à l'égard des paysans les moyens de séduction les plus infâmes. Argent, aliments, eau-de-vie, récompenses considérables, ils promettent tout ce qui peut entraîner des gens qui manquent du nécessaire ; puis ils leur arrachent une demande de réunion à l'Église russe, demande que le tzar daigne toujours agréer. C'est par des mensonges grossiers, par de fallacieuses assurancces, autant que par l'intimidation, que les Russes ont obtenu l'acte d'union de Polock. Trois évêques ruthéniens se laissèrent séduire et se rallièrent, en 1838, avec un assez grand nombre de paroissiens, à l'Église moscovite. Mais le métropolitain et le reste du clergé n'ont cessé de protester contre cet acte de coupable faiblesse, déterminé par les honteuses intrigues de la Russie.

Quant aux persécutions que l'empereur Nicolas fait subir aux populations catholiques, il en sera question plus loin, à l'occasion de la Pologne. Nous ne voulions ici qu'indiquer les sentiments de l'autocrate à l'égard des cultes nationaux dissidents, sentiments uniquement inspirés par une politique qui veut tout dominer, tout courber sous ses lois. A cette politique, il faut des esclaves qui ne reconnaissent d'autre autorité spirituelle et tempo-

relle que celle de l'autocrate; il lui faut aussi des prêtres ignorants qui entretiennent le peuple dans la superstition et laissent son intelligence dans les ténèbres.

Le Russe est l'être le plus crédule et en même temps le plus obstiné dans ses croyances. Heureux les autocrates d'avoir affaire à une pareille nation !

Un Russe n'entreprendra jamais rien un lundi, ce jour étant considéré par lui comme éminemment néfaste. Si vous vous êtes mis en voyage ce jour-là, et qu'il vous mésarrive, c'est l'influence du lundi qui en est cause. Les dames russes, aussi ignorantes que belles, partagent ce préjugé superstitieux.

Si une maladie épidémique se déclare quelque part, c'est le mauvais œil, c'est un maléfice qui l'a engendrée. Aussitôt on a recours aux exorcismes, aux conjurations et aux prières pour chasser le malin esprit. Si un cheval est pris de coliques, c'est évidemment qu'il a avalé le diable sous la forme d'un serpent caché sous l'herbe. Vite on va chercher le maréchal ferrant du village voisin, cet être privilégié qui possède des secrets magiques pour guérir les animaux que tourmente le démon.

Les gens du peuple ne mangent jamais de pigeon, parce que le Saint-Esprit s'est manifesté sous la forme de cet oiseau.

L'insecte noirâtre et puant qui infecte les cuisines de toutes les maisons, dans certaines parties de l'empire, est le bon génie du foyer domestique. Il présage aux gens du logis richesse et bonheur. Aussi ces abominables petites

bêtes sont-elles inviolables. Quand on veut s'en débarrasser, on ouvre les fenêtres et on attend tout bonnement que l'air glacial les tue.

Le vol des corneilles est encore consulté par quelques-uns. — Des pièces de monnaie bénies, enterrées aux quatre coins d'une maison en construction, sont un excellent préservatif contre un grand nombre de calamités. — Il va sans dire que les cartes sont regardées comme un moyen infaillible de deviner l'avenir. — Mais ce n'est pas le seul. La veille de Noël, par exemple, les jeunes filles se réunissent pour savoir si elles sont destinées à se marier bientôt. Elles tracent un cercle avec des grains, et placent au centre un coq mis à une diète rigoureuse depuis vingt-quatre heures. La personne devant qui se trouve le tas de grains sur lequel le coq se précipite tout d'abord, est celle qui se mariera la première. S'il arrive qu'ayant soif il boive beaucoup, le mari sera à coup sûr un ivrogne; si l'oiseau vient à chanter, on se réjouit, car c'est le signe certain du bonheur conjugal.

Si l'on nous faisait observer que des superstitions analogues existent ailleurs et même dans les pays les plus civilisés, nous répondrions que dans ces pays, chez nous par exemple, les superstitions populaires ne subsistent que dans certaines localités en petit nombre et parmi la classe inférieure. En Russie, au contraire, le fait est général, commun au peuple, à la classe bourgeoise et à la noblesse illettrée. Il n'y a donc aucune comparaison possible, et la Russie est, sur ce point, comme

sur tant d'autres, en dehors de toute assimilation.

Ici la dévotion aux saints n'est autre chose que de la superstition. Il est peu de Russes qui ne portent sur eux une petite image de saint Nicolas, leur grand patron, et l'on ne peut s'imaginer la kyrielle de démonstrations par laquelle ces grands enfants témoignent leur respect à ce talisman toutes les fois qu'ils veulent se préserver d'un malheur ou qu'ils espèrent quelque chose d'heureux. Tous les soldats, sans exception, possèdent une de ces images révérées; ils se figurent qu'elle les garantit de la mort. — Un postillon russe ne se mettra jamais en route sans se recommander à son patron, en se découvrant la tête, et en faisant trois signes de croix. Il recommence à chaque image qu'il rencontre, et termine sa course en remerciant les saints de l'avoir protégé pendant le voyage. — Quand un homme réussit dans un commerce ou dans la culture de ses champs, ou bien dans l'industrie, ses voisins lui empruntent, moyennant un certain prix, l'image à laquelle ils attribuent sa prospérité. Alors l'usufruitier provisoire du saint se confond envers lui en respects, en tendresses et en offrandes de toute sorte. Il ne le quitte pas une minute. Si, pendant son absence, un étranger arrive à son domicile et demande à voir le saint, sa femme répond qu'il est aux champs ou en voyage.

Cette superstition, car on ne peut dire autrement, vient quelquefois en aide au vice et à la friponnerie. Tel individu qui a transformé sa maison en tripot, et gagne l'argent de ses adversaires à l'aide des plus indignes filouteries,

allumera des cierges autour de l'image de saint qui orne son salon, et la parera splendidement, pour se rendre le sort plus propice. Sa dévotion ne l'empêchera pas de tricher, comme d'habitude. Le saint ne peut pas tout faire; il faut bien s'aider un peu.

Quand on pense que parmi tous ces personnages canonisés et si dévotement révérés, il en est, en assez grand nombre, qui proviennent directement de la fabrique des autocrates, on ne peut s'empêcher de sourire au spectacle de tant d'aveugle crédulité.

Toutes les fois qu'un Russe passe devant une chapelle ou une image de saint, il salue, se prosterne et marmotte des prières. Le Dieu ou le saint que les soldats et les mougiks portent dans leur poche est aussi l'objet d'un culte éminemment démonstratif. On voit souvent un paysan tirer son petit fétiche de son sanctuaire, c'est-à-dire de son pantalon, cracher dessus et le frotter avec la main pour le bien nettoyer, puis le placer devant lui sur un meuble ou une pierre, et tomber à genoux en faisant mille signes de croix, en poussant d'énormes soupirs, et en récitant les quarante *Gospodi pomiloï* (mon Dieu, aie pitié de moi.) La cérémonie achevée, il ferme la boîte et remet son petit dieu dans sa poche.

Il y aurait encore beaucoup à dire sur la religion russe et ses ministres, ainsi que sur l'usage politique qu'en savent faire les autocrates. Mais des sujets plus importants réclament l'espace qui nous est accordé.

CHAPITRE IV.

ADMINISTRATION.

Un mot encore sur les institutions sociales de la Russie et leur influence. La société russe n'est pas seulement divisée en trois classes, noblesse, bourgeoisie et esclaves; les deux premières sont elles-mêmes subdivisées de telle façon que leurs diverses fractions se correspondent, au moins nominalement; mais, comme de juste, c'est l'armée qui a servi de type ou de base à cette étrange organisation.

Tout est classé, dans ce pays, tout est divisé et subdivisé à l'infini. C'est un immense casier ou chaque individu a son compartiment, c'est une ruche où tout est partagé en cellules, avec cette distinction qu'ici les abeilles les plus laborieuses et les plus utiles occupent les alvéoles les plus incommodes.

On ne peut nier que cette classification ne soit singulièrement favorable aux idées de subordination et d'obéis-

sance, premier fondement du gouvernement despotique. Mais combien un tel morcellement ne rétrécit-il pas l'intelligence des citoyens et ne gêne-t-il pas le développement de l'homme! Là où aucune barrière n'arrête l'essor de l'individu, où aucun obstacle ne heurte le regard sur la route de l'humanité, les classes inférieures ont sans cesse au cœur l'ambition de franchir la distance qui les sépare des sommités sociales, et ce désir est un stimulant efficace, qui aide puissamment à faire atteindre le but. Au contraire, emprisonnez les hommes dans des divisions rigoureuses et soigneusement étiquetées, enfermez-les dans des cases étroites, où, de quelque côté qu'elle se dirige, la vue rencontre de hautes murailles et des écueils dangereux, aussitôt l'élan intellectuel s'arrête, le peuple soumis à ce régime cellulaire devient servilement timide; chez lui, plus d'audace aventureuse ni de volonté énergique, parce qu'il n'y a plus ni désir ni espoir; il sait que chaque pas qu'il fera dans la voie qu'il veut parcourir le conduira devant de nouvelles difficultés, que les haltes seront nombreuses et mortellement longues, que sa marche sera gênée, entravée, que dans chaque nouvelle prison où il pourra pénétrer, il s'étiolera, parce que l'air et la lumière lui manqueront. Devant cette série d'épouvantails, il s'arrête plein de trouble et de frayeur; sa volonté est frappée de mort; il préfère l'humble condition où le sort l'a placé, et il s'assied sur le bord du chemin, avant même d'y avoir essayé ses forces.

Considérée en masse, cette société présente deux grandes

divisions ou catégories : les nobles et les serfs. En haut, tous les préjugés de l'aristocratie, et, de plus, la tyrannie et la corruption ; en bas, tous les vices de l'esclave, et en outre, la superstition, l'ignorance, et une habitude séculaire d'obéissance absolue. Au milieu, rien, c'est-à-dire un noyau imperceptible de bourgeois, vivant, pour la plupart, dans une dépendance à peu près complète, traînant encore un reste de chaîne, éternellement rivé à leurs pieds, et n'ayant aucune des qualités, ni des attributions qui caractérisent un tiers état. Ainsi entre la couche supérieure de la société et la couche inférieure, il n'y a pas de transition, pas d'intermédiaire. Aussi, dans une tourmente révolutionnaire, l'édifice de la société moscovite, ne trouvant où s'étayer, risquera de crouler de fond en comble.

La division de la société russe en classes distinctes et superposées crée de telles habitudes d'omnipotence chez les supérieurs et d'obéissance chez les subalternes, que la volonté du plus haut placé prévaut toujours contre le devoir et même contre les conseils de la conscience. En second lieu, les emplois sont si peu rétribués, qu'il y a presque nécessité pour les fonctionnaires de chercher dans d'incessantes prévarications de suffisants moyens d'existence. Ajoutons que la vénalité et la corruption s'étant peu à peu infiltrées dans toutes les classes de la population moscovite, et étant arrivées à l'état de maladies chroniques, alors même que les deux premiers motifs n'existeraient pas, les délégués du gouvernement russe rendraient toujours dangereuses les plus heureuses créations admi-

nistratives. De là l'inefficacité des institutions les plus rationnelles. Vainement le pouvoir central voudrait-il guérir cette plaie qui ronge le monde officiel de la Russie. Le mal est incurable. Du reste, le tzar ne l'essayera pas ; il est trop intéressé au maintien de cet état de choses pour ne pas chercher à l'entretenir. Évidemment, si ses agents subalternes venaient à se moraliser, il trouverait en eux infiniment moins de docilité et d'empressement à exécuter ses ordres despotiques.

Il est de principe dans ce bienheureux pays qu'on n'obtient rien des employés du gouvernement sans payer ce qu'on attend d'eux. La plus légère faveur, aussi bien que l'acte de justice le plus simple, doivent être achetés et quelquefois bien au delà de leur valeur. Depuis les chefs jusqu'au dernier garçon de bureau, tout le personnel des administrations est atteint de cette gangrène morale : l'improbité. Au premier abord, vous êtes ébloui par l'air de dignité et le décorum que savent garder ces vils personnages ; mais si vous en attendez quelque chose, vous les verrez prendre une attitude pleine de servilité, tant qu'ils espéreront vous arracher le tribut convoité par leur cupidité. Si vous ne paraissez pas les comprendre, ils changeront bien vite de manières et de langage, et vous heurterez vainement à la porte de leurs bureaux. Avez-vous besoin d'un passe-port, d'un acte ou d'une autorisation quelconque ; vos effets sont-ils retenus à la douane, si vous n'avez pas toujours l'argent à la main, vous perdrez des semaines entières en courses et en inutiles sollicitations. Avec de

pareilles gens, il ne faut jamais se laisser arrêter par des scrupules de délicatesse ou par une fausse honte qui serait mal comprise. Offrez, offrez sans vergogne, offrez toujours, quels que soient le rang et les titres de l'individu. N'entrez jamais dans ces repaires peuplés de mendiants et d'honnêtes voleurs sans avoir en poche force roubles. Donnez au chef, qui acceptera avec empressement, pourvu que le cadeau reste secret ; donnez aux subalternes, qui, eux, tendront la main sans se cacher. Songez que vous êtes en pleine terre classique du pot-de-vin, que nulle part la clef d'or n'ouvre autant de portes qu'ici. Nous n'avons pas besoin de dire que ces habitudes de corruption ne permettent qu'aux riches seuls de solliciter. Les pauvres, étrangers ou indigènes, sachant qu'ils perdraient leur temps et leur peine, sont obligés de subir de criantes injustices et se laissent infliger mille avanies sans réclamer, ni se plaindre.

Nous ne disons ici rien qui ne soit de notoriété générale en Russie. L'immoralité des employés du gouvernement, leur bassesse, leurs ignominieuses pratiques, sont autant de faits non-seulement avérés, mais encore avoués et sanctionnés par l'opinion publique aussi bien que par les pouvoirs de l'État. Le gouvernement lui-même compte évidemment sur ces criminelles habitudes, puisqu'il alloue à ses agents des traitements bien au-dessous des premières nécessités de l'existence matérielle. Et c'est là une des hontes de ce pouvoir autocratique, qui se drape fièrement dans sa royale souquenille. Spéculer sur l'immoralité de

ses employés, et abandonner à leur friponnerie le soin de suppléer à ce que l'État retranche de leur légitime salaire, c'est donner une prime à la vénalité, c'est se faire l'instrument des plus viles passions.

Nous pourrions citer un district judiciaire composé de quarante employés, qui se partagent annuellement la très-modique somme de 6,000 fr. Eh bien ! chacun de ces messieurs a un droschki à son service, mène joyeuse vie et se permet le champagne dans les jours de gala. D'où leur vient ce supplément de salaire? Demandez à leurs administrés... — M. Marmier a connu un propriétaire russe qui ne pouvait recevoir les traites de son intendant sans payer tribut à l'employé de la poste qui les lui remettait. — Un Italien au service d'un gouverneur de la Nouvelle-Russie avouait à une personne de notre connaissance qu'il se faisait de 30 à 35 mille francs de revenu avec un traitement qui ne s'élevait pas au delà de 5,000 francs, et il ajoutait qu'il pouvait passer en Russie pour un honnête homme! — Un négociant anglais s'était chargé de la fourniture d'une certaine quantité de plomb dont le gouvernement avait besoin. On avait inscrit dans le cahier des charges une longue série d'*épingles* destinées aux employés, le tout s'élevant à plus de 6,000 roubles. Du reste, l'Anglais ne fut pas pris au dépourvu, car il avait fait d'avance figurer dans le calcul de ses frais une forte somme pour messieurs les bureaucrates. — Demandez aussi aux ingénieurs russes ou étrangers qui ont des comptes à régler avec l'administration. Quand ils ont exécuté des travaux

pour le gouvernement et que le moment arrive de solder les mémoires, on leur suscite mille difficultés, on conteste leurs chiffres, on discute leurs réclamations, et la liquidation de leurs créances traîne quelquefois plusieurs années. Quelques-uns de nos compatriotes qui ont rendu, comme ingénieurs, de grands services à la Russie, ont subi de véritables persécutions de la part des chefs de l'administration dont ils dépendaient, et ont vu leur carrière vingt fois compromise, quelquefois même brisée par la friponnerie des commis. Il va sans dire que lorsqu'ils pouvaient employer le grand moyen, c'est-à-dire semer l'argent, les persécutions cessaient comme par enchantement.

Un Russe, homme éclairé et formé par un long séjour en France, me disait un jour : « Nos employés deviennent fripons et mendiants, non parce qu'ils ne gagnent pas assez, mais parce que le milieu où ils vivent est, dès longtemps, empesté, et que nos mœurs publiques, complices en ceci de la criminelle faiblesse du gouvernement, ne flétrissent pas ces désordres scandaleux. Vous avez en France nombre d'employés qui gagnent à peine 1,000 à 1,500 francs, et certes, ce n'est pas assez pour vivre à Paris avec femme et enfants ; cependant ils n'accepteraient pas l'aumône que leur offrirait un solliciteur impatient. Pourquoi ? parce qu'ils sont probes et loyaux, parce qu'ils ont assez de force morale pour résister à la tentation, parce que l'idée d'une flétrissure et d'une destitution déshonorante les épouvante plus que la pauvreté. Chez nous, au contraire, les fonc-

tionnaires les mieux rétribués pillent et mendient encore plus que leurs inférieurs. Ce n'est donc pas le besoin qui les pousse, c'est la dépravation, c'est l'absence de tout sentiment délicat et de toute notion morale. Mon amour-propre national souffre d'un tel aveu, mais il faut bien le dire : il n'est rien qu'on ne puisse obtenir chez nous d'un fonctionnaire quelconque, civil, militaire ou ecclésiastique, avec de l'argent. Quand nos ennemis le voudront, ils auront, pour quelques misérables sommes adroitement distribuées, la situation exacte de nos forces défensives, c'est-à-dire de nos armées, de nos forteresses, de nos approvisionnements et de nos ressources. Croiriez-vous, monsieur, qu'un de vos compatriotes, aide de camp, je crois, du roi Louis-Philippe, a pu, en 1834, se procurer, moyennant un billet de 500 roubles, l'état de notre marine de la mer Noire, avec la révélation de tous ses côtés faibles, de toutes ses imperfections, et de tous les mensonges destinés à donner le change au vulgaire? Et cette communication, savez-vous de qui votre compatriote l'obtint? — D'un officier de cette même marine, d'un Russe portant épaulettes de capitaine et plusieurs décorations [1].

En débarquant à Saint-Pétersbourg, une escouade d'agents de police se rend sur le bâtiment qui vous porte, et

[1] Nous nous sommes assuré que le fait était exact. Il nous a été confirmé par l'officier français dont il est ici question. Les précieux renseignements obtenus par lui du capitaine russe furent communiqués à notre gouvernement et déposés aux archives du ministère de la marine où ils sont demeurés secrets.

vous fait subir un examen général. Qui vous êtes, d'où vous venez, où vous allez, ce que vous venez faire en Russie, à qui vous êtes recommandé, pourquoi vous voyagez, quels sont vos projets, où vous vous proposez de loger, combien de temps vous comptez rester dans le pays ; telles sont les principales questions qu'on vous adresse. Puis on visite vos effets. Tout en se livrant à leur besogne, ces estimables fonctionnaires confisquent ce qui a le bonheur de leur plaire, et vous êtes fort surpris de trouver ensuite plus d'un vide dans votre bagage. Quelquefois même ils vous enlèvent, sous vos yeux, des objets précieux qui ne sont ni articles suspects ni marchandises de contrebande. Vous croyez qu'ils vous seront rendus un peu plus tard. Erreur. Toute réclamation serait vaine, et vous assiégeriez inutilement tous les bureaux de la police et des nombreuses administrations de Saint-Pétersbourg. Du reste, l'examen, l'interrogatoire et la visite mobilière, tout se passe avec la plus exquise politesse. Vous êtes inquisitionné, perquisitionné et volé avec une urbanité et une grâce parfaites ; car personne au monde n'a les manières plus doucereuses, plus caressantes, le langage plus insinuant et plus sucré, l'attitude plus respectueuse qu'un alguazil russe exerçant ses fonctions à l'encontre d'un étranger qu'il suppose un personnage de distinction ou un touriste bien nanti d'espèces métalliques. Nos voleurs fashionables n'ont pas meilleur ton. Il est vrai que si vous avez l'air d'un pauvre diable, les inquisiteurs vous questionneront de leur voix la plus rogue, et vous traiteront à l'avenant. N'êtes-vous pas ici

dans le pays des distinctions puériles et des castes?

Ces mêmes hommes qui vous auront noyé dans les flots de leur rhétorique officielle, qui vous auront accablé d'assurances de sympathie et de bienveillance, vous surveilleront comme un ennemi, surtout si vous êtes Français, et si vous voyagez pour votre plaisir ; ils s'attacheront à vos pas, surprendront tous les secrets de votre conduite, entreront dans tous les lieux publics que vous visiterez, vous accompagneront à la promenade, recueilleront vos moindres paroles, en un mot ne vous quitteront pas plus que votre ombre, et quelque jour, s'il vous est arrivé de laisser voir que vous vous occupez de politique, ou si vous avez tenu un propos un peu léger sur une autorité russe quelconque, vous serez tout surpris de voir votre ancienne connaissance au regard si velouté, au langage si mielleux, vous aborder brusquement et vous intimer l'ordre de sortir dans les vingt-quatre heures des domaines de S. M. l'empereur de toutes les Russies.

Mais cette police est vraiment bonne à voir sous tous ses aspects. Tout en feignant de vous promener, suivez un boutechnik au moment où il va ramasser un homme du peuple que l'ivresse a jeté sur le pavé de la rue. Vous le verrez, en aidant l'ivrogne à se remettre sur ses jambes, introduire adroitement ses mains dans les poches du délinquant, en retirer tout ce qui s'y trouve, apparemment pour se l'approprier, puis le pousser jusqu'à la prison en le gratifiant de force gourmades dans le dos et à travers le visage. Vous vous étonnez de ces ha-

bitudes d'escroquerie. Novice que vous êtes! vous en verrez bien d'autres, pour peu que vous soyez disposé à continuer votre étude de physiologie policière.

Allez dans un lieu où la foule est assemblée, vous serez indigné de la brutalité avec laquelle les agents de police font avancer ou reculer la multitude qui les entoure. Ici, les paroles, à ce qu'il paraît, ne suffisent pas, ni même les menaces; les alguazils n'abordent les gens du peuple, dans ces circonstances, qu'à coups de pied et à coups de poing. Ils frappent en pleine figure, n'importe où, et, l'injure toujours à la bouche, signifient aux pauvres mougiks leurs ordres suprêmes. Si une querelle s'engage entre deux ouvriers, ou si un cocher de droschki est surpris en contravention, vous verrez le soldat de police se ruer sur le coupable, le fouler aux pieds et le livrer tout sanglant à ses camarades pour le conduire à la geôle.

Ce qu'il y a de plus révoltant encore, s'il est possible, c'est que cette police si violente, si implacable envers les gens du peuple pour les délits les plus véniels, est d'une indulgence toute paternelle envers les voleurs. Ces messieurs s'entendent « comme larrons en foire, » et savent qu'ils se valent les uns les autres. C'est pourquoi les filous sont assurés de trouver auprès des boutechniks et autres fonctionnaires de la même administration, bienveillance et même quelquefois sécurité. Aussi personne ne réclame après avoir été volé. D'ailleurs, la filière des bureaux est si longue, qu'on ne peut s'en tirer qu'à force de démarches et

d'argent, de sorte qu'on aurait plus à perdre qu'à gagner [1].

En traversant, un matin, le pont des Maréchaux, à Moscou, un de nos amis aperçut le magasin d'un tailleur français dans un désordre qui accusait quelque événement extraordinaire. Comme notre ami avait eu avec ce tailleur des relations de marchand à pratique, il eut la curiosité d'entrer, pour s'informer de ce qui lui était arrivé. M..., lui montrant le vide qui existait dans ses rayons, déclara qu'il avait été dévalisé pendant la nuit. L'étranger lui demanda s'il soupçonnait quelqu'un, et s'il avait fait sa déclaration à la police. — « On voit bien, monsieur, répondit-il, que vous êtes nouveau venu en Russie. Il ne manquerait plus qu'un recours à la police pour achever de me ruiner. Pour suivre l'affaire, je serais obligé de laisser mon dernier écu entre les mains des agents. Si

[1] « Le premier jour de mon arrivée à Saint-Pétersbourg, dit M. Marmier, mon compagnon de voyage rencontra dans l'église de Kasan un de ces industriels ambulants qui, jugeant, à la rotondité de sa poche, qu'il portait là un fardeau trop lourd, se fit un devoir de l'en débarrasser et lui enleva un portefeuille renfermant 600 roubles. Le pauvre voyageur, privé ainsi d'une somme dont il comptait faire un tout autre usage, s'adressa à plusieurs habitants de Saint-Pétersbourg, et leur demanda quel moyen il devait employer pour la recouvrer. Il lui fut répondu que toute démarche serait inutile, que la police le soumettrait à une foule de formalités fatigantes, coûteuses, et ne lui rendrait rien. »

j'avais beaucoup d'argent, oh ! ce serait tout autre chose ! »

Il ne faut jamais sortir dans une ville russe sans avoir la poche bien garnie de roubles. Quand on est dûment lesté de métal ou de papier, fût-on coupable de tous les délits qui tombent sous la juridiction de la police, on n'a rien à redouter de ses agents ; justice ou iniquité, on obtient d'eux tout ce qu'on désire. M. M...., associé d'un Alsacien, possédait une fabrique à Moscou. Il avait l'habitude de faire prendre à chacun de ses ouvriers l'engagement de payer 15 roubles d'amende pour chaque jour d'absence non motivée. Un jour, un ouvrier qui avait laissé accumuler trois amendes, alla se plaindre à la police de ce que son maître voulait injustement lui retenir 45 roubles sur ses gages. L'officier du quartier se présente chez M. M.... et prend très-insolemment la défense de l'ouvrier. Le fabricant se souvient que depuis longtemps il n'a offert au quartalnik le petit tribut de rigueur. Il le prend à part, et, sans lui rien dire, lui présente une assignation de 10 roubles. Dès ce moment, l'affaire est jugée. L'officier appelle le mougik, et lui administre vingt coups de poing dans le visage, en lui disant : « Comment, fils de chien, oses-tu te plaindre d'un pareil maître ? »

Mais il y a plus : s'il vous prend fantaisie de faire rouer de coups un cocher ou un ouvrier dont vous n'avez nullement à vous plaindre, vous n'avez qu'à aller trouver l'officier du quartier, à lui glisser quelques pièces de monnaie, et aussitôt le malheureux, n'eût-il jamais eu

aucun rapport avec vous, ne vous eût-il jamais vu, sera empoigné et bâtonné.

Cela paraît fabuleux, incroyable, impossible. Nous répondrons : « Cela est. » Et nous ajoutons que ces vérités sont trop authentiques pour que personne ose s'inscrire en faux contre nos assertions.

Oui, tout cela est de notoriété publique chez les Russes. Et cependant ces scandales se perpétuent avec une impunité presque complète. Le gouvernement les tolère, son indulgence les encourage. Il souffre que des actes, dont la millième partie suffirait à déshonorer un peuple et un gouvernement, s'accomplissent dans son empire, au vu et au su de tout le monde. Il fait mieux : il provoque et favorise l'improbité de ses agents, en continuant à leur allouer des salaires insuffisants. Voilà cet empereur qui s'est constitué le défenseur de la religion nationale, et que des écrivains aveugles ou intéressés ont offert à l'Europe occidentale comme un modèle de loyauté chevaleresque, de probité, de piété, de toutes sortes de vertus!...

A côté de cette police grossière, brutale, bassement mendiante, il en est une autre qui ne vit pas dans la même atmosphère : c'est la police de l'empereur, celle des ministres et de tous les fonctionnaires éminents; c'est cette multitude de mouchards bien élevés qui exercent leur métier dans les hautes régions de la société.

La *haute police* est instituée pour découvrir les complots contre l'État, c'est-à-dire contre l'empereur; elle a aussi une mission morale, car elle est chargée de poursuivre le

crime et la débauche, de protéger la vertu et la probité. Cette police, dont l'objet est si digne d'approbation, ne vaut pas mieux que sa sœur jumelle, la basse police, seulement elle a les manières moins rudes, et elle compte parmi ses membres des hommes mieux élevés, mais non moins méprisables. Tout individu, depuis le personnage le plus éminent jusqu'au plus humble sujet, est exposé à subir ses persécutions. Il en résulte que chacun se tient sur ses gardes, et croit voir des espions dans ses amis et jusque dans ses plus proches parents. On peut se faire une idée de l'influence que ces constantes appréhensions exercent sur les liens et les rapports sociaux.

Le ministre de la police se trouve être, en fait, le maître de la liberté, du repos et de la vie de tous les sujets de l'empereur. Quiconque est investi de ses pouvoirs a le droit de pénétrer dans le château du plus puissant boyard, aussi bien que dans les palais de tous les princes du sang impérial; il peut embarquer le premier venu sur un traîneau ou dans une téléga, et l'envoyer n'importe où, sans lui dire où il va, ni quand il reviendra, ni pourquoi on confisque ainsi sa liberté. La famille du condamné, ses serviteurs, ses amis, garderont tous un profond silence sur cet acte arbitraire, et ne s'aviseront pas de demander si l'exilé leur sera bientôt rendu; car telle est la crainte qu'inspire la police secrète, qu'il faut avoir l'air de ne prendre aucun intérêt aux gens qu'elle persécute. On ne veut pas que les victimes de l'arbitraire racontent les tortures qu'elles ont subies; on aime mieux les laisser

mourir dans les cachots ou en Sibérie, que de s'exposer à ce que, de retour de l'exil ou en sortant de prison, elles révèlent ce qu'elles ont souffert.

Si l'amour de l'argent fait commettre des turpitudes à ces fonctionnaires, le désir d'avancer, de parvenir aux sommités de l'administration est, pour eux, un stimulant non moins efficace. A cet égard, ils poussent le zèle et l'esprit d'invention jusqu'à un degré fabuleux. Qu'on nous permette une anecdote assez piquante et dont un Russe, homme d'esprit et de probité, nous a garanti l'exactitude :

Il y a quelques années, un personnage éminent s'aperçut qu'on lui avait volé son portefeuille contenant 2,000 roubles. Il s'adressa à un officier de police, et, le prenant avec lui sur un ton un peu haut, il lui déclara qu'il entendait que son portefeuille se retrouvât. Le major le pria de lui décrire l'objet volé et de lui désigner le nombre exact des billets. Le plaignant répondit que tout ce qu'il pouvait dire c'était que son portefeuille était rouge, tout neuf, et qu'il contenait 2,000 roubles, sans qu'il pût déterminer le nombre des assignats. — Une heure était à peine écoulée, que le major revint, et, d'un air triomphant, annonça qu'après avoir fait main basse sur le filou, il venait restituer le portefeuille et tout ce qu'il renfermait. Là-dessus, éloges pompeux donnés par le personnage à l'officier de police, et promesse formelle de s'occuper de son avancement. — Le lendemain, notre homme, en prenant sa pelisse, sent quelque chose de dur entre l'étoffe et la doublure. Il cherche, et, à sa grande surprise, il re-

trouve le portefeuille qu'il avait cru volé, et pour lequel un pauvre diable avait été arrêté. On devine que le major avait acheté un portefeuille neuf pour remplacer celui qui était censé perdu, et qu'il avait tiré de sa poche les 2,000 roubles, trop heureux d'acheter à ce prix la protection d'un homme haut placé.

Comme si cette police n'avait pas, par la nature même de ses fonctions, une puissance assez grande, on lui a donné des attributions exorbitantes ; on lui a offert toutes les facilités de prévariquer et d'opprimer; on lui a permis d'empiéter sur le domaine de la justice elle-même. Toute contestation commerciale de mince valeur, est résolue par les officiers de police, et cela sans recours ni appel à un tribunal supérieur. Tous les procès civils doivent préalablement passer par les mains des majors. Ils ont le droit de faire administrer un châtiment corporel à tout individu qui n'est pas homme libre. Ils sont chargés de faire exécuter à huis clos les condamnations au fouet prononcées par les cours criminelles. En outre, ils ont dans l'intérieur de leur établissement ou *siége*, une prison dans laquelle ils tiennent enfermés, pendant un temps plus ou moins long, les malheureux qui ont été ramassés sur la voie publique par les agents inférieurs.

Il y a des espions fashionables que le gouvernement envoie chez nous et dans d'autres pays, pour le tenir au courant de la politique du jour. On en compte toujours bon nombre à Paris, et leurs victimes sont bien loin de se douter du rôle odieux qu'ils jouent en France. Ils ont une

double mission : ils doivent d'abord entourer d'espions les hommes politiques, les fonctionnaires, les réfugiés et les Russes en voyage ou domiciliés en France ; ils doivent, en second lieu, chercher à faire des partisans à la Russie et surtout à l'empereur Nicolas. A cet effet, ils ont organisé une propagande de tabatières d'or, de bagues en diamants et de décorations russes, dont la pluie tombe en rosée sur nos savants, nos artistes, nos hommes de lettres, et en général sur tous ceux de nos compatriotes qui adressent les produits de leur intelligence ou de leur industrie à l'autocrate.

On se rappelle le comte Czernicheff, qui, pendant le regne de Napoléon Ier, acquit chez nous une si déplorable célébrité. Ce personnage avait des manières parfaites, une grande assurance, l'habitude des matières politiques et ne manquait pas d'instruction. En homme habile et qui sait son monde, il s'appliqua d'abord à se concilier la sympathie des femmes. Il se montrait fort empressé auprès d'elles, leur débitait force madrigaux, prenait, au besoin, le langage passionné d'un homme violemment épris, employait, en un mot, tous les moyens de séduction usités à cette époque en matière de galanterie. Même, pour compléter ses conquêtes, il avait eu l'idée d'introduire dans les salons de notre capitale la *Mazurka*, qu'il dansait avec une grâce irréprochable. Cette heureuse importation avait fait fureur et singulièrement accru l'influence du comte russe sur son entourage féminin. Mais, tandis qu'on le supposait uniquement préoccupé du désir de plaire et

d'aimer, il ne perdait pas un instant de vue sa mission d'espionnage; il étudiait la politique de Napoléon, en pénétrait les secrets, arrachait à ses maîtresses la révélation des confidences de leurs maris, et se faisait initier par elles aux mystères dont la connaissance importait le plus à ses patrons. Ce qui lui échappait au boudoir, il le retrouvait dans les salons. D'après son propre aveu, ce fut au milieu des fêtes et des bals qu'il découvrit le projet de l'expédition contre la Russie.

Il faut encore signaler chez nous une police russe dont l'objet est tout spécial. Celle-ci a pour instructions de se tenir à l'affût de toutes les inventions nouvelles dans les arts et l'industrie, et de surprendre le secret des inventeurs, pour le confisquer au profit de la Russie. Elle a un chef qui porte le titre de *chargé d'affaires du ministère impérial des finances*. Il y a quelques années, c'était le baron de M..... qui remplissait ces fonctions, dévolues aujourd'hui à un personnage dont il nous serait tout aussi facile de donner le nom et même l'adresse. En apparence, cette police doit protéger les arts et l'industrie, faire croire aux fabricants que la Russie apprécie mieux qu'aucun autre gouvernement le génie et le mérite, qu'elle favorise le progrès, récompense les œuvres utiles et adopte pour enfants tous les hommes de talent qui lui confient le soin de leur avenir. Le but occulte et réel, le voici : la Russie veut rivaliser avec nos manufactures, et, pour cela, elle trouve commode de nous voler nos procédés nouveaux. Ses agents accablent nos industriels de flatteries et de

promesses, les séduisent par un pompeux étalage de titres mensongers, s'insinuent dans leur intimité, et finissent souvent par leur arracher la révélation de leurs plus sûrs moyens de fortune. Plusieurs de nos compatriotes, que nous connaissons, ont été victimes de cette rouerie. Ils se sont empressés d'expliquer jusque dans leurs moindres détails toutes les parties de leurs établissements, et les ressorts cachés de leur prospérité. Quelque temps après, ils ont su que la Russie avait profité de leurs indiscrétions.

Nous en avons dit assez pour faire apprécier les mœurs du monde officiel russe. En vain essaierait-on de les réformer. L'homme le plus éminent et le plus énergique y perdrait son génie et ses forces. On ne relève pas, par la volonté d'un seul, une nation aussi bas tombée. Pierre le Grand a échoué contre cette œuvre impossible. Cet homme, qui ne reculait ni devant le sang versé, ni devant les sacrifices de tout genre pour venir à bout de ses projets, s'efforça vainement de mettre un terme à la vénalité qu'il avait trop bien observée dans son empire. Il la combattit avec le knout et la hache ; il fit fouetter publiquement sa propre sœur pour avoir trafiqué de la faveur impériale ; il persécuta, punit sévèrement, fit périr des coupables ; rien n'y fit ; et tandis qu'il cherchait à atteindre la corruption jusque dans ses racines, son favori, Menschikoff, acceptait des mains de Mazeppa le prix d'une complaisance qui devait avoir pour but d'endormir le tzar sur les desseins de l'audacieux chef de Cosaques.

CHAPITRE V.

LÉGISLATION. — JUSTICE. — LA SIBÉRIE.

En Russie, la loi est tout simplement la formule écrite de la volonté de l'empereur. Ce qu'un caprice a dicté, un caprice peut le défaire. Aussi les ordonnances impériales sont-elles innombrables. Et cependant elles ne s'abrogent pas les unes les autres, alors même qu'elles se contredisent.

L'empereur Paul, dans son humeur fantasque, abusa singulièrement du pouvoir de décréter des lois. Il en faisait à tout propos, sur les sujets les plus futiles, voire les plus ridicules, comme sur les choses les plus importantes. Les chapeaux ronds et les bottes à revers lui déplaisaient, un ukase solennel les proscrivit ; il régla aussi par ordonnance impériale le genre de coiffure qu'il entendait faire adopter par ses sujets et par les étrangers résidant en Russie. De même pour une foule de menus détails tout à fait

indignes de l'attention d'un souverain. Ce serait une collection curieuse et d'un parfait comique que celle qui offrirait réunies les facéties législatives de cet autocrate. S. M. Nicolas ne s'est pas privée du coupable plaisir de prostituer la majesté de la loi à de frivoles caprices, et l'on trouverait sans peine dans les ukases émanés de son omnipotence, de graves prescriptions sur la manière de couper ses moustaches, et sur d'autres objets de la même portée.

La loi civile russe, autant qu'il est possible de pénétrer son caractère et ses tendances au milieu de l'obscurité qui l'environne, porte l'empreinte profonde de la société à demi barbare pour laquelle elle a été faite. Le *privilége* s'y montre à chaque instant, et la féodalité y a laissé sa trace en mille endroits : témoin, entre autres, cette disposition qui n'accorde aux filles que la quatorzième partie de l'héritage des père et mère et abandonne tout le reste aux garçons.

Dans la loi pénale on remarque, tout d'abord, la suppression de la peine capitale, excepté pour le crime de lèse-majesté. Cette peine est remplacée par le knout, la marque au visage, la mort civile et l'envoi aux mines de Sibérie. On se tromperait si l'on considérait ce trait caractéristique de la législation russe comme une preuve de l'adoucissement des mœurs. C'est une affaire de convenance politique et d'utilité générale, voilà tout. Il semble plus à propos au gouvernement de peupler les déserts de la Russie asiatique que de faire périr les criminels ; c'est là tout le secret de cette abolition de la peine de mort.

CHAPITRE V.

LÉGISLATION. — JUSTICE. — LA SIBÉRIE.

En Russie, la loi est tout simplement la formule écrite de la volonté de l'empereur. Ce qu'un caprice a dicté, un caprice peut le défaire. Aussi les ordonnances impériales sont-elles innombrables. Et cependant elles ne s'abrogent pas les unes les autres, alors même qu'elles se contredisent.

L'empereur Paul, dans son humeur fantasque, abusa singulièrement du pouvoir de décréter des lois. Il en faisait à tout propos, sur les sujets les plus futiles, voire les plus ridicules, comme sur les choses les plus importantes. Les chapeaux ronds et les bottes à revers lui déplaisaient, un ukase solennel les proscrivit ; il régla aussi par ordonnance impériale le genre de coiffure qu'il entendait faire adopter par ses sujets et par les étrangers résidant en Russie. De même pour une foule de menus détails tout à fait

indignes de l'attention d'un souverain. Ce serait une collection curieuse et d'un parfait comique que celle qui offrirait réunies les facéties législatives de cet autocrate. S. M. Nicolas ne s'est pas privée du coupable plaisir de prostituer la majesté de la loi à de frivoles caprices, et l'on trouverait sans peine dans les ukases émanés de son omnipotence, de graves prescriptions sur la manière de couper ses moustaches, et sur d'autres objets de la même portée.

La loi civile russe, autant qu'il est possible de pénétrer son caractère et ses tendances au milieu de l'obscurité qui l'environne, porte l'empreinte profonde de la société à demi barbare pour laquelle elle a été faite. Le *privilége* s'y montre à chaque instant, et la féodalité y a laissé sa trace en mille endroits : témoin, entre autres, cette disposition qui n'accorde aux filles que la quatorzième partie de l'héritage des père et mère et abandonne tout le reste aux garçons.

Dans la loi pénale on remarque, tout d'abord, la suppression de la peine capitale, excepté pour le crime de lèse-majesté. Cette peine est remplacée par le knout, la marque au visage, la mort civile et l'envoi aux mines de Sibérie. On se tromperait si l'on considérait ce trait caractéristique de la législation russe comme une preuve de l'adoucissement des mœurs. C'est une affaire de convenance politique et d'utilité générale, voilà tout. Il semble plus à propos au gouvernement de peupler les déserts de la Russie asiatique que de faire périr les criminels ; c'est là tout le secret de cette abolition de la peine de mort.

nale, a compté sur la vénalité de ses membres, et certes ses calculs étaient bien fondés.

Nommer la Sibérie, c'est réveiller l'idée du désert, de la solitude, du froid excessif, de la souffrance, de l'ennui mortel, de la misère. Plaines incommensurables, dont le sol reste éternellement gelé à plusieurs pieds de profondeur; rivières innombrables, dont les eaux sont emprisonnées par l'hiver durant huit mois de l'année; marais d'où s'élèvent des miasmes délétères; montagnes nues, et cachant leurs flancs décharnés sous un perpétuel manteau de neige; campagne dépouillée, déserte, que le soleil d'été a peine à réchauffer, et qui n'offre aux regards, dans la saison la moins rude, qu'un monotone tapis d'herbe et de chétives broussailles; ciel gris et blafard, presque toujours voilé par la neige ou des vapeurs malsaines; règne animal aussi pauvre que la nature végétale; température intolérable et souvent mortelle; population imperceptible, et constamment en lutte avec le climat, telle est, en quelques mots, la Sibérie, cette Botany-Bay de l'empire des tzars.

A Tobolsk, capitale de la Sibérie, le thermomètre de Réaumur descend à plus de 40 degrés. Kotzebue y a connu un fonctionnaire qui, tous les hivers, s'amusait à laisser geler du mercure pour en former ensuite, avec un couteau, toutes sortes de figurines. En été, le soleil est brûlant[1] et reste presque constamment sur l'horizon, de

[1] « Presque tous les jours, le thermomètre de Réaumur montait

telle sorte qu'on peut lire à minuit avec la plus grande facilité. C'est la compensation du crépuscule, qui dure sans interruption une partie de l'hiver.

Si l'on considère que l'hiver, en Sibérie, dure huit et même neuf mois, et que, sur le trimestre restant, il y a bien six semaines de pluie et d'humidité, on pourra se figurer ce qu'est l'existence dans un pareil pays.

La Sibérie est le rendez-vous de tous les crimes et de toutes les infortunes. C'est un immense cachot où l'on voit, à côté des bandits les plus incorrigibles, le négociant malheureux qu'une erreur commise dans ses livres a fait considérer comme banqueroutier ; l'homme politique qu'un propos inconsidéré a désigné aux rancunes de l'autocrate ou de la haute police ; le prisonnier que les chances de la guerre ont livré à la discrétion des Russes ; le marchand ruiné qui a le malheur d'avoir le gouvernement pour créancier [1] ; le pauvre serf qu'un simple caprice de son maître a condamné à un exil éternel. Oui, tel est, en Russie, le mépris de la liberté humaine, qu'un seigneur

à 26 ou 28 degrés ; ensuite cinq à six orages venaient se combattre de toutes les régions célestes, et procuraient une pluie abondante qui ne rafraîchissait pas l'air. » (Kotzebue, *l'Année la plus remarquable de ma vie*, t. I, p. 273 de la traduction.)

[1] On lit dans Gmélin, t. II, p. 1 de la traduction française :
» Nous continuâmes de remonter la Léna, et nous vîmes au vil-
» lage de Kiranga une petite brasserie de brandevin, qui fut
» établie, l'automne dernier, par un exilé. *La plupart de ceux*
» *qu'on envoie en exil dans ce pays sont des marchands ruinés qui*
» *doivent beaucoup au gouvernement.* »

a le droit d'envoyer en Sibérie ceux de ses esclaves dont, pour un motif quelconque, il veut se débarrasser.

On ne reconnaît que deux catégories de déportés :

1° Les criminels condamnés aux travaux forcés ; 2° les individus exilés pour des fautes moins graves. Les premiers sont employés à l'exploitation des mines, et envoyés, en grande partie, à Nertschinsk, petite ville située dans le gouvernement d'Irkoutsk, au milieu d'une contrée aride et sauvage, mais fertile en minéraux précieux. Ils sont tous traités de même, et sans aucune exception, même pour les condamnés politiques ; la nuit, on les enferme dans des maisons environnées d'une enceinte fortifiée, précaution assez inutile, car les fers qui chargent leurs pieds et la garnison qui les surveille suffisent, et au delà, à les prémunir contre toute folle pensée de fuite. Du pain, de l'eau et du poisson salé constituent toute leur alimentation. Le fouet et le bâton sont leur moniteur habituel. Le matin, on les conduit, toujours enchaînés, à la mine. C'est dans les profondeurs de ces antres humides et ténébreux que les condamnés passent une partie de leur existence. Il va sans dire qu'en hiver tout travail est à peu près impossible; pour retrouver le chemin de la mine, on est obligé de planter, de distance en distance, dans la neige dont la terre est couverte, des piquets qui servent de signaux.

Mais l'exploitation des mines n'est pas le seul travail pénible auquel on oblige les condamnés. Il en est que l'on emploie à chasser les animaux à fourrure. Ceux-là

s'enfoncent dans les déserts presque inhabitables du nord et de l'est de la Sibérie, dans ces *toundras* glacées que la nature a voulu rendre inaccessibles à toute créature animée. Les malheureux meurent quelquefois de faim, quand leurs provisions de poisson sec sont épuisées, et que l'hiver, plus long que d'habitude, leur interdit la chasse aussi bien que la pêche.

D'autres sont employés au service de la navigation fluviale. Ils remorquent des barques pesamment chargées, pêle-mêle avec des chevaux, fouettés comme eux, comme eux martyrisés.

La seconde catégorie principale des condamnés, celle qui se compose d'individus déportés pour motifs moins graves, est divisée en cinq classes qui comprennent :

Les individus destinés, après avoir subi la fustigation, à entrer comme ouvriers dans les fabriques et les usines ;

Ceux qu'on veut employer à des métiers ou à des exploitations qui exigent une constitution vigoureuse ;

Les hommes les moins robustes, et qui ne peuvent guère servir que de domestiques ;

Les condamnés que, d'après leurs antécédents et leurs forces physiques, on juge propres aux travaux de l'agriculture ;

Enfin ceux que leur mauvaise constitution, ou les infirmités de la vieillesse, condamnent à une incapacité absolue de travail.

Les condamnés de la première section acquièrent, au bout d'un an, par une conduite exemplaire, le droit de

passer dans la classe suivante, où ils apprennent un métier, et où ils restent six ans. Cette rude épreuve une fois subie à la satisfaction des chefs, ils entrent dans la troisième classe et peuvent se placer comme domestiques chez les habitants qui ont besoin de leurs services. Huit années sont la durée de rigueur de cette nouvelle épreuve; et quand les exilés ont traversé sans reproche cette longue période, ils sont admis parmi les colons ou *posélentzi*. Ces derniers forment quelquefois des villages; parfois aussi on les place chez les paysans de la couronne jusqu'à ce qu'ils puissent se marier et commencer une petite exploitation.

La dénomination de *colons* ou *posélentzi* s'applique non-seulement aux condamnés qui ont traversé les épreuves dont nous venons de parler, mais encore aux individus sans titres ni professions déterminées, et aux serfs déportés par la volonté de leur seigneur.

Les colons sont généralement répartis dans la région occidentale de la Russie asiatique, et notamment dans les districts les plus voisins du gouvernement de Tobolsk. En arrivant au lieu qu'on leur a assigné, ils ne trouvent, le plus souvent, que des forêts vierges et un terrain qui n'a jamais connu le travail de l'homme. Tout est à faire, depuis la cabane qui doit les abriter, jusqu'aux opérations qui précèdent tout essai de culture. On lit dans un rapport du ministre de l'intérieur de Russie, daté de 1806, qu'en 1799 on envoya un nombre considérable d'exilés, de paysans et d'invalides dans le pays situé au delà du lac

Baïkal ; que dix mille de ces infortunés restèrent plusieurs années sans établissements, sans asile, sous le climat de fer de l'Asie boréale ; un grand nombre périt de faim, de froid et de misère ; le reste se dispersa et fixa sa résidence dans des districts un peu plus habitables.

Il est incontestable que le voyage de Russie en Sibérie est, à lui seul, pour les condamnés, un supplice pire que la mort. Un grand nombre d'exilés périssent dans ce long et douloureux trajet. C'est déjà quelque chose, ce nous semble, et l'exil ne peut avoir une plus sinistre préface.

Imaginez aussi la position de l'homme qu'un officier de police vient arrêter brusquement sur l'ordre de l'empereur, et qui est contraint de partir pour la Sibérie, à l'instant même, sans pouvoir embrasser sa famille, ni faire aucuns préparatifs, ni même se munir de vêtements contre le froid !

« L'exil en Sibérie, dit Chappe d'Auteroche, porte avec soi une sorte de réprobation ; il rend un homme si malheureux, que, quoiqu'il vive au milieu de ses semblables, tout le monde le fuit ; personne n'ose avoir avec lui aucune espèce de liaison ; mais c'est moins à cause du crime qu'on lui suppose, que par la crainte qu'on a du despote. » Un peu plus loin le savant voyageur dit qu'il n'a pu tout voir en Sibérie, et il ajoute : « Les Russes sont d'ailleurs si méfiants en général, que lorsqu'on les interroge, même sur des choses indifférentes au gouvernement, ils répondent toujours : Dieu le sait, et l'impératrice [1]. »

[1] C'était alors Catherine II qui régnait en Russie.

Et puis, toujours le bâton, ou le fouet, ou le knout en perspective. Kotzebue, qui, comme on sait, fut déporté à Tobolsk, sans qu'on daignât lui dire pourquoi, raconte l'histoire d'un Polonais nommé Ivan Sokoloff, qu'il avait connu à Kurgan (Sibérie). Ce malheureux avait un ami qui avait imaginé de correspondre avec une tierce personne sous son couvert, et tout à fait à son insu. La première lettre fut saisie, et comme elle était, à ce qu'il paraît, un peu compromettante, Sokoloff dut être puni à la place du vrai coupable. « Un jour qu'il dînait chez un de ses voisins de campagne, un officier se présenta et lui fit connaître l'ordre de l'arrêter, ainsi que plusieurs autres personnes. En vain Sokoloff se récria sur l'entière ignorance des motifs pour lesquels il se voyait arrêté; il fut conduit, avec ses compagnons, dans je ne sais quelle citadelle. Cette affaire fut jugée à Saint-Pétersbourg, et là ils reçurent leur pardon; on leur dit qu'ils seraient *seulement* exilés en Sibérie. Sokoloff fut donc jeté, ainsi que les autres, sur des kibitkes. Le chemin qu'il devait suivre n'était qu'à quelques verstes de sa terre; il demanda en grâce qu'on lui permît de voir, pour la dernière fois, sa famille et de prendre du linge et des habits qui lui manquaient. Ses prières furent vaines. Il fut obligé de se rendre à Tobolsk dans l'état de dénûment où il se trouvait. Là, il fut séparé de ses camarades et conduit à Kurgan, où, quand il me raconta cette histoire, il traînait, depuis trois ans, la plus misérable existence, sans recevoir la moindre nouvelle de sa femme et de ses six enfants. Ce malheureux

Sokoloff ne recevait pour vivre que 20 kopecks par jour, au compte de la couronne. Il fallait donc qu'il se privât de toutes les commodités de la vie. Il demeurait, en hiver, auprès d'un hôte presque toujours ivre, auprès d'une hôtesse acariâtre, et au milieu des chats, des chiens, des poules et des animaux les plus immondes. L'été, afin d'être seul, il logeait dans l'écurie où j'ai été le trouver moi-même. Un bois de lit tout nu, une petite table, un bassin et un crucifix pendu au mur, étaient absolument tout ce qu'il possédait [1]. »

Mais les tortures des exilés à qui l'on permet le séjour des villes, sans travail obligatoire, ne sont rien auprès de celles des condamnés aux mines. L'obscurité des galeries souterraines, l'humidité de ces abîmes profonds, le contact malfaisant de certains minéraux, les exhalaisons pernicieuses qui s'élèvent des terrains bouleversés, l'extrême fatigue qu'entraînent ces rudes travaux, font de l'existence des mineurs un tourment continuel, auquel la mort est cent fois préférable. Tout le monde sait que le travail des mines est destructif de l'espèce humaine.

Les historiographes patentés des tzars vantent la salubrité du climat de la Sibérie. Il est pourtant assez difficile d'admettre qu'un pays où l'on est obligé de se couvrir d'une masse de vêtements fourrés, et où, par conséquent, les fonctions de la peau se font péniblement ; où la tem-

[1] Auguste de Kotzebue, l'*Année la plus remarquable de ma vie*, t. I[er] de la traduction française, p. 294.

pérature glaciale de l'air occasionne des pneumonies mortelles pour toute poitrine tant soit peu délicate; où, pendant huit mois de l'année, on vit dans une atmosphère chargée de vapeurs de poêle, dans l'ordure et dans l'obscurité; où de fréquentes inondations et de nombreux marécages développent des fièvres dangereuses; il nous paraît difficile, disons-nous, qu'un pareil pays puisse favoriser la prolongation de la vie humaine.

Mais ce n'est pas seulement leur situation *actuelle*, pendant le temps de leur exil, qui démoralise les déportés; l'avenir qui s'ouvre devant eux contribue encore à leur inspirer cette tristesse profonde que des voyageurs ont remarquée chez ces malheureux. Dès qu'un homme est envoyé en Sibérie, il perd le plus souvent tous ses titres de noblesse ou de bourgeoisie, et devient serf de la couronne. Mais l'exilé-colon n'acquiert l'insigne faveur de devenir paysan de la couronne, c'est-à-dire serf, qu'après dix ans de tortures morales et physiques. Avant l'expiration de cette période, il n'est rien, absolument rien; il ne porte pas même de nom; il est désigné par un numéro, comme nos forçats; c'est une créature supprimée du sein de la société, une chose, un instrument de population et de travail, voilà tout. Quant à sa moralisation, s'il est ignorant et perverti, on n'y songe pas, cela va sans dire. Point d'espoir de réhabilitation; il ne peut devenir bourgeois (et qu'est-ce qu'un bourgeois russe!) qu'à titre provisoire et pour exercer un métier, avec l'autorisation de son chef, qui, s'il a contre lui quelque ressentiment ou la

moindre antipathie, peut lui refuser cette consolation. — Ses enfants?... Leur destinée est pour lui un surcroît d'inquiétude et de chagrin : la loi veut qu'ils suivent la condition de leur père, qu'ils naissent esclaves. Chez nous, la mort civile frappe aussi les enfants, qui sont déclarés illégitimes, le lien du mariage étant rompu; mais quelle différence entre la condition d'enfant naturel en France et celle d'un serf russe! L'exilé sait donc que l'amour lui est interdit, sous peine de donner le jour à des malheureux, et que son union avec la femme qu'il aime sera maudite par sa postérité.

Mais il faut bien que les panégyristes de la Russie trouvent mille charmes à la Sibérie pour justifier la facilité avec laquelle les empereurs envoient incessamment de nouveaux habitants dans cette affreuse contrée. Le laisser-aller de ces souverains en matière d'exil est vraiment incroyable. Il n'est personne, dans tout l'empire des tzars, qui puisse se dire à l'abri d'un ordre de déportation au delà de l'Oural. Les plus grandes illustrations ont, de tout temps, payé tribut à cette terre si redoutée. La Sibérie a vu des hommes de toutes les conditions végéter misérablement dans ses steppes glacées. Le fameux prince Mentchikoff mourut, en 1729, à Berezoff, ville située dans le gouvernement de Tobolsk. L'illustre maréchal Munich, Ostermann, Goloffkin, et plusieurs autres officiers de la régente Anne Ivanowna, nièce de Pierre Ier, expièrent, les uns par un exil éternel, les autres par une longue déportation, le crime d'avoir été

fidèles à leur souveraine. Ostermann, d'abord condamné à être décapité, n'obtint sa grâce que sur l'échafaud, tant la clémence russe sait s'exercer à propos et avec délicatesse! Le malheureux fut confiné sur les bords de l'Ob, dans une région presque inhabitable. Munich fut accusé par les suppôts d'Élisabeth d'avoir trop dépensé à l'armée, et d'avoir payé de trop de sang ses victoires les plus brillantes. Touchante humanité! et qui sied merveilleusement à la tyrannie. Mais les griefs articulés contre l'accusé n'étaient qu'un honteux prétexte. Son véritable crime, aux yeux d'Élisabeth, était d'avoir puni de quelques jours de prison un manquement au service du grenadier Alexis Razoumoffski, son amant. Ceci est tout à fait dans les mœurs autocratiques. On raconte [1], qu'impatienté du long interrogatoire que lui faisaient, bien inutilement, subir ses juges, le maréchal leur dit : « Dictez vous-mêmes les réponses que vous désirez que je fasse, et je les signerai. » Le tribunal accepta sans façon cette manière de procéder si éminemment moscovite. Munich signa et fut condamné à être écartelé ; rien que cela! Envoyé à Pélim, misérable petit hameau du gouvernement de Tobolsk, il fut réduit à gagner sa vie en donnant des leçons de mathématiques à quelques jeunes gens des environs de sa solitude, et en vendant le lait de quelques vaches, qu'il s'était procurées à grand'peine. Il avait quatre-vingt-deux ans, lorsque, à l'avénement de Pierre III,

[1] Castéra, *Histoire de Catherine II*, t. Ier, p. 116, de l'édition in-12.

il fut rappelé en Russie. Vingt années d'exil l'avaient encore plus affaibli que son grand âge. Il parut devant le nouveau tzar couvert de la même peau de mouton qui lui avait servi de vêtement dans les déserts de Pélim. Sa femme, qui avait partagé ses malheurs, ne put jamais, même à son retour à Pétersbourg, se défendre d'un trouble extraordinaire toutes les fois qu'elle pensait à ce qu'elle avait souffert en Sibérie. Quand on ouvrait la porte de sa chambre, sa physionomie trahissait une terreur profonde. Son esprit, affaibli par de longues tortures morales, était sans cesse assiégé par la crainte d'une nouvelle expatriation.

Biren, l'infâme Biren, qui, pendant près de dix ans, avait épouvanté la Russie par ses fureurs sanguinaires et sa rapacité, et à qui ce même Munich avait fait faire le voyage de Sibérie, ne dut aussi la liberté qu'à Pierre III. Faisons remarquer, à ce propos, que cet empereur rappela de l'exil jusqu'à dix-sept mille individus, *qui tous avaient été proscrits pour motifs politiques!* Le comte Lestoc et sa femme étaient de ce nombre. Après avoir, par un coup de main audacieux, placé la couronne sur le front d'Élisabeth, ce courtisan avait éprouvé, à son tour, l'inconstance de la faveur des souverains. Exilé pour avoir reçu une somme d'argent d'une puissance étrangère alliée à la Russie, *et à qui Élisabeth devait le pouvoir* [1], il mena pendant longues

[1] Les juges qui condamnèrent Lestoc lui ayant demandé à combien s'élevait cette somme, l'accusé répondit : « Je ne m'en souviens pas, mais vous pouvez le savoir, si vous le désirez, par » l'impératrice Élisabeth. »

CHAPITRE VI.

L'ESCLAVAGE.

Le principal privilége des nobles russes est d'être exempts de châtiments corporels, ce qui, en Russie, est le signe de la liberté. Cette immunité protége même le noble condamné à servir comme simple soldat.

Dans la pratique, le pouvoir impérial porte plus d'une atteinte aux prérogatives de la noblesse. Quelques-unes même ne subsistent qu'en principe et en droit. Si bien qu'un écrivain russe a pu dire, avec un peu d'exagération peut-être, que la noblesse de son pays n'avait que quatre priviléges : celui de donner des coups de bâton et de n'en pas recevoir; celui d'être opprimée par les empereurs et de les étrangler quand le fardeau devient par trop insupportable.

Le servage est la base fondamentale de l'empire russe. C'est la raison d'être, la condition *sine quâ non* du gou-

vernement moscovite tel qu'il est organisé. Supprimez le servage, et aussitôt la Russie change de face, tout subit une transformation profonde, et la révolution atteint forcément le pouvoir lui-même. Aussi n'avons-nous pas besoin de dire que nous ne croyons pas le moins du monde à l'intention, si bénévolement attribuée à Nicolas, d'abolir l'esclavage dans ses États. De sa part, ce serait presque un suicide, et franchement, nous ne supposons pas l'autocrate capable d'un pareil dévouement à l'humanité souffrante.

Qu'est-ce qu'un esclave? Un être qui appartient corps et âme à une autre créature de même essence que lui; un malheureux qui ne doit avoir ni volonté, ni désir, ni espérance; qui pense et agit en vertu du bon vouloir de son maître; c'est encore pis : c'est un animal sur qui un homme investi d'une omnipotence souveraine exerce le droit de vie et de mort; c'est un meuble qu'on vend quand on y trouve avantage et profit; en un mot, c'est quelque chose qui, dans les langues humaines, n'a aucun nom bien approprié, une espèce de monstre qui participe à la fois de l'homme, de l'outil, de la bête et de la matière inanimée.

Tout le monde sait que les serfs russes se divisent en deux classes distinctes, c'est-à-dire en serfs de la couronne et serfs des particuliers. Les premiers, au nombre de 21,463,994, ne relèvent que du souverain, lui appartiennent, et sont régis par un ministère spécial. Les seconds, au nombre de 23,362,595, ne reconnaissent pour maîtres

que des individus. Ils paient néanmoins un impôt personnel et direct au trésor impérial.

Voilà donc, en somme, 44,826,589 esclaves sur une population totale d'une soixantaine de millions! Si de ce chiffre de soixante millions vous retranchez encore : 1° les soldats et les marins; 2° les bourgeois, autres esclaves en très-grande partie; 3° les Kalmouks, les Kirghises, les Tatares, la Pologne, la Finlande, les colonies russes d'Amérique, les habitants des provinces transcaucasiennes, vous verrez par quelle imperceptible poignée de privilégiés sont administrés et *possédés* près de 45,000,000 d'individus des deux sexes. A tous les points de vue possibles, et dans toutes les langues, cette anomalie s'appellerait une monstruosité. Les Russes trouvent cela parfait, et ne s'en donnent pas moins pour le premier peuple de la terre.

Si le paysan de la couronne jouit, en droit, d'une plus grande somme de liberté que le serf seigneurial, il s'en faut bien, le plus souvent, que, par le fait, cet avantage soit réel. Il obéit, en effet, à une foule d'administrateurs, de délégués du gouvernement, qui le pressurent, l'oppriment, le volent et le battent impitoyablement. Si donc il échappe à la tyrannie des boyards, il retombe sous la férule des employés officiels; et, dans bien des cas, il est loin de gagner au change. Du reste, il n'est pas moins exposé que son voisin, le paysan seigneurial, à être envoyé en Sibérie, pour peu qu'il déplaise à tel ou tel fonctionnaire, ou si sa fille, dont il veut protéger l'honneur, a le malheur de plaire à quelqu'un de ces pachas. — Pour ce

qui est du bien-être matériel, il a l'avantage de mourir littéralement de faim, lorsque son champ a été ravagé par le froid ou la tempête. On sait que les années de disette sont, hélas! très-fréquentes dans ce beau pays qu'on nomme la Russie. Dans ces lamentables conjonctures, le seul espoir de l'esclave est dans la générosité du tzar. Le tzar donne, en effet, mais il donne peu; les aumônes qu'il destine à cette population affamée restent, d'ailleurs, presque en totalité entre les mains avides des agents chargés de les distribuer. Pour nos lecteurs qui connaissent la rapacité des employés russes, et leurs habitudes de pillage, ceci ne doit avoir rien de surprenant. Les serfs sont donc censés recevoir quelques dons insuffisants, après quoi personne ne s'occupe plus d'eux. « L'été de 1841, dit M. Marmier, on a vu des milliers de ces pauvres gens errant avec leurs femmes et leurs enfants sur les grands chemins, et implorant, avec un visage pâle et des mains décharnées, un morceau de pain noir pour apaiser leur faim. Très-peu de paysans des seigneurs ont été réduits à cette extrémité. Quand j'allai à Moscou, la disette durait encore; à chaque station, des groupes de vieillards affaiblis par l'âge et le besoin, des femmes vêtues de misérables haillons, des enfants aux membres chétifs, au teint cadavéreux, se pressaient autour de notre voiture, se courbaient à nos pieds en nous appelant, d'une voix gémissante, *bons seigneurs* et *beaux soleils*, pour obtenir, par ces supplications orientales, une aumône de quelques kopecks. »

Les paysans des seigneurs sont soumis à des impôts de diverses natures. Ils paient d'abord au gouvernement un *obrock*, ou redevance annuelle, de 8 ou 10 roubles; puis à leur maître une contribution énorme, puisqu'elle consiste dans l'abandon de la moitié de leur temps. En outre, toutes les corvées que le seigneur exige d'eux, il faut qu'ils s'y résignent. C'est aussi parmi eux qu'on choisit les domestiques, palefreniers, cuisiniers, enfin toute la valetaille des hôtels et des châteaux. On voit qu'en réalité il ne reste guère de temps aux paysans pour cultiver les quelques hectares de terre que le maître leur accorde d'ordinaire avec faculté d'en percevoir et d'en capitaliser les produits. S'ils trouvent moyen de gagner davantage en exerçant quelque métier, l'obrock varie suivant leurs profits. Quand ils obtiennent du maître la permission de s'absenter, et d'aller à Saint-Pétersbourg ou ailleurs pour y faire le commerce, la redevance est augmentée en conséquence, ou, pour mieux dire, le seigneur peut confisquer toutes les économies de l'esclave, l'obliger à abandonner sur-le-champ sa nouvelle profession, le ruiner à tout jamais lui et sa famille. Les gains les plus légers sont soumis à l'impôt seigneurial.

Les nobles se montrent assez empressés de délivrer aux mougiks des licences pour aller faire le commerce dans les grandes villes. D'abord c'est là leur meilleure source de revenus; ensuite, ils sont flattés d'avoir des esclaves qui s'enrichissent et leur font honneur par leur bonne conduite. Il en est qui, par amour-propre, refusent, même

au prix de sommes considérables, de donner la liberté à leurs serfs devenus opulents. On nous a cité une famille aristocratique qui *possède* la moitié des marchands de fruits de Saint-Pétersbourg. Il lui plaît de commander à cette foule de petits commerçants, et son orgueil ne consentira jamais, à moins de ruine totale, à vendre à ces pauvres gens leur liberté. Cette difficulté d'arriver à l'indépendance n'est pas le seul inconvénient de la condition de ces malheureux; ils ont, en outre, la perspective d'être dépouillés en un jour des richesses qu'ils ont accumulées pendant vingt ans d'un labeur opiniâtre. Aussi la plupart ont-ils la précaution d'enfouir dans la terre, ou de cacher de toute autre façon, leur trésor incessamment menacé. De là une perte réelle, et assez considérable, pour la circulation monétaire, pour l'industrie et le commerce. — Si le paysan commerçant a le malheur de perdre le passe-port signé par son maître, ou s'il est arrêté sans pouvoir prouver qu'il est libre, on imprime son nom dans les journaux, comme on ferait d'un animal égaré, et si personne ne le réclame, il est, de droit, acquis au domaine de la couronne.

Ainsi tout a été prévu pour que le propriétaire retirât toujours, et en toute circonstance, de son esclave, un revenu bien supérieur à celui que détermine la loi. Cette denrée humaine devrait donc se maintenir à des prix assez élevés, puisqu'elle rapporte des bénéfices assurés. Il n'en est pourtant pas ainsi : un paysan ne se vend guère plus de 1,000 francs; et dans ce prix on comprend sa

famille entière, quelque nombreuse qu'elle soit, et les terres qu'il peut cultiver. Un Russe est donc infiniment moins qu'un nègre ; car un esclave se vendait aux Antilles 3, 4 et même 5,000 francs et davantage. Les négresses se vendent aussi, tandis qu'en Russie les femmes ne comptent pas, à moins qu'elles ne soient jolies. Hors ce cas exceptionnel, et fort rare, le sexe féminin est abandonné par-dessus le marché. Quand l'empereur donne tant d'*âmes* à un favori, cela veut dire tant d'*esclaves mâles*. Les femmes qui, dans ce pays, ne sont pas des âmes, ne figurent dans ces libéralités, et dans les marchés, que pour mémoire.

On a longtemps pu vendre les esclaves en Russie comme on les vend dans nos colonies. Un paysan se troquait, se donnait ou s'achetait ni plus ni moins qu'une bête de somme [1]. L'empereur Alexandre, voulant porter quelque

[1] Nous lisons dans une note manuscrite du duc de Bassano, insérée dans l'exemplaire du *Voyage de Clarke*, déjà cité, note communiquée par un Polonais en captivité à Pétersbourg :

« Je ne pense pas que la vente des esclaves sur les carrefours du Sénégal offre plus de scandale que celle qui se faisait à Saint-Pétersbourg même vers la fin du XVIIIe siècle, sous les auspices de l'Académie et sous les yeux de Catherine *le Grand*, de Catherine *le Philosophe*. Le feuilleton de la *Gazette* de cette capitale n'était rempli que de garçons et de filles à vendre. Tout individu pouvait en acheter. Un simple lieutenant russe, ne possédant pas un pouce de terrain et ne vivant que de son traitement, ayant fait quelques économies sur l'argent que je lui donnais pour des complaisances auxquelles il se prêtait moyennant un marché entre lui et mes compagnons d'infortune, s'avisa,

adoucissement au triste sort de ces pauvres esclaves qui passaient de main en main, sans jamais pouvoir amasser le moindre capital, publia un ukase qui interdisait la vente des paysans sans le sol sur lequel ils vivent. La même ordonnance défendait aux seigneurs d'infliger des châtiments corporels à leurs serfs sans un jugement en forme, et de les marier sans leur consentement. Mais ces charitables mesures étaient évidemment destinées à n'être jamais qu'une lettre morte. Si la prohibition relative à la vente est observée aux environs de Saint-Pétersbourg, elle est chaque jour transgressée dans l'intérieur des provinces où l'œil de l'autocrate ne peut pénétrer. N'y a-t-il pas, d'ailleurs, cent moyens d'éluder la loi ? Sans recourir aux voies détournées, le propriétaire la viole ouvertement, directement, et nul ne lui demande compte de ce mépris de la volonté impériale. Il est riche, il est puissant ; il ne se trouvera pas un seul fonctionnaire, ni une seule victime, qui ose le dénoncer au gouvernement. Il en est de même pour tous les devoirs légaux du maître envers son esclave. Il est, par exemple, tenu de le nourrir ; s'il s'y refuse, ou s'il le soumet à des traitements par trop révol-

un jour, de faire le commerce des esclaves. Il achetait des filles de dix-neuf à vingt ans, les faisait travailler à son profit, les étrillait lorsqu'elles n'avaient pas fait assez d'ouvrage, et les louait ensuite à ses camarades ou à d'autres amateurs qui se présentaient. Ces scènes se passaient sous nos yeux, dans la maison attenant à notre prison, pendant les deux années de notre détention. »

tants, ses propriétés peuvent être placées sous la direction d'un conseil présidé par le maréchal de la noblesse du gouvernement où elles sont situées. Mais dans la pratique, il est parfaitement libre de laisser le serf mourir de faim et de le faire expirer dans les tortures les plus atroces. Si sa conduite est signalée aux ministres ou à la haute police, il est d'avance certain que quelques poignées de roubles le mettront à l'abri du châtiment qu'il mérite. Le danger n'est réel pour lui que s'il a encouru le déplaisir de quelque haut fonctionnaire qui cherche à se venger.

Nous rappelions tout à l'heure l'ukase qui défend aux seigneurs de marier leurs paysans sans leur consentement. Les propriétaires s'en soucient bien ! Demandez-leur donc de consulter les inclinations de ces *fractions d'hommes* qu'on nomme des esclaves. Une telle sollicitude ne viendrait même pas à la pensée d'un noble russe. Son intérêt est que la population de ses domaines s'accroisse le plus possible. En dehors de cette préoccupation il ne voit rien, n'écoute rien. Il faut que ses vassaux se marient de bonne heure. Dès qu'arrive pour eux la nubilité, on les unit... nous nous trompons, on les accouple. Tous les ans, lorsque le seigneur revient à son château, il s'informe des jeunes gens encore célibataires, et s'empresse de réparer la négligence des parents. Nous laissons l'imagination du lecteur se représenter les conséquences qu'amènent souvent ces mariages *par ordre*.

Dans sa colère contre son esclave, le seigneur russe ne

connaît ni frein ni mesure. Il sait qu'il a, par le fait, un pouvoir de vie et de mort sur cet homme-chose, et il en abuse. Femmes, enfants et vieillards sont aussi exposés que les hommes faits aux châtiments corporels les plus ignominieux et les plus cruels. Le maître charge un de ses laquais d'administrer la bastonnade à un mougik qui a commis quelque peccadille ; le valet va saisir le paysan au milieu de sa famille ; c'est quelquefois le doyen de la communauté, un patriarche à barbe blanche, peu importe. Le bourreau lui ordonne de jeter bas ses vêtements, de se mettre à genoux devant lui ; puis, d'un bras vigoureux, il lui meurtrit le corps à coups de fouet ou de bâton. Le supplice terminé, il faut que le vieillard martyrisé aille baiser la main du maître et l'assurer de sa profonde soumission. Il est tel paysan qui a vu frapper ainsi sous ses yeux sa femme, ou son jeune fils, ou sa fille nubile. Malheur à lui, si le moindre signe d'émotion ou de colère avait paru sur son visage ! Il y a plus : si le condamné ou la condamnée se débat sous la main de l'exécuteur, c'est, de préférence, au père, au frère, ou au mari, qu'on ordonne de contenir les mouvements du supplicié. Cela paraît tout naturel, et les paysans eux-mêmes sont tellement abrutis par l'esclavage, ils ont si peu le sentiment de leurs devoirs, qu'ils obéissent avec résignation.

Rien de plus commun que de voir dans les villages des mougiks fustigés pour ne pouvoir pas apprendre assez vite ou le métier de valet de chambre, ou celui de cocher. Le fouet aussi à la jeune fille qui a résisté à son cynique

maître; le fouet ou le bâton, jusqu'à l'évanouissement, quelquefois jusqu'à la mort, au malheureux qui a osé refuser obéissance à un ordre tyrannique; un châtiment non moins terrible au jeune homme qui a essayé de se soustraire au recrutement [1]. Mais on ne soupçonne pas jusqu'à quel excès de bizarre férocité peut aller le ressentiment d'un maître qui tient en son pouvoir et les biens, et la famille, et l'existence même d'un de ses semblables : on nous a raconté l'histoire d'un paysan qui avait dû subir, par ordre de son seigneur, le plus étrange châtiment. Ce pauvre homme avait eu l'imprudence de donner un conseil à son maître au sujet de l'établissement d'une fabrique. L'entreprise avait avorté, et le boyard, furieux, condamna le donneur d'avis à l'exil en Sibérie; mais avant de l'envoyer au dépôt central des déportés, il le fit comparaître devant lui, lui reprocha avec colère ce qu'il lui plaisait d'appeler son crime, et afin qu'il emportât un durable souvenir de son méfait, il lui fit arracher quatre de ses dents de devant.

On cite un autre seigneur qui, mécontent d'un de ses paysans, lui envoya, du fond de l'Italie où il se trouvait,

[1] Les seigneurs savent mettre bon ordre à ces velléités de résistance : d'abord ils se gardent bien de prévenir les paysans qu'ils se proposent de livrer aux recruteurs. Au moment voulu, ils font cerner, pendant la nuit, la cabane du mougik désigné, qui est pris sans défense et solidement garrotté. Puis, pour lui interdire jusqu'à la pensée de la fuite, on l'attache solidement à un autre serf plus âgé, qui répond de lui et le traîne, comme sa doublure vivante, partout où il lui plaît d'aller.

l'ordre de se rendre sur-le-champ à Florence, lui fit donner une vigoureuse bastonnade, et le renvoya immédiatement dans son village. Se figure-t-on la position de cet homme, qui abandonne sa famille, son champ, sa patrie, et entreprend un voyage aussi long que fatigant, tout exprès pour aller recevoir le fouet? Ce sont là des excentricités de barbarie dont un possesseur d'esclaves est seul capable.

Clarke parle d'un gentilhomme qui, dans un accès de fureur, avait cloué un serf à une croix. On se contenta d'envoyer l'assassin dans un monastère, où il est présumable qu'il ne resta pas longtemps.

On se rappelle enfin cette femme d'un général russe qui, sous le règne d'Alexandre, se plaisait à faire marcher une jeune fille sur des charbons ardents, à lui plonger les mains dans l'eau bouillante et à lui enfoncer des aiguilles dans les chairs.

On dira que c'est là du délire, de la folie, et que ces exemples de cruauté extravagante sont rares. D'accord; mais il suffit que ces atrocités soient seulement *possibles* pour qu'un état social où l'on observe de pareilles monstruosités soit, pour le monde civilisé, un objet de réprobation et de profond dégoût.

Au point de vue des mœurs, est-il rien de plus révoltant que la toute-puissance des propriétaires d'esclaves sur la population féminine de leurs domaines? Les paysannes d'un village *appartiennent* de toute façon à leurs maîtres, qui croit honorer singulièrement celles à qui il daigne jeter

le mouchoir. Puis, quand il en est las, il les marie avec qui bon lui semble. Que cela soit blâmé par quelques Russes un peu plus moraux, il n'en est pas moins vrai que tel est le fait général, ordinaire, avoué.

Nous n'en finirions pas si nous voulions raconter tous les faits qui sont venus à notre connaissance personnelle, et qui montrent avec quel laisser-aller les gentilshommes russes abusent de leur omnipotence envers les femmes et les filles de leurs paysans. Le maître laisse les enfants que lui ont donnés ses concubines suivre la douloureuse condition de leurs mères et partager la destinée des ilotes. L'esclavage affaiblit, efface, anéantit tous les sentiments les plus naturels au cœur de l'homme. C'est un poison qui infecte les natures les plus nobles et les plus généreuses. Le baron de Haxthausen, dans son remarquable ouvrage [1], raconte avoir vu à Moscou, en assistant au départ d'un convoi de condamnés pour la Sibérie, un jeune homme que *sa mère* envoyait, pour cause d'inconduite, dans cet horrible lieu d'exil. Et pour cet acte sans nom, cette mère dénaturée avait obtenu le consentement de la commune à laquelle elle et son fils appartenaient [2].

[1] *Études sur la situation intérieure, la vie nationale et les institutions rurales de la Russie*, t. II, p. 512 de l'édition française. Ce qui ajoute à l'importance de cet ouvrage, c'est que l'auteur, tout en se montrant extrêmement favorable à la Russie et à son gouvernement, est cependant, par la force de la vérité, obligé de reconnaître quelques-unes des monstruosités de cet état social.

Les communes des paysans libres et des esclaves de la

Il ne s'était pas élevé une seule voix, dans cette réunion d'êtres démoralisés, pour rappeler cette femme au sentiment maternel.

Quoi qu'en disent les Russes, les crimes contre les propriétaires de chair humaine sont assez communs. Les rapports officiels adressés au ministère de l'intérieur constatent une moyenne annuelle de soixante assassinats commis par des serfs sur leurs maîtres. Ce chiffre n'est certainement pas authentique, la vérité sur ce point délicat étant nécessairement déguisée par les gouverneurs provinciaux. Mais, en le prenant tel quel, nous demanderons si ces soixante assassinats annuels ne sont pas significatifs. Pour que les paysans russes, qui, moitié par douceur de caractère, moitié par abrutissement, supportent tant d'avanies et tant d'humiliations, se décident à de sanglantes représailles envers leurs maîtres, il faut, certes, qu'ils soient bien malheureux, et que le despotisme des propriétaires dépasse toutes les bornes.

Quand il a résolu de se venger, peu importe au mougik l'arme avec laquelle il frappe son tyran. Et il est à remarquer qu'il se cache rarement pour accomplir son dessein; il agit presque toujours au grand jour et attaque son ennemi en face, pour qu'il sache bien quelle main lui donne le coup mortel. C'est que le serf qui en vient à de telles extrémités a épuisé tous les maux qu'il est donné à l'es-

couronne ont le droit d'envoyer en Sibérie ceux de leurs membres qu'elles jugent avoir mérité ce châtiment.

clave de souffrir; c'est qu'il ne tient plus à la vie, et qu'il la sacrifie volontiers, pourvu qu'il se venge. Tuer son maître est pour lui un véritable suicide, et il s'y résigne intrépidement; la mort sous le knout ou dans les mines de la Sibérie lui paraît douce auprès de ce qu'il endure. Aussi assassine-t-il ouvertement, loyalement, si l'on peut dire ainsi, et se laisse-t-il ensuite docilement arrêter et torturer. Il y a quelques années, une vieille demoiselle, habitant le château de L....., ayant voulu assister au supplice d'un mougik qu'elle avait condamné au fouet, fut frappée de deux balles vengeresses. Ce fait a été raconté à un Français de notre connaissance, qui se trouva, l'année dernière, en partie de chasse dans les environs du château de L.....

On nous a aussi rapporté la sinistre bistoire d'un intendant qui administrait, depuis quelques mois seulement, les propriétés d'un grand seigneur, et qui, dans une révolte d'esclaves, fut mis à mort avec sa femme. Les paysans le savaient excellent musicien et très-fort violoncelliste; ils lui ouvrirent le ventre et lui arrachèrent les intestins, dont ils firent des cordes pour la basse du malheureux intendant. Quant à sa femme, ils l'étouffèrent dans un chaudron placé sur un feu ardent. Véritable vengeance d'esclaves.

Clarke parle d'un M. Hétref, propriétaire d'une grande distillerie, qui fut précipité par ses esclaves furieux dans une cuve en ébullition. — Nous avons connu un Russe dont le frère, à la suite de quelques mesures de sévérité à

l'égard de ses paysans, fut saisi dans son lit, conduit tout nu, en plein hiver, dans la cour de son château, rudement fouetté par un serf, puis solennellement pendu à un arbre, devant tous les habitants du village assemblés. — Quelques jours après, un de ses voisins fut poignardé par ses serfs insurgés, et son cadavre mis en pièces. — Un intendant avouait à un voyageur anglais qu'il n'osait pas sortir, le soir, hors de l'enceinte du château seigneurial, de crainte d'éprouver le sort de son prédécesseur, qui disparut dans une promenade nocturne, sans qu'on eût jamais pu savoir comment il avait péri.

Rappellerons-nous ce qui se passa après l'évacuation de Moscou par les troupes françaises, en 1812, au moment où l'esprit de rébellion, encouragé parmi les serfs par les désordres dont la ville sainte avait été le théâtre, menaçait l'empire russe d'une formidable commotion révolutionnaire? Les Russes ne se souviennent-ils plus des périls dont les entoura la colère de leurs paysans, charmés de trouver une occasion de se faire justice [1].

[1] « Les paysans étaient persuadés que l'armée française, réparant ses échecs, ne tarderait pas à revenir et qu'elle les aiderait à secouer le joug des seigneurs. Si, dans ces conjonctures, quelque aventurier eût eu assez d'adresse pour se mettre à la tête des mécontents, il aurait pu opérer des choses extraordinaires.... Les serfs russes commettaient d'horribles dégâts dans tous les châteaux, sans exception, à moins toutefois que le régisseur du domaine ne fût aimé et estimé dans le pays, et qu'à force de bons procédés et d'adresse, il ne parvînt à détourner l'orage.... Plusieurs châteaux furent livrés aux flammes. A

Des révoltes de serfs, il y en a constamment en Russie. Mais on les ignore, et personne n'ose en parler. Quand les paysans d'un village sont arrivés à ce degré de souffrance et de désespoir où la mort apparaît comme un asile souhaité, la moindre violence du maître détermine l'explosion. Alors les victimes se lèvent le glaive d'une main, la torche de l'autre, et l'œuvre de destruction commence. Le maître, et quelquefois toute sa famille, sont impitoyablement immolés; la troupe forcenée tue, pille, détruit aveuglément, et pour le seul plaisir d'assouvir sa haine, longtemps endormie. Le lendemain, les autorités arrivent, entament une enquête, font périr quelques-uns des coupables sous le knout, envoient les autres en Sibérie ou dans le Caucase, et tout est dit. La nouvelle de l'événement ne

peine les Français s'étaient-ils éloignés de Moscou, que les paysans se mirent à piller, dans les environs, le magnifique domaine du comte Léon Razoumoffski. Une orangerie d'un prix inestimable et les vastes bâtiments où elle était établie devinrent, en un clin d'œil, la proie de l'incendie; le palais lui-même ne fut sauvé que par hasard. L'insurrection éclata également sur les terres du prince Youssoupoff. On n'y mit pas le feu, mais on pilla tout le mobilier et l'on brisa les statues qui faisaient l'ornement des jardins. Les voies de la douceur et de la persuasion furent inutiles; les paysans ne répondirent que par d'affreuses menaces aux représentations qu'on voulut leur faire. » (*Histoire de la destruction de Moscou en 1812, et des événements qui ont précédé, accompagné et suivi ce désastre*, par A.-F. de B.......ch, ancien officier au service de Russie, traduit de l'allemand par Breton, p. 176.)

sort pas du district où il s'est passé. Pour en savoir quelque chose, il faut que le hasard vous conduise dans les environs d'un château saccagé. Et si c'est un Russe qui recueille le bruit de la catastrophe, il se gardera bien d'en parler à ses amis à son retour à la ville. Aussi trouve-t-on fort peu de personnes à Saint-Pétersbourg, et même à Moscou, qui sachent qu'il y a souvent des seigneurs ou des intendants égorgés, et des châteaux brûlés.

Encore un fait curieux, et que nous n'avons vu mentionné nulle part, si ce n'est dans le *Moniteur officiel* de 1791. Durant la guerre de la Russie contre la Suède, quand la nouvelle de la défaite du prince de Nassau sur la Baltique et de la perte de 5,000 hommes, parvint à Saint-Pétersbourg, Catherine II se trouva dans un tel embarras, qu'elle fut obligée d'envoyer à l'armée jusqu'aux frotteurs de son palais, et se disposa à quitter Tzarskoe-Célo, où elle n'était plus assez bien gardée. Un second échec compliqua les difficultés de la situation. Plus de vagabonds à enrôler, plus même de frotteurs à transformer en héros. On ne pouvait plus s'adresser aux seigneurs, qui ne sont pas toujours d'humeur à contribuer plusieurs fois dans la même année. Il ne restait qu'un parti à prendre : c'était de déclarer que tout sujet russe qui s'engagerait volontairement contre les Suédois, au bout de quelques années de service, aurait sa liberté. La spoliation, quoique déguisée, n'en était pas moins manifeste ; c'était encourager les serfs à quitter leurs maîtres, par conséquent c'était voler ces derniers ; mais la nécessité parlait plus haut que le respect de la propriété,

et l'impératrice signa l'ordonnance. Tout aussitôt un grand nombre de paysans s'empressèrent d'abandonner leurs villages et affluèrent à Saint-Pétersbourg, lieu du rendez-vous général. Ce qu'on aurait dû prévoir arriva : la noblesse, furieuse de cette espèce de violence, murmura, puis finit par réclamer hautement, la menace à la bouche et la main presque sur la garde de son épée. Catherine, qui avait tant de courage en face des Turcs et des Suédois, eut peur de l'aristocratie de son empire, et céda. Les esclaves enrôlés furent rendus à leurs seigneurs, et tout rentra dans l'ordre ; mais, comme on n'avait pris aucune mesure pour mettre les serfs déserteurs à l'abri du ressentiment de leurs propriétaires, les malheureux prévoyaient, outre un châtiment terrible, un redoublement de sévérité de la part de leurs tyrans. Dans cette cruelle perplexité, ils tinrent conseil, et, après avoir mûrement réfléchi à leur position, ils résolurent unanimement de se tuer. Ce suicide en masse eut lieu dans la prison où on les avait enfermés. — Quel certificat pour la magnanimité des boyards envers leurs esclaves, et pour le bonheur dont jouissent ces derniers !

Au surplus, il y a un mot, un seul mot, qui répond à tous les mensonges : ce mot est : *esclavage*. Il est, en effet, absolument impossible qu'un homme, quelque bon, quelque juste qu'il soit, n'abuse pas, dans telle circonstance donnée, de l'autorité absolue qu'il exerce sur son semblable.

Nous savons bien qu'il y a des exceptions, que l'on compte en Russie des seigneurs qui savent, par leurs pro-

cédés équitables, se faire aimer de leurs paysans ; nous savons que tel boyard jouit d'une telle réputation de mansuétude dans les environs de son domaine, que les serfs de ses voisins iront jusqu'à lui offrir leurs économies, pour lui fournir le moyen de les acheter ; tel autre aura été assez humain envers son troupeau d'*âmes*, pour que celles-ci lui donnent de quoi payer ses dettes, afin de le détourner du projet de les vendre, et de rester ainsi sous sa paternelle autorité. Enfin on pourrait citer des seigneurs assez imbus des principes libéraux de l'Europe occidentale, assez désintéressés, assez intelligents, pour désirer l'abolition de la servitude en Russie.

Tout cela est connu, tout cela est vrai, incontestable. Mais que prouvent ces faits isolés ? L'exception infirme-t-elle la règle ? Le bon maître d'esclaves n'est, l'expérience le prouve, « qu'un *accident heureux*. » Pour un de passable, mille de mauvais. Qu'on ne dise pas que nous exagérons. Cela est ainsi, cela DOIT être ainsi, parce que le contraire, avec l'institution de l'esclavage, EST TOUT SIMPLEMENT IMPOSSIBLE.

Quant à la démoralisation de l'homme possédé, nous n'avons pas besoin de la constater. Il y a certains vices particuliers aux esclaves, vices caractéristiques, dominants et faciles à distinguer. Considérez attentivement le paysan russe, et vous les découvrirez un à un, sans qu'aucun manque à l'appel : hypocrisie, astuce, habitude du mensonge, de l'ivrognerie et du vol[1], bassesse, perfidie, fai-

[1] L'empereur Nicolas sait si bien apprécier les qualités morales

néantise. Poussez plus loin votre examen, et vous apercevrez d'autres imperfections, dont quelques-unes monstrueuses, et qui toutes doivent être rapportées à l'influence de l'esclavage. Ainsi vous verrez que le sentiment de la pudeur et celui de l'honneur sont inconnus de ces malheureux. La pudeur peut-elle exister chez des gens élevés dans cette conviction qu'une femme esclave appartient de droit au seigneur? Faites donc comprendre l'idée de pudeur à des individus devant qui vous commettez vous-mêmes, sans scrupule, les actes les plus impudiques, les tenant pour des espèces de mannequins incapables de discerner et de comprendre. Un Français, de notre connaissance, voyageait de Saint-Pétersbourg à Moscou, en compagnie de plusieurs dames russes. Notre compatriote portait la barbe longue. Or, comme en Russie une longue barbe est le signe de la servitude, ces dames crurent que leur compagnon de voyage, qui gardait d'ailleurs un

de son peuple, que, se trouvant, pendant un de ses voyages, dans une petite ville de son empire, et ayant gracieusement accordé aux habitants l'autorisation d'éclairer leurs rues, il eut la précaution de poster un Cosaque devant chaque réverbère, afin de préserver les précieuses lanternes des entreprises des larrons. Des sentinelles gardant des réverbères, n'est-ce pas là une révélation précieuse du caractère des serfs russes, en même temps qu'un tableau bien original? Nous nous sommes souvent représenté les Cosaques en question veillant gravement, et la lance haute, sur la virginité immaculée des lanternes confiées à leur patriotisme et à leur bravoure invincible. Certes, il est difficile de concevoir rien de plus piquant.

silence profond, était tout simplement un mougik enrichi. Quand on arriva au relais où l'on devait dîner, les belles Russes, avant de se mettre à table, se livrèrent, en présence du jeune Français, aux soins les plus mystérieux de leur toilette, sans paraître se douter qu'un homme était là qui les regardait. Quand elles virent le prétendu mougik s'asseoir à table auprès d'elles, ce fut une explosion d'indignation. — Un paysan, un misérable esclave attablé au milieu de personnes libres, de femmes titrées, quel scandale! L'aubergiste, vertement gourmandé, intime brutalement au voyageur l'ordre de déguerpir. Mais celui-ci réclame en bon français, la vérité se découvre, et Dieu sait la confusion des pauvres Dianes, en présence de l'Actéon souriant!

Le sentiment de l'honneur n'existe pas, avons-nous dit, chez l'esclave russe. L'honneur! à quoi bon quand on n'en a que faire, quand on n'est pas un *homme*, quand on n'est rien dans le monde, rien qu'une *chose?* En vérité, ce serait du luxe. Il y a plus : ces pauvres gens finissent souvent par devenir insensibles, même aux bons procédés ; ils sont si accoutumés aux brutalités et au mépris, que quand, par hasard, quelque étranger les considère et les traite comme des hommes, ils n'y comprennent rien. Un jeune Français, récemment arrivé de Russie, occupait à Moscou une chambre dans un hôtel. Satisfait des attentions de l'esclave qui le servait, il lui donna un cigarre. Le lendemain, il crut s'apercevoir qu'il était moins bien servi. Pour réveiller le zèle du mougik, il le gra-

tifia d'un reste d'eau-de-vie. A partir de ce moment, il constata qu'il n'était plus du tout servi. Réclamations au maître de l'hôtel, qui mande le domestique et lui reproche ses négligences. Le mougik déclare que, depuis qu'il a découvert que le Français était lui-même un esclave, il ne veut plus le servir. Grande surprise de l'hôtelier, qui ne peut s'expliquer le langage du domestique. — « Que veux-tu dire, malheureux? — Je veux dire que, puisque le Français m'a donné un cigarre et de l'eau-de-vie, il ne peut être lui-même qu'un esclave comme moi. Un seigneur ne m'eût jamais traité de cette façon. » — Notre compatriote, mis au courant de la logique du serf moscovite, s'appliqua, dès ce moment, à lui prouver péremptoirement qu'il n'avait point usurpé la qualité d'homme libre, et il le lui démontra à l'aide de force coups de pied, que l'esclave recevait avec le plus profond respect. Ce système lui fit rapidement reconquérir l'estime du mougik, qui redoubla de soins et d'attentions envers un *seigneur* aussi sûr de sa supériorité.

Qu'on ne croie pas que nous dépréciions ici le mougik en tant que *Russe*. C'est l'*esclave* que nous venons de dépeindre et non l'*homme*. L'*esclave* est, en Russie, ce qu'il est presque partout où on le méprise et le maltraite. Quand l'*homme* apparaît, il se retrouve avec ses qualités natives. Or, ces qualités, chez le paysan russe, sont souvent excellentes. Les mougiks sont, en général, doux, humains, hospitaliers, sensibles; mais c'est dans leur intérieur qu'on les trouve tels, c'est-à-dire quand leurs bons

instincts peuvent se faire jour au milieu de leurs familles et de leurs amis. Dès que le *serf* reprend le dessus, ce n'est plus que la créature démoralisée dont nous avons crayonné le portrait.

Nous n'insisterons pas davantage sur un sujet qui pourrait prêter à de longs développements. Mais en terminant ce chapitre, nous engageons ceux de nos lecteurs qui seraient curieux de mieux connaître l'esclavage russe et ses résultats, à lire l'ouvrage de M. Ivan Tourghenief, dont la traduction, due à la plume élégante de M. Ernest Charrière, fait partie de la *Bibliothèque des Chemins de fer*. Ce livre, dont le titre est : *Mémoires d'un Gentilhomme russe*, est un tableau animé et fidèle de la société moscovite. Le servage et ses conséquences y sont peints avec un rare talent, et ces scènes de mœurs sont d'autant plus saisissantes, qu'elles sont esquissées avec une réserve et une délicatesse de touche qui laisse deviner beaucoup plus que l'auteur ne veut ou ne peut en dire. En écrivant ce remarquable ouvrage, M. Ivan Tourghenief n'a pas seulement fait preuve d'une grande habileté de plume, il a encore fait acte d'honnête homme et de citoyen courageux.

CHAPITRE VII.

ARMÉE.

§ I.

Les forces militaires sont le pivot, la base fondamentale et unique de cette monstrueuse machine dont nous avons décrit les rouages et le jeu. Un État organisé comme l'est celui-ci ne peut exister sans le secours d'une armée considérable. Aussi les empereurs de Russie ont-ils mis tous leurs soins à se créer des forces offensives et défensives en rapport avec les nécessités de leur politique et de l'organisation intérieure de leur empire. Nicolas s'est particulièrement signalé par sa constante préoccupation des choses militaires, et l'on doit ajouter qu'il a réussi à améliorer beaucoup de détails, en même temps qu'il augmentait notablement l'effectif de son armée, et surtout celui de sa cavalerie.

Il serait puéril de se dissimuler qu'un pays aussi populeux que la Russie, aussi abondamment pourvu de ressources matérielles, et dont le chef suprême concentre presque exclusivement, et en permanence, toutes les aptitudes et les forces de son intelligence sur le développement de la force militaire, qu'un tel pays doit posséder une armée imposante, constamment préparée aux éventualités de la guerre. L'armée *imposante* existe, en effet, et une partie est toujours prête à entrer en campagne; nous voulons parler des corps cantonnés sur la frontière occidentale de l'Empire, c'est-à-dire en Pologne; cette importante fraction des forces russes est toujours l'arme au bras, et la mèche allumée; c'est une menace incessante contre l'Europe civilisée, et il a fallu une confiance bien aveugle chez les gouvernements qui se sont succédé durant ce dernier quart de siècle, en Allemagne et en France, pour ne pas s'alarmer de cette attitude comminatoire de ce qu'on appelait le colosse du Nord.

Il nous paraît fort inutile de rechercher, à l'exemple d'une foule d'écrivains, les chiffres des armées russes. La divergence des opinions sur ce point prouve l'impossibilité d'arriver même à une approximation. Les états officiels sont mensonges purs, et les optimistes qui les acceptent comme sincères sont encore plus certains d'être mystifiés que ceux qui jugent par à peu près. Nous allons plus loin : nous osons affirmer que l'empereur Nicolas lui-même ignore le véritable effectif de ses armées; la suite du présent chapitre en expliquera

la raison. Qu'importe, au surplus, dans les circonstances actuelles, de savoir quelle est la force militaire *normale* de la Russie? Ce qu'il est intéressant de connaître, ce sont les ressources de cet empire, et ce qu'on peut attendre de ses défenseurs dans une guerre sérieuse. Telle a donc été notre double préoccupation dans les recherches dont on va lire les résultats.

On a beaucoup parlé du *million de combattants* que la Russie tient toujours sous les armes. Nous n'ignorons pas qu'il existe des gens assez simples pour y croire. Ceux-là connaissent bien mal la Russie, pays de charlatanisme et de mensonge. Croire que le gouvernement autocratique aurait dit la vérité précisément sur le point le plus délicat, c'est lui faire un honneur dont il doit être singulièrement flatté. Quant au million *en temps de guerre*, c'est bien différent, et nous y croyons très-volontiers; mais un tel chiffre n'a rien d'étonnant : quand elle le veut, la France met sur pied, elle aussi, son million de soldats. Elle a fait mieux encore pendant les guerres de la république et de l'empire, car le chiffre de ses pertes sur les champs de bataille, durant cette courte période, dépasse 2,500,000 hommes. Et cependant la France est beaucoup moins peuplée que la Russie. Le *million* moscovite n'a donc rien d'extraordinaire en temps de guerre, et il ne faut pas s'en effrayer, car il est matériellement impossible à la Russie d'envoyer plus du cinquième de ce nombre contre un ennemi extérieur. Mais existe-t-il, en effet? Voyons un peu.

Nous allons signaler d'abord les causes permanentes d'affaiblissement des armées russes. Commençons par le recrutement, qui est la préface de la démonstration.

Le recrutement, en Russie, ne frappe que sur les serfs. Les bourgeois et les artisans libres des villes peuvent se faire remplacer. Les engagements sont à peu près inconnus dans ce pays : le service militaire y est si pénible et si long, qu'il faut être dans une situation désespérée pour s'y soumettre volontairement. Les levées sont, suivant les circonstances, de un à dix hommes sur cinq cents, ou sur mille ; elles ne se font pas régulièrement, et prennent les recrues à l'improviste.

Les recrues sont admises depuis dix-huit ans jusqu'à quarante. Quelquefois même on reçoit des hommes au-dessus de cet âge. Les seigneurs ont donc toute latitude : ils peuvent envoyer à l'armée qui bon leur semble, et, pourvu que l'homme présenté ne soit point infirme, il est admis sans contestation. Si le seigneur a besoin d'argent, il envoie au gouverneur un esclave valide destiné à servir d'à-compte sur le prochain contingent. Le reçu qu'il obtient vaut une lettre de change, qu'il se fait escompter par celui de ses voisins qui veut se dispenser de fournir sa part à la levée de l'année suivante.

Autrefois on recrutait indistinctement dans tout l'empire, et les hommes étaient quelquefois envoyés à d'énormes distances du lieu de leur habitation. Des marches interminables, le froid, la fatigue et les privations faisaient périr un très-grand nombre de ces malheureux, et

les contingents arrivaient toujours à leur destination, réduits du tiers et quelquefois de plus de moitié. Cet inconvénient fixa l'attention de l'empereur, qui décréta les modifications suivantes : Tout le territoire moscovite fut divisé en deux zones : l'une, composée des districts les plus éloignés, fut déclarée désormais exempte de l'obligation de fournir des soldats à l'armée active ; l'autre, comprenant les provinces centrales, qui sont les plus peuplées, fut seule soumise à l'impôt du recrutement. De ceci il résulte un fait très-important à remarquer : c'est que, en réalité, c'est sur une population d'environ 40 millions d'individus que l'armée se recrute ; et si de ces 40 millions d'âmes vous retranchez tous les nobles et les hommes libres, il vous restera une population à peu près égale à celle de la France pour alimenter les forces militaires de la Russie. Si donc ce pays a une armée numériquement très-forte, ce n'est pas le moins du monde à sa population, plus nombreuse que la nôtre, qu'il faut attribuer ce résultat ; c'est tout simplement à ce que certaines parties de cet empire fournissent *proportionnellement* beaucoup plus d'hommes que la France ; en d'autres termes, à ce que les empereurs ne craignent pas de demander à leurs sujets beaucoup plus que notre gouvernement n'exige de nous [1].

[1] Le pays des Cosaques, les provinces transcaucasiennes, le Caucase, la Finlande, la Bessarabie, toutes les tribus nomades de la Sibérie, les Tatares de Crimée, etc., sont exemps du recrute-

Une fois que le mougik désigné par le seigneur ou par l'agent du gouvernement a été livré au recruteur, on lui ajuste aux pieds un appareil en bois qui le lie à un autre conscrit, et qui l'empêche de songer à la fuite. Ainsi *entravés*, comme des chevaux au pâturage, les malheureux sont transportés dans des districts quelquefois très-éloignés; et comme les opérations du recrutement ont généralement lieu dans les premiers mois de l'hiver, on peut se faire une idée des souffrances qu'endurent ces pauvres victimes dans ces horribles voyages. Préalablement, on leur a rasé la moitié de la tête, pour leur ôter toute possibilité de s'échapper sans être reconnus. Arrivés au dépôt, on leur coupe le reste de leurs cheveux presque au ras du crâne. Or, comme les mougiks ont l'habitude de la chevelure longue, cette dénudation de la tête leur occasionne des refroidissements quelquefois mortels, toujours dangereux. Quand ils arrivent dans un lieu habité, on les jette soit dans la prison du village, au milieu des voleurs et des criminels, soit dans quelque grange infecte. Inutile de dire que, durant tout le trajet, ils sont nourris tout juste assez pour qu'ils ne meurent pas de faim, et que leurs

ment, ainsi que certaines classes de bourgeois et certaines colonies. Il y a aussi des exemptions personnelles, dues à des relations de famille. La noblesse est dispensée du service militaire; toutefois, elle y est poussée par une contrainte morale presque irrésistible; c'est pourquoi, malgré la répugnance des Russes pour l'état militaire, les membres de la noblesse s'y résignent comme à une affligeante nécessité.

conducteurs ne leur épargnent pas les coups de bâton. Est-il surprenant, après cela, que les plus faibles périssent avant d'arriver à leur destination ou y arrivent moribonds?

Il n'est pas, pour les paysans russes, de perspective plus désolante que celle de servir comme soldat. Quoi de plus naturel? Quelles compensations trouveront-ils au sacrifice de toutes leurs affections, de leurs plus chers intérêts? Une nourriture nauséabonde et insuffisante; une solde dérisoire; une éducation militaire à coups de bâton; une discipline, sévère jusqu'à la cruauté; des fatigues et des souffrances de toute espèce; pour dernière chance, une fin obscure sur un champ de bataille; voilà ce qui les attend. Si le soldat résiste à ce régime, il faudra qu'il reste vingt-cinq ans sous les drapeaux [1]. Il n'ignore pas que, pour la moindre faute, il peut perdre son ancienneté, et recommencer ses vingt ans de supplice; que, lorsque son temps sera fini, ses chefs trouveront cent prétextes pour le retenir au régiment [2]. Puis, quand il sera vieux ou infirme, on le renverra brutalement, après lui avoir fait jurer qu'il ne mendiera jamais et qu'il ne laissera pas repousser sa barbe. Sa meilleure chance est de devenir domestique ou concierge de quelque résidence impériale; la plus ordinaire, c'est

[1] La durée du service est de vingt-cinq ans dans la ligne, de vingt-deux ans dans la garde, et de vingt ans dans les colonies militaires.

[2] C'est ce qui a lieu très-souvent.

d'être réduit à se faire agent de la basse police, ou de mendier, en dépit de son serment. Que lui importe que la loi lui dise : « Du moment où tu porteras les armes pour ton pays, tu seras libre ? » A quoi bon la liberté dont on ne peut jouir ? Il sera libre, et pourtant on le conduit à son régiment, enchaîné comme un malfaiteur ! Personne n'aura le droit de l'appeler esclave, et cependant il sera, à chaque instant du jour, exposé à être frappé de la main ou du bâton ! Il pourra se dire indépendant, et on le gardera, malgré lui, vingt ans sous l'uniforme ; on le forcera même d'y mourir, si telle est la volonté de ses supérieurs. Voilà le singulier appât que l'on jette à ces malheureux.

Du reste, le gouvernement russe emploie quelquefois des moyens, fort commodes en vérité, mais passablement étranges, pour se procurer des soldats : un récent ukase soumet les juifs russes à l'obligation de se pourvoir d'un passeport, et autorise le premier passant venu à s'assurer s'ils sont nantis de la pièce officielle. En cas de contravention, le passant qui exerce le droit de visite sur la personne de l'Israélite, a le droit de l'arrêter et de l'envoyer à l'armée à sa place ou à la place d'un membre de sa famille. On devine le résultat de cette loi foncièrement moscovite : les juifs ont été immédiatement traqués de toutes parts, on leur a littéralement donné la chasse. Ceux qui n'ont point le passeport exigé sont immédiatement transformés en recrues ; quant à ceux qui en sont pourvus, ils se le voient enlever, soit par ruse, soit par violence, et

passent sous les drapeaux de Sa Majesté Nicolas. Ainsi cet empereur orthodoxe, ce défenseur de la sainte religion grecque, ne dédaigne pas les services d'Israël. Un voltairien ne ferait pas mieux ; seulement il y mettrait plus de procédés.

Tous les moyens sont bons à ce gouvernement, même en temps de paix, pour combler les vides que la mort, les maladies, la désertion, l'extrême répugnance de ses sujets pour le service, occasionnent dans les contingents périodiques. C'est ainsi qu'il oblige tous les enfants nés de militaires en activité et qui n'ont pas le grade d'officier, à se faire soldats. Ce système va jusqu'à condamner au service militaire *tous les enfants adultérins des femmes de soldats*, qui souvent sont séparées de leurs maris durant des années. Les enfants illégitimes des filles et des veuves de soldats sont soumis à la même obligation, et les veuves de militaires n'ont le droit de réclamer d'exemption que pour un seul de leurs fils.

Mais voilà le malheureux mougik dans les rangs de son régiment, que va-t-il devenir ? Ici nous citons une autorité qui certes ne paraîtra pas suspecte : c'est le baron de Haxthausen, qui, indépendamment de l'ouvrage dont nous avons parlé, en a publié un autre l'an dernier, sous ce titre : *Les Forces militaires de la Russie*. Cet officier prussien ne laisse passer aucune occasion de faire l'éloge des institutions moscovites, de l'empereur, de l'armée, de presque tout enfin. Quand il hasarde un mot de critique, c'est à regret et comme emporté par la force de la vérité. Les

assertions d'un tel panégyriste sont donc au dessus de tout soupçon d'hostilité. Aussi aurons-nous de préférence recours à son livre dans la suite de cet exposé sur l'armée russe. Voici le passage de M. de Haxthausen, relatif aux conscrits :

« Les premiers temps du service sont les plus durs pour le conscrit, et le désespoir s'empare souvent du jeune soldat. Il est vrai que le bâton n'est pas assez terrible pour le Grand-Russe, pour que son éducation puisse se faire sans une quantité considérable de coups, mais beaucoup d'officiers m'ont affirmé que les Russes, après avoir fondu en larmes, lors de leur entrée au corps, se résignent bientôt assez gaiement à leur nouvelle condition. On doit, d'ailleurs, savoir que les Russes pleurent avec plus de facilité que les Allemands. Ce qui contribue encore à aggraver la situation du conscrit, c'est qu'il doit adopter un genre de vie tout à fait nouveau. La chevelure et la barbe, l'orgueil et souvent l'objet de la vénération des Grands-Russes, tombent sous le rasoir ; il n'y a que la moustache militaire qui reste ; le caftan doit céder la place à l'uniforme étroit et à la capote, et tout cela se passe au milieu de la saison rigoureuse. Quant à la nourriture qui, du reste, n'est pas mauvaise, elle ne paraît meilleure qu'aux Russes-Blancs, aux Lettes, aux Esthoniens et à d'autres peuplades qui se nourrissent très-misérablement. Le Grand-Russe est habitué à une meilleure nourriture que l'ordinaire des troupes. Il faut encore ajouter qu'il est dans le caractère de la nation russe de ne pas prendre soin de la santé :

aussi les immenses proportions de mortalité observées chez l'enfance, ne doivent pas être expliquées par un manque d'affection, mais par une insouciance fataliste. Or, quand des parents russes négligent leurs enfants, comment l'officier russe se soucierait-il de la santé des recrues? Il ne faut donc pas s'étonner que la mortalité fasse tant de ravages parmi les nouvelles levées de troupes. D'après des ouvrages militaires, qui, toutefois, ne nous paraissent pas complètement dignes de foi, cette mortalité autrefois a dû, dans la première année, frapper la moitié de toutes les recrues; actuellement encore elle atteindrait le tiers... La sagesse de l'empereur peut réaliser bien des réformes dans cette matière, en habituant les officiers à porter plus d'intérêt à la santé de leurs soldats, et en donnant plus de soin à la composition du personnel des chirurgiens militaires et officiers de santé[1]! »

Ainsi donc le paysan que l'autorité militaire arrache à sa famille pour le transformer en soldat, a bien des chances pour ne pas survivre, quand il a pu atteindre son régiment.

Voilà une cause d'affaiblissement pour les contingents que la population de 40 millions d'individus, dont nous avons parlé, fournit à l'armée. Lors donc que les journaux nous apprennent que tant de milliers d'hommes ont été appelés sous les drapeaux, il faut en défalquer les pertes, c'est-à-dire environ la moitié, pour faire la part de la mortalité avant et après l'arrivée au régiment.

[1] *Les Forces militaires de la Russie*, p. 91 et 92.

Passons à d'autres considérations non moins éloquentes.

Les colonels, touchant la paye des soldats présents, ou censés présents, sous les drapeaux, sont intéressés à ne pas remplacer les manquants. De là, un vide notable dans les compagnies. On dira qu'il existe des inspecteurs qui doivent se faire rendre compte de la situation des régiments. Oui, mais il n'est pas difficile de dissimuler les lacunes, surtout quand on a les inspecteurs pour complices. Et puis les inspecteurs ont été colonels; ils ont dans l'armée des fils ou des parents dont ils désirent l'avancement. Ils sont donc tout disposés à fermer les yeux sur les irrégularités qu'ils aperçoivent, et à garder le silence dans leurs rapports.

Dans chaque régiment, il y a, d'ordinaire, environ soixante-dix ou quatre-vingts hommes exerçant, par ordre, les professions de serrurier, forgeron, armurier, fabricant de bois de fusil, charpentier, menuisier, infirmier, barbier, cordonnier et bedeau. Ce sont autant de non combattants. En outre, soixante officiers de tout grade ont la faculté d'employer à leur service particulier un nombre d'hommes qui varie, pour chacun d'eux, de un à douze. Les officiers, abusant de leur pouvoir et de l'impunité, occupent aussi les ouvriers que le hasard a placés dans leurs compagnies à des travaux pour leur compte personnel, en dehors des besoins du service; ces hommes figurent dans les parades et les revues; mais, d'abord, leur instruction militaire est nécessairement nulle, et puis, au jour du combat, ils ne comptent que pour mémoire.

Quand il survient des décès, — et l'on a vu qu'ils sont très-nombreux, surtout dans les premiers temps du noviciat des conscrits,—ou quand la désertion éclaircit les rangs des bataillons, le colonel se garde bien de signaler toutes ces pertes. A ce silence il y a deux motifs : éviter les réprimandes des supérieurs, et augmenter les profits résultant des soldes non payées.

Enfin, la mauvaise alimentation, les privations, la nostalgie, la dureté des traitements et les fatigues excessives, altèrent la santé des soldats, et remplissent les hôpitaux d'une foule de malades.

Si à toutes ces causes de déficit vous ajoutez la difficulté de remplir les vides par le recrutement, vous devinerez ce que doit être un régiment russe porté sur le papier à quatre mille hommes, plus deux bataillons de réserve.

Dans la cavalerie, mêmes lacunes, et, en outre, il faut observer que cette arme recrute difficilement des officiers, la solde étant trop minime, et les jeunes gens riches aimant mieux entrer dans la garde. — Un officier supérieur français, chargé d'une mission de notre gouvernement en Russie, s'extasiait devant quelques escadrons de cavalerie qu'on faisait manœuvrer devant lui à Saint-Pétersbourg. Il ne tarda pas à apprendre, des officiers eux-mêmes, que ces escadrons avaient été complétés tout exprès pour les faire parader en sa présence, qu'on avait convoqué pour cela le ban et l'arrière-ban du régiment, et que le reste n'existait pas. Un autre officier général de notre nation.

qui a suivi la campagne de 1828 contre les Turcs et qui, depuis, a joué un rôle important dans la diplomatie française, nous a dit avoir constaté de ses propres yeux des mensonges incroyables dans l'organisation et le nombre des troupes russes.

Il faut compter dans les suppressions nécessaires les troupes hors ligne, telles que : compagnies d'invalides, artillerie de garnison, ouvriers militaires et gendarmerie. Les bataillons de garnison ne se composent guère que de soldats et d'officiers incapables de soutenir les fatigues de la guerre. Il s'y trouve bien quelques jeunes officiers qu'on y a incorporés en punition de quelque faute, mais ceux-ci sont en minorité. L'artillerie de garnison est dans le même cas, indépendamment du déficit volontaire, ou involontaire, qui existe dans les rangs, comme dans ceux des autres armes.

Quant aux Cosaques, il est impossible au gouvernement russe de compter sur ces troupes irrégulières, dont la majeure partie vit à l'état nomade. Dans la guerre de 1828 contre la Turquie, on ne put mettre en campagne que quarante-deux pulks, dont vingt-huit en Europe, et quatorze en Asie [1]. Le pulk étant évalué à cinq cents lances, cela fait vingt et un mille cavaliers. Et il faut observer que la Russie avait le plus grand besoin de ces troupes pour combattre la cavalerie ottomane. Dans la guerre de Pologne, les

[1] J. Tanski, *Tableau statistique, politique et moral du système militaire de la Russie*, p. 99.

Russes ne purent d'abord disposer que de onze pulks, dont le complet ne dépassait pas cinq mille chevaux [1]. Les régiments qu'on envoya plus tard contre les Polonais, sous le nom de Cosaques, étaient composés de véritables Russes.

Le contingent des Kirghises, et en général de tous les auxiliaires, doit être compté *pour mémoire*, et pas autrement.

Quant aux corps spéciaux, tels que ceux qui restent cantonnés en Sibérie, dans l'Oural, etc., on peut dire presque qu'ils n'existent pas, tant les cadres en sont dégarnis.

Les colonies militaires sont, sans contredit, une bonne pépinière pour le recrutement de la cavalerie, et les résultats obtenus dans ces établissements sont, dit-on, fort beaux. Les chevaux sont magnifiques, et l'on porte à 25,000 le contingent fourni par les colonies méridionales à l'armée actuelle du Danube ; mais il reste à apprécier les services que cette cavalerie, si admirable en apparence, peut rendre sur les champs de bataille. C'est ce que va nous apprendre la guerre qui commence.

Il n'y a que la garde et les corps cantonnés sur la frontière d'Europe, c'est-à-dire de Kichineff à Riga, qui soient sérieusement organisés. Le reste, c'est-à-dire les corps de l'intérieur et ceux en station sur les frontières asiatiques, ne sont quelque chose que sur le papier. Nous parlions de ces derniers à un officier général français, qui connaît par-

[1] Tanski, p. 99.

faitement l'armée russe pour l'avoir vue et étudiée de près : « Oh ! quant à ceux-là, s'écria-t-il, *c'est de la toile d'araignée*, ou, pour mieux dire, *ils n'existent pas*. »

D'après ce qui précède, on voit ce qu'il faut penser du fameux *million*. Il est clair aussi que toute appréciation, même approximative, de l'effectif de cette armée, est absolument impossible.

Le duc de Raguse, grand admirateur de la Russie, sachant, toutefois, combien on est exposé à se tromper en risquant une affirmation quelconque sur ce point, se borne à indiquer l'organisation de l'armée moscovite et ses cadres, en s'abstenant complétement de déterminer des chiffres, même généraux [1].

Ce qu'il y a de certain, c'est que le recrutement ne porte que sur une population de 40 millions d'individus ; en second lieu, que les armées russes sont décimées par des causes permanentes d'affaiblissement, même en temps d'hostilités, et en dehors des chances habituelles de la guerre.

Du reste, ce qui importe le plus, c'est d'examiner ce dont cette armée est capable. Les gros bataillons sont sans doute quelque chose, mais, de nos jours, au delà de certaines limites, le nombre est plus que compensé par le courage et l'habileté. Mais avant d'entrer dans cet examen, nous avons d'autres détails à donner.

[1] *Voyages du maréchal duc de Raguse en Hongrie, en Transylvanie, dans la Russie méridionale, en Crimée*, etc., t. I, p. 184 et suiv.

§ II.

La solde des troupes est d'une modicité presque incroyable. En voici un aperçu basé sur les renseignements les plus nouveaux qui nous soient parvenus.

Lieutenant-général	4,464 fr. par an.
Général-major.	3,352
Colonel.	2,000 à 2,200
Lieutenant-colonel.	1,676
Major.	1,340
Capitaine en premier.	1,230
Capitaine en second	1,130
Lieutenant.	950
Sous-lieutenant.	800
Enseigne, cornette	750
Sous-officier.	40
Soldat	10 50 c. à 21
Soldat des corps d'élite	12 à 24

Tel est le tarif de la solde des militaires russes. Si ces traitements ont été augmentés depuis peu, ce qui ne nous paraît pas probable, l'augmentation doit être insignifiante.

Il résulte de ce tableau, comme le fait fort bien observer M. de Haxthausen, p. 135 de son ouvrage, qu'un lieutenant-général russe ne reçoit pas plus qu'un capitaine prussien de première classe; que l'enseigne anglais le plus mal rétribué reçoit autant que le colonel russe le mieux

partagé; qu'un sous-officier français appartenant à un corps privilégié touche une solde égale à celle d'un capitaine russe de seconde classe. Nos officiers sont traités en grands seigneurs comparativement aux grades correspondants en Russie, et cependant notre armée n'est pas très-largement payée, surtout dans les grades inférieurs.

On s'explique aisément, d'après les chiffres que nous venons de faire connaître, l'exiguité du budget de la guerre en Russie, et quand les panégyristes de cette monarchie s'extasient devant la solution de ce problème financier, ils ignorent ou ils dissimulent la manière dont cette solution a été obtenue. Mieux vaut dépenser beaucoup plus, et ne pas semer dans l'armée un germe de désordre qui est l'élément dissolvant le plus actif et le plus funeste.

Nous demandons maintenant comment un lieutenant peut vivre avec 950 fr. par an, un capitaine avec 1,100 fr., un lieutenant-colonel avec 1,675 fr., un colonel avec 2,000 fr., lui qui est obligé de recevoir. L'existence matérielle a beau être, en Russie, à meilleur marché qu'en Angleterre, en France et en Allemagne; dans aucun État européen, un homme, un militaire, quelque économe et quelque sobre qu'il soit, ne peut suffire à ses premiers besoins avec des ressources aussi ridiculement minimes; mais on va voir comment les officiers russes suppléent à l'insuffisance de leur traitement.

Les officiers supérieurs bien appuyés auprès de l'empereur et des ministres, se font donner des gratifications

de toute espèce, et obtiennent du gouvernement, à titre de prêt, sans intérêt, et pour plusieurs années, des sommes plus ou moins considérables. Puis ces mêmes officiers complètent leur nécessaire par les rapines qu'ils exercent au détriment de tous ceux qui sont obligés de reconnaître leur autorité. Le pillage est organisé dans toute l'armée; tout le monde s'en mêle, à commencer par les chefs de corps jusqu'au plus modeste sergent. C'est chose connue, reçue, approuvée, et le gouvernement compte sur ces habitudes de maraude pour combler le déficit que sa parcimonie, ou son indigence, occasionne dans le budget de chacun de ses serviteurs.

Les soldats ont deux ressources : voler le paysan, et exercer un métier, car il leur est permis de s'occuper en dehors de leurs devoirs militaires. Mais il faut considérer que, l'été, leur temps est presque entièrement absorbé par les manœuvres, et que, l'hiver, il leur est impossible de se livrer aux travaux agricoles, ainsi qu'à certaines industries. Par conséquent, les profits que les soldats peuvent tirer de leur activité, en la mettant au service des particuliers, se réduisent à peu de chose. Mais, quelque médiocres qu'ils soient, ces malheureux ne les dédaignent pas. Il n'est pas de profession qui leur répugne. On en rencontre souvent qui font le métier de crocheteur, et ce n'est pas sans chagrin qu'on voit des hommes dont la poitrine est couverte de médailles et de décorations, se livrer aux occupations les plus viles, les plus antipathiques à l'esprit qui distingue habituellement les militaires.

La somme qui doit pourvoir à la paye, à l'entretien des officiers et soldats, en un mot à toutes les dépenses du régiment, est remise au colonel, qui en fait ce que bon lui semble, et s'arrange toujours de manière à ce qu'il lui en reste entre les mains assez pour défrayer largement sa maison, et même pour faire fortune au bout de quelques années. N'accusant pas exactement les pertes d'hommes ni les absences, le colonel touche le plus longtemps possible la solde des manquants, et ne signale les lacunes que lorsqu'il ne peut plus faire autrement. Il bénéficie sur tous les marchés, sur toutes les fournitures, rogne la ration des soldats, les trompe sur la qualité des vivres, leur retient une portion de ce qu'ils gagnent en allant faire des corvées pour des particuliers; comme il est en rapport direct avec les commissaires et les fournisseurs, non-seulement il se fait faire par eux force cadeaux, mais encore il butine sur l'équipement, l'armement, l'habillement, les subsistances et les fourrages. En un mot, il reçoit beaucoup et donne le moins possible, larronne les plus pauvres de ses subordonnés, grapille sur tout et à tout propos. Un régiment est, pour celui qui le commande, une ferme qu'il exploite à sa guise et en toute sécurité. Personne ne s'en plaint, et l'empereur l'ignore si peu, qu'en nommant un de ses favoris à un commandement, il a toujours l'intention de lui donner, en même temps, le moyen de s'enrichir.

Les officiers subalternes ont d'autres moyens de se procurer ce que le gouvernement leur refuse. Dès que l'un

d'eux arrive dans un cantonnement, « il s'établit dans le village le plus riche de tous ceux que son détachement occupe, et se fait désigner sept, huit et jusqu'à douze logements, s'installe dans le plus convenable, et se fait apporter, en dédommagement des autres, des poules, des œufs, de la crème, etc. Tous les soldats de son détachement sont à ses ordres pour remplir les offices de cuisinier, laquais, cocher ; c'est ainsi qu'avec sa solde chétive il parvient à faire bonne chère, et à mener joyeuse vie, sans compter qu'il emploie des moyens moins licites pour satisfaire des goûts et des besoins moins excusables. Il ordonne quelquefois une revue le sac au dos, mais sans effets ; les sergents, qui entendent à demi-mot, font remplir alors les sacs de foin et les bidons d'avoine, pris dans les granges des paysans, et, après l'exercice ou la revue, chaque soldat va vider son sac et son bidon dans le magasin de son lieutenant [1]. »

Les soldats, victimes de leurs supérieurs, se dédommagent aux dépens de l'hôte dont un billet de logement leur a ouvert la maison. Ils se donnent toutes les petites jouissances qu'ils peuvent trouver sous le toit du paysan qui les héberge. Ils mangent avec lui, se servent de ses vêtements. Quand ils doivent être de service à l'état-major du régiment, du bataillon ou de la compagnie, le mougik est obligé de leur donner pour autant de jours de vivres que leur absence doit durer, sans compter les me-

[1] Tanski, *Tableau du système militaire de la Russie*, p. 212.

nues pièces de monnaie qu'il y joint plus ou moins volontairement.

Dans la cavalerie, les colonels, indépendamment des gains illicites que nous venons d'énumérer, s'en procurent d'autres non moins faciles. Ainsi ils laissent au vert le plus longtemps possible des chevaux qu'ils devraient nourrir au sec ; ils achètent sur pied des récoltes entières, et les font couper pour rien par leurs hommes, ce qui ne les empêche pas de faire payer les fourrages, ainsi obtenus, aussi cher que s'ils les avaient achetés au marché.

Dans la garde, les officiers sans fortune ne font pas autrement. Les fournitures de bois, de paille et de tout ce qui sert aux besoins du soldat en garnison dans les grandes villes leur offrent de merveilleuses occasions de glaner fructueusement. Dans un régiment de la garde en garnison à Varsovie, avant 1830, le froid étant à 20 degrés, on ne chauffait les chambrées que tous les dix jours, quand les hommes descendaient la garde ; et cependant les chefs du régiment recevaient assez de combustible pour chauffer deux fois par jour [1].

« Il ne suffit pas, dit M. de Haxthausen, que nous aimons à citer, il ne suffit pas de mentionner que, dans quelques garnisons éloignées, les officiers, pour s'enrichir du travail de leurs soldats, négligent leur instruction militaire. Il est arrivé *autrefois* [2] que, durant de longues

[1] Tanski, p. 215.

[2] Nous avons dit que M. de Haxthausen était un ami fort com-

années, ils ont porté en compte des frais d'entretien d'hommes qui manquaient au corps, envoyé leurs chevaux dans des pâturages pour s'approprier l'argent destiné aux fourrages, fait des économies sur l'entretien et l'habillement des troupes, et augmenté, par là, le chiffre des malades, des invalides et des morts; qu'ils ont gardé par devers eux les sommes destinées à réparer et compléter le matériel, qui naturellement se trouvait détérioré avant le temps, et que toutes ces économies entrèrent tout simplement dans la poche de ceux qui étaient chargés de l'administration financière. On n'a pas nié que de pareils faits ne fussent arrivés, et même en grand nombre [1]. »

On demandera si l'administration des chefs de corps n'est soumise à aucun examen, à aucun contrôle. Bien loin de là. La surveillance exercée par les généraux et les inspecteurs est, en apparence, des plus sévères; la comptabilité militaire est excessivement minutieuse, vétilleuse, et, par-dessus tout, paperassière. La moindre vérification, le plus petit rapport, entraîne des écritures interminables.

plaisant de la Russie. En conséquence de son système laudatif, toutes les fois qu'il est obligé, par la force des choses, d'avouer une imperfection et de risquer une critique, il a soin de faire remonter le blâme à une époque antérieure au règne de Nicolas. *Autrefois*, dit-il, les choses allaient fort mal, mais l'empereur actuel a de si bonnes intentions, que tous les abus finiront indubitablement par disparaître. Voilà pourquoi nous avons jugé à propos de souligner, dans le passage que nous citons, le mot *autrefois*, qui avait besoin d'explication.

[1] *Les forces militaires de la Russie*, p. 43.

Les Russes ont transporté dans l'administration de leur armée l'amour du papier timbré et des procès-verbaux qui distingue, à un degré si remarquable, leurs hommes de loi. Des inspections annuelles ont lieu très-régulièrement, et les comptes des colonels sont apurés avec un soin irréprochable. Cependant, le pillage est général, la concussion est permanente, et brave audacieusement le châtiment qui lui est dû. Avons-nous besoin d'expliquer comment cela peut se faire? M. de Haxthausen lui-même convient que « l'organisation militaire et la législation de la Russie contiennent bien des choses qui s'opposent à l'extirpation du mal [1]. » Le même écrivain, tout en se lamentant sur cet état de choses, rappelle que « les officiers russes vendirent les cordages de tous les vaisseaux qui avaient été placés sous la surveillance de l'Angleterre. » Il ajoute : « On sait très-bien en Allemagne de quelle manière certains généraux russes effectuaient les fournitures destinées à l'armée [2]. »

En 1838, plusieurs généraux de cavalerie, dont les troupes étaient cantonnées sur le Bug, furent convaincus d'extorsions commises à leur profit dans l'espace de six ou sept ans. Les faits étaient avérés ; néanmoins les coupables furent pardonnés, sous prétexte qu'ils n'avaient pillé les populations que pour subvenir aux premiers besoins de leurs soldats.

[1] *Les forces militaires de la Russie*, p. 37.
[2] P. 36.

Dans le Caucase, la dilapidation se fait en grand; le service militaire semble n'y être considéré par les chefs des corps d'armée, et en général par tous les officiers supérieurs, que comme une entreprise commerciale dont il est permis de tirer, par tous les moyens possibles, le parti le plus lucratif. Peu importe à ces messieurs que les soldats souffrent de leurs rapines, que la faim, les privations et les maladies, qui en sont la suite, les déciment. L'essentiel est qu'ils arrondissent leur bourse, et ils marchent à ce but *per fas et nefas*. M. Hommaire de Hell, qui a publié une curieuse et importante notice sur ces contrées, a écrit les passages suivants :

« Malgré les prix élevés payés par le gouvernement, les entrepreneurs n'expédient pas moins dans le Caucase les denrées les plus malsaines, et des céréales presque toujours échauffées ou totalement corrompues ; car ce n'est que de cette manière qu'ils peuvent réaliser assez de bénéfices considérables pour être à même de satisfaire la cupidité de leurs associés les officiers. J'ai connu à Théodosie, en Crimée, plusieurs négociants, hommes d'honneur, qui refusaient toute espèce de fourniture militaire, parce qu'il leur était impossible de faire accepter de bonnes denrées aux colonels et aux généraux.

» ..... Le gouvernement fait ordinairement, en Sibérie, des achats considérables de beurre, qu'il destine à l'armée du Caucase ; mais ce beurre, qui serait une si grande ressource pour les hôpitaux militaires, et qui se paye jusqu'à 65 francs les vingt kilogrammes, dépasse bien rare-

ment Taganrok. Il est vendu en détail dans cette ville et les environs, puis remplacé par tout ce que l'on peut trouver de plus mauvais. Le vol ne s'arrête pas là : le beurre fabriqué à Taganrok devient, dans le Caucase, l'objet d'une nouvelle spéculation, et, en définitive, il n'en arrive pas une parcelle aux soldats malades et découragés. Les autres bonnes provisions ont à peu près le même sort.

»..... En 1840, à mon passage à Théodosie, 1,500 malades encombraient l'hôpital militaire de la ville, où ils mouraient tous, faute de soins et de bons médicaments. Un général courlandais (dont je pourrais citer le nom), justement indigné, adressa directement à l'empereur un énergique tableau de ces abus. Vingt jours après, un officier supérieur, expédié en courrier par l'empereur lui-même, arriva sur les lieux. Mais les employés de l'hôpital étaient riches, ils avaient pris leurs mesures, et le résultat de cette mission, qui s'annonçait d'une manière si menaçante, fut un rapport des plus satisfaisants sur le zèle des administrateurs et l'état sanitaire de l'établissement. Le général fut sévèrement réprimandé, presque disgracié, et les voleurs continuèrent à mériter les éloges officiels.

» ..... Conséquence fatale de l'absence de tous soins matériels, la mortalité la plus effrayante règne parmi les troupes du Caucase; des divisions entières disparaissent dans l'espace de quelques mois, et tous les trois ou quatre ans, l'armée se trouve totalement renouvelée. C'est

surtout dans les fortins du littoral, où un isolement presque absolu vient se joindre aux mauvais aliments, que les maladies, et principalement le scorbut, font d'horribles ravages. Au printemps de 1840, la douzième division, composée, chose vraiment extraordinaire, de 12,000 hommes d'effectif, était allée occuper les redoutes des côtes de la Circassie. Quatre mois après, on la rappela pour lui faire prendre part à l'expédition alors projetée contre le vice-roi d'Égypte. Lorsqu'elle débarqua à Sévastopol, elle était réduite à 1,500 hommes. La même année, le général en chef, allant visiter les fortins du littoral, ne trouva que neuf hommes de disponibles sur 300 soldats qui composaient la garnison de Soukhoum-Kalé ! D'après des chiffres officiels, il est mort, terme moyen, pendant les années 1841 et 1842, 17,000 hommes sur le littoral de la Circassie. »

A ce remarquable fragment, écrit par un homme qui a résidé sur les lieux, ajoutons le récit d'un fait qui complétera nos preuves :

En 1837, une commission d'enquête, nommée pour examiner l'état de la Géorgie, découvrit que le prince d'Adian, gendre du baron Rosen, gouverneur général du Caucase, employait exclusivement les soldats de son régiment à cultiver ses terres, et imposait aux paysans de la contrée des prestations en nature et des contributions de toute espèce. Par malheur pour l'honnête prince, le baron Rosen, son beau-père, était en butte à la haine du baron de Hann, chef du comité d'enquête, et il fut dénoncé à

l'empereur. Il fut dégradé ; Nicolas lui arracha, en pleine revue, la marque distinctive d'aide de camp du tzar; enfin, un jugement en forme le condamna à servir comme soldat [1]. Sans la malveillance de l'ennemi de son beau-père, le prince d'Adian aurait assurément poursuivi en paix le cours de ses rapines. Il joua de malheur, et dut porter envie à ses collègues, qui pouvaient commettre avec impunité des actes non moins répréhensibles.

Enfin, et pour achever de faire apprécier la moralité des officiers russes, ceux qui ne trouvent pas, dans les profits illégitimes réalisés aux dépens de leurs subalternes ou des populations agricoles, de quoi suffire à leurs besoins, ont recours à la charité publique. Ils mendient dans les rues, dans les maisons, dans les stations de poste, partout où ils se trouvent. Tout officiers qu'ils sont, ils ne rougissent pas de tendre la main ; ils déshonorent leurs épaulettes et leur uniforme en présence des étrangers, stupéfaits d'un tel spectacle! Nous défions les admirateurs de la Russie de citer un autre pays, dans le monde entier, où se voie pareille ignominie.

Qu'on ne nous objecte pas les exceptions que peuvent offrir certains corps d'élite de l'armée russe; personne ne niera qu'il ne se trouve dans la garde des officiers que leur éducation, leurs bonnes manières et leur conduite régulière recommandent à l'estime des honnêtes gens.

[1] Le comte de Suzannet, article sur les provinces caucasiennes, inséré dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1er avril 1841.

Mais d'abord, ceux-là sont riches et peuvent s'abstenir des actes d'improbité qui se passent sous leurs yeux. Ensuite ce sont des exceptions.

Si le voyageur a une fâcheuse idée de l'armée russe en voyant des soldats et des officiers mendier publiquement, cette opinion ne fait que s'aggraver quand il aperçoit, dans l'intérieur de l'empire, des militaires dans la tenue la plus misérable, et littéralement déguenillés. Autant les régiments qui composent la garnison de St-Pétersbourg sont brillants et bien équipés, du moins à la parade, autant ceux de la ligne, cantonnés dans les provinces, inspirent la pitié et le dégoût. On rencontre des soldats couverts de vêtements en lambeaux, et ces haillons, qui n'ont plus de couleur, sont d'une malpropreté horrible. Les officiers ont les coudes de leurs capotes percés, et quelquefois pis. Tel est le résultat de l'insuffisance de la solde et de la rapacité des supérieurs qui, quelquefois, ne laissent même pas à glaner après eux.

Il est douteux que cet état de choses exerce une heureuse influence sur les troupes russes. On pourrait, au contraire, soutenir, avec toute apparence de raison, que l'improbité et l'habitude de la mendicité excluant tout sentiment d'honneur, sont, par conséquent, pour une armée, des causes de faiblesse.

§ III.

Le Russe a horreur du service militaire, nous avons dit pourquoi. Pour le transformer en soldat, il faut lui faire

violence, et c'est toujours avec désespoir qu'il endosse l'uniforme. M. de Haxtbausen, notre autorité de prédilection, dit, page 78 de son ouvrage : « Il est un fait commun à toutes les tribus qui sont soumises à la conscription, c'est leur peu de penchant belliqueux et leur crainte excessive du métier de soldat. Il n'y a peut-être que les Sarmates, les Tatares et les Caucasiens qui fassent exception à cette règle. La tribu prédominante et la grande majorité de celles qui lui sont alliées, semblent destinées par la nature à former plutôt une nation pacifique de commerçants, d'industriels, de paysans et de pâtres, qu'une nation militaire appelée à dominer le monde... Cent traits servent à prouver l'esprit pacifique qui caractérise ce peuple (page 79)... Le Russe ne comprend pas que le combat par lui-même, que les dangers... puissent avoir quelque chose d'attrayant. Il n'y a rien de plus opposé au caractère russe que de porter les armes par amour du métier (page 80)... Autrefois[1] la conscription était ordinairement accompagnée de scènes de violence et de désespoir. Des hommes qui se croyaient menacés se réfugiaient dans les forêts ; les paysans et les soldats, armés de bâtons et de cordes, se mettaient à leur poursuite, et alors les collisions sanglantes n'étaient pas rares. Les convois de recrues étaient gardés avec plus de

[1] Toujours *autrefois*. D'après ce que nous en avons dit, ce mot doit, sous la plume de l'écrivain prussien, être traduit par *aujourd'hui*.

soin que nos convois de criminels; dans les temps reculés[1] il était rare que ces recrues arrivassent au dépôt sans être enchaînées. Depuis ce temps, beaucoup de réformes ont été réalisées; la condition du soldat s'est améliorée, le temps du service a été abrégé, et l'esprit militaire commence à s'éveiller dans le peuple[2]. Cependant les édits sévères[3] publiés contre ceux qui cachent des recrues coupables de désertion, prouvent suffisamment que le peuple a encore beaucoup d'antipathie pour l'état militaire, et qu'il est toujours disposé à prendre parti pour les déserteurs. Les infirmités simulées sont partout fréquentes[4], mais l'abus qu'on en fait en Russie dépasse toute croyance et prouve, en même temps, la finesse naturelle de ce peuple... Le conscrit pleure sur son sort; son père, sa mère, ses frères et ses sœurs, souvent même sa femme et ses enfants, prennent congé de lui comme d'un mourant, et les femmes font entendre les mêmes lamentations dont elles ont coutume d'entourer les cercueils de leurs parents. A Moscou, on montre une pierre où les recrues prennent

[1] Nous savons positivement que cela se pratique encore aujourd'hui.

[2] Il est bien temps, et l'empereur Nicolas doit trouver que c'est un peu tard pour une nation qui a la prétention de conquérir le monde.

[3] Une famille qui cache une recrue en doit fournir deux; si elle n'a pas d'individus propres au service, les deux plus coupables de ses membres sont envoyés en Sibérie.

[4] M. de Haxthausen se trompe : elles sont fort peu fréquentes en France.

pour toujours congé de leurs femmes. (pages 86 et 87)... Il est vrai qu'en Russie personne ne songe à considérer le service militaire comme un honneur du plus grand prix. Au contraire, les hommes exemptés du service trouvent leur position aussi honorable que pleine d'agréments. » (page 87).

Nous nous excuserions de ces longues citations si elles n'étaient pas singulièrement concluantes, et si elles n'empruntaient pas au caractère de l'auteur une valeur toute particulière.

Ni la vie de caserne ni le baptême du feu ne modifient les répugnances du soldat russe. Les deux mobiles qui soutiennent le moral de l'homme de guerre, c'est-à-dire le sentiment de l'honneur et l'ambition, lui étant tout à fait étrangers, il ne cesse de considérer le métier qu'on lui fait faire comme une longue et douloureuse épreuve. Bien différent du conscrit français, qui voit dans son sacrifice l'accomplissement d'un devoir honorable, et dont les instincts belliqueux s'accommodent merveilleusement de tout ce qui constitue la vie de soldat, le mougik maudit son maître, dont la volonté capricieuse cause seule son malheur. S'il oublie jamais sa cabane et son village, ce ne sera qu'après de longues années passées à les regretter. Toutes les fois qu'il se croira à l'abri du châtiment réservé à ses fautes, il se soustraira aux obligations qu'on lui impose; il ne fera rien avec empressement, n'exécutera rien avec zèle. Quand il sera appelé à défendre son pays contre l'étranger, il ne sentira pas au

le paysan est si habitué à ce genre d'éducation et de répression, qu'il peut, à la rigueur, se persuader qu'en devenant militaire il a tout simplement changé de maître. Être un peu plus ou un peu moins rossé, qu'importe? D'ailleurs, le bâton est si bien dans les mœurs du pays! Sans le bâton, la Russie existerait-elle, du moins telle qu'elle est?

« Tout le monde donne des coups, dit M. de Haxthausen, l'ami de la Russie : le père bat son fils, le mari sa femme, le seigneur territorial ou son intendant les paysans, sans qu'il en résulte de l'aigreur ou de la rancune. Le dos même des Russes est habitué aux coups, et pourtant le bâton est encore plus sensible aux nerfs de leur dos qu'à leurs âmes [1]. »

Pour répondre à un chef, il y a non-seulement des formules, mais des intonations déterminées comme un article de règlement, et que le soldat doit apprendre dès les premiers temps de son noviciat, s'il veut éviter bien des châtiments. Si le régiment est à la veille de parader devant un prince ou devant le tzar, on dresse les hommes à crier *hourra!* tantôt par pelotons, tantôt par bataillons, quelquefois en masse. Malheur à eux s'ils crient autrement que sur le ton et à la distance de rigueur! On les exerce aussi à répondre tout d'une voix, et par des mots sacramentels, aux compliments et aux interpellations de l'autocrate ou du prince dont ils attendent la visite.

[1] *Les Forces militaires de la Russie*, p. 108.

« Un peloton qui défilait au pas de course devant l'empereur, n'ayant pas entendu qu'il avait dit : « Bien, mes enfants! » fut puni pour n'avoir pas répondu par la formule : « Nous tâcherons de faire mieux [1]. »

Il arrive quelquefois que, pour un délit individuel, ou imputable à quelques-uns seulement, tout le peloton ou tout le bataillon est puni en masse. Les innocents ignorent le motif du châtiment, mais ce mystère répond précisément au but qu'on se propose : l'impression de terreur n'en est que plus forte et plus salutaire, et à l'avenir chacun se tiendra sur ses gardes. Et puis la solidarité dans les punitions a un autre avantage : c'est d'établir une espèce de surveillance ou de police réciproque parmi les soldats.

La moindre faute est transformée en crime et sévèrement châtiée. Il faut que le soldat tremble sans cesse, dût ce régime moral le conduire à l'hébêtement, ce qui arrive d'ordinaire. Il faut que la peur remplace chez lui les sentiments qui lui font défaut, même le courage, afin que, s'il est trop pusillanime pour marcher, de gaieté de cœur, à l'ennemi, il avance, du moins, par la crainte du supplice.

Parmi les officiers, la discipline est tout aussi dure, tout aussi inexorable. C'est le même système de compression abrutissante, la même tyrannie du supérieur sur le subordonné. Pour les officiers, obéir n'est pas, non plus, la prin-

[1] Tanski, p. 183.

cipale condition : il faut, avant tout, s'avilir devant les grosses épaulettes, et avoir l'air de révérer, à l'égal d'un dieu, l'homme, quelquefois haïssable et stupide, qui vous fait l'honneur de vous commander. La règle veut que tout officier salue son supérieur, rien de mieux ; mais quand il passe devant son général, il doit s'arrêter, faire front, et lui adresser le salut militaire de l'air le plus humble possible. Le soldat se découvre sur le passage des sous-officiers ; mais du plus loin qu'il distingue un officier, il doit se décoiffer ; puis, quand il n'est plus qu'à quinze pas du maître, il fait face, se tient droit et raide comme un pieu, jusqu'à ce que l'officier soit éloigné de quinze autres pas. L'empereur Nicolas tient essentiellement à ce que cet esprit de servilité se maintienne dans les rangs de son armée. Il se plaît à vexer, à tourmenter les officiers dans les moindres détails de leur vie militaire. On le voit oubliant son caractère de quasi-Dieu et les convenances les plus vulgaires, s'occuper de niaiseries qui ne devraient pas arrêter un seul instant son attention, et qui n'intéressent que tel ou tel lieutenant, tel ou tel capitaine à qui l'on a quelques peccadilles à reprocher. L'esprit étroit et puérilement tatillon de l'autocrate se révèle dans ces petites taquineries, dignes d'un tambour-maître hargneux. Bien mieux : il tire vanité du soin qu'il donne à ces enfantillages, de la sagacité avec laquelle il découvre les petits péchés de ces jeunes militaires. Cette manie, si conforme, du reste, à la tendance du caractère du tzar, est d'autant plus déplorable, qu'elle se complique de brutalité et de

colère, de telle sorte que ce qui ne serait que ridicule, devient odieux par la gravité que le souverain attribue aux moindres délits, et même à ce qui n'en a que l'apparence. Un voyageur anglais raconte qu'un jeune officier, de famille aristocratique, eut le malheur de rencontrer plusieurs fois l'empereur dans les rues de Saint-Pétersbourg, et que cela suffit pour exciter contre lui la mauvaise humeur de Nicolas. « Comment se fait-il, dit l'autocrate au prince Menchikoff, que partout où je vais, sur le quai anglais, à la Perspective de Newsky, ou au Jardin d'Été, je rencontre votre fainéant de neveu occupé à perdre son temps? — Mon oncle, répondit le jeune homme après que le prince lui eut fait part de cette observation, comment se fait-il, je vous prie, que partout où je vais, sur le quai anglais, à la Perspective de Newsky, ou au Jardin d'Été, je rencontre l'empereur occupé à perdre son temps? » Le spirituel officier a déjà été deux fois exilé au Caucase; s'il continue, il finira infailliblement ses jours en Sibérie.

L'empereur est tout aussi méticuleux et sévère à l'égard des officiers supérieurs les plus distingués. Il ne craint pas de punir et de mortifier des généraux à la tête de leurs régiments. Le général I.... commandait un corps d'armée sur la frontière de Pologne; un jour, le tzar, passant la revue de ces troupes, attendit cinq minutes le général, qui s'était trompé d'heure. Transporté de fureur à l'arrivée du commandant supérieur, Nicolas l'apostropha violemment, lui ordonna de descendre de cheval et de mar-

cher à la queue de ses troupes, au milieu des infirmiers. Force fut au malheureux général de se laisser déshonorer en présence de ses soldats, et de se transformer, sur l'ordre de son irascible maître, en garçon apothicaire. Chez nous, un maréchal de France ou un prince qui se permettrait un pareil abus d'autorité, et un général qui accepterait une telle humiliation, seraient également déshonorés. Nous ne pensons pas, cependant, que le lien de la discipline soit plus relâché en France qu'en Russie.

Le despotisme militaire poursuit les officiers russes partout où on les admet, dans le monde comme dans la rue, dans les riches salons des grandes villes comme parmi leurs camarades. « Plus d'un officier des gardes, dit M. Tanski, surtout sous le règne d'Alexandre, fut renvoyé dans la ligne pour avoir manqué à l'étiquette du palais. Cet affront fut dévoré par un officier de l'artillerie de la garde polonaise, qui avait eu l'audace d'engager à danser une princesse du sang. D'autres encoururent les arrêts pour des cas encore moins graves : par exemple, pour avoir perdu la mesure, ou fait quelque gaucherie dans une contredanse. »

Peu importe que les circonstances qui ont motivé un ordre ne soient plus les mêmes ; l'ordre n'en sera pas moins rigoureusement exécuté, fût-il devenu dangereux. La peur du châtiment empêche les inférieurs de prendre sous leur responsabilité la plus légère modification aux volontés du commandant. Cette crainte paralyse toute initiative, tout élan, tout effort d'intelligence. On a vu,

dans nos guerres républicaines et impériales, des régiments russes se laisser égorger ou anéantir par la mitraille avec un courage parfaitement inutile, et cela parce que le colonel n'osait prendre sur lui de changer de position, c'est-à-dire de faire ce que son général eût fait, assurément, s'il se fût trouvé sur le théâtre du massacre. M. le duc de ***, qui connaît parfaitement la Russie, où il a occupé un poste diplomatique très-important, et qui a eu l'obligeance de nous donner beaucoup de renseignements, a été témoin, dans la campagne de 1828 contre les Turcs, de faits de ce genre auxquels on serait tenté de ne pas ajouter foi : des bataillons entiers, placés par l'impéritie d'un commandant de brigade dans des positions périlleuses et même intenables, essuyaient, sans bouger, le feu le plus meurtrier. Formés en carré, les malheureux voyaient le rang opposé aux Turcs diminuer peu à peu. Les deux rangs latéraux se resserraient au fur et à mesure, et, enfin, quand toute la file de face était détruite, le carré se trouvait transformé en triangle. Alors, sur l'ordre du commandant qui survenait, ce qui restait du bataillon se retirait tranquillement et en bon ordre. Au lieu de se laisser si inutilement décimer, des officiers français se seraient précipités sur l'ennemi. Y a-t-il plus de courage à attendre la mort de pied ferme, comme les Russes? C'est possible ; mais cette espèce d'intrépidité n'est pas à envier, car c'est de l'héroïsme stupide, et utile seulement dans certaines occasions [1].

[1] Pour donner une idée de la manière dont le soldat russe

La sévérité exagérée de la discipline, entre autres inconvénients, a celui de ne pouvoir fléchir sans exposer le supérieur au mépris du subalterne. S'il se présente telle circonstance où le chef qui a ordonné soit obligé de revenir sur sa volonté première, ceux qui, d'ordinaire, lui obéissent, l'accuseront de faiblesse et regarderont sa concession presque comme une lâcheté. La discipline, telle qu'on l'entend et qu'on la pratique en Russie, est un ressort qu'on ne peut détendre sans péril.

Le cas de force majeure dont nous parlons ici n'est pas sans exemple. On a vu les hommes les plus renommés dans ce pays pour leur violence brutale et leurs habitudes despotiques, contraints de céder devant une résistance opiniâtre, et même arriver à faire amende honorable. Le grand-duc Constantin lui-même, ce tyran si farouche, si redouté, fut plus d'une fois forcé de reculer devant le courage énergique d'un homme de cœur. Le fait que nous

comprend l'obéissance, M. de Haxthausen cite les faits suivants : « On raconte qu'un jour un vaisseau, ayant à bord beaucoup d'officiers, venant à sombrer sur la Néwa, l'ordre fut donné aux soldats de sauver l'équipage ; alors, comme on leur avait dit : « Sauvez d'abord les officiers de la garde, » ils demandèrent à chaque individu qu'ils voyaient s'enfoncer : « Êtes-vous un officier de la garde ? » L'eau, qui déjà pénétrait dans la bouche de ces malheureux, les empêchait de répondre, et on les laissait se noyer. Une autre fois, par un temps de sécheresse et de poussière, la place d'exercice à Saint-Pétersbourg devait être arrosée pour une revue. Il survint une pluie torrentielle, mais les soldats continuèrent d'arroser, car c'était ordonné. » (*Les Forces militaires de la Russie*, p. 105.)

allons raconter est d'autant plus intéressant, que le héros de l'aventure est un Français.

Le général d'Auvray, émigré au service de la Russie, commandait, en 1828, le corps de Lithuanie. Son fils, à peine âgé de vingt ans, servait comme enseigne dans un régiment en garnison à Varsovie. Le grand-duc Constantin allait souvent visiter le camp établi près de la capitale et passer la revue des troupes. Deux corps de garde avaient été installés dans ce camp pour servir de salles de police, l'un pour les soldats, l'autre pour les officiers condamnés aux arrêts. Le premier était exclusivement gardé par des soldats, le second était confié à des sous-officiers, afin d'ôter à la punition tout caractère de flétrissure. C'eût été pour les officiers un déshonneur que d'être envoyés à la salle de police des soldats ; ce n'en était pas un d'être aux arrêts dans la tente qui avait pour factionnaire un sous-officier.

Un jour, le jeune d'Auvray, chargé de faire exécuter un mouvement à ses hommes, ou de transmettre un ordre, fit quelque gaucherie involontaire et bien excusable, mais très-grave aux yeux du grand-duc. Constantin se retourne et ordonne à d'Auvray de se rendre au corps de garde *des soldats*. A ces mots, l'officier reste stupéfait et ne bouge pas. « M'avez-vous entendu ? s'écrie le grand-duc. — Oui, Monseigneur, répond le jeune homme ; mais je n'irai pas à la salle de police des soldats. — Vous n'irez pas ? — Non, monseigneur. — C'est bien, monsieur ! »

A l'instant même d'Auvray est traduit devant un con-

seil de guerre comme coupable d'insubordination au premier chef, et dans les circonstances les plus graves. Il est condamné à mort.

Le lendemain, le grand-duc revient au camp et fait comparaître d'Auvray devant lui. « Monsieur, lui dit-il, vous avez désobéi à mes ordres; vous êtes condamné à mort et dans peu d'instants vous subirez le châtiment dû à votre crime. Mais auparavant, il faut que vous vous rendiez à la salle de police. — Monseigneur, je vous l'ai dit, repond l'officier, je n'irai pas. » Le grand-duc, d'abord irrité, commence à s'émouvoir en présence de cette résistance indomptable. « D'Auvray, dit-il, je vous fais grâce, si vous obéissez. — Monseigneur, réplique l'intraitable enseigne, je ne puis consentir à subir les arrêts dans le corps de garde des soldats. J'aime mieux mourir. — Pourquoi? — Parce que je préfère la mort au déshonneur. » L'émotion de Constantin redouble. « Jeune homme, s'écrie-t-il, il faut absolument obéir. Si je vous donne la main pour aller à la salle de police des soldats, ne voudrez-vous pas y venir avec moi? » D'Auvray reste un moment indécis, voyant bien que le grand-duc lui fait une concession inattendue; mais il se raffermit dans sa résolution et répond encore : « Je n'irai pas. Faites-moi mourir! — Eh bien! dit Constantin, transporté de colère, qu'on l'y porte. Soldats, empoignez cet homme et traînez-le au corps de garde! » D'Auvray se trouble, le désespoir s'empare de lui; des larmes brûlantes s'échappent de ses yeux. Tout à coup, au moment où les soldats vont porter

leurs mains sur lui, il arrache ses épaulettes, déchire son uniforme, et quand il est à moitié dépouillé de ses vêtements, il s'écrie : « Maintenant je ne puis plus déshonorer mon régiment, car je n'en porte plus l'uniforme. Faites de moi ce que vous voudrez. »

Il fut transporté au poste disciplinaire des soldats. Mais à peine y était-il enfermé, que tous les officiers du régiment, bravant le courroux du prince, allèrent lui rendre visite et le féliciter sur son noble refus.

La situation était grave. Le régiment, irrité de l'injure qui lui avait été adressée dans la personne d'un de ses membres, avait témoigné son mécontentement par les marques de vive sympathie que les officiers avaient données à leur courageux camarade. Fallait-il braver ce ressentiment, ou reculer? Voici le parti auquel s'arrêta le grand-duc : il sollicita la grâce de d'Auvray qui, par ordre de l'empereur, fut simplement dégradé et condamné à servir comme soldat. Mais on eut soin de le placer dans un régiment du corps de Lithuanie, afin que son père, qui devenait son supérieur, pût lui prodiguer tous les adoucissements compatibles avec sa position, et qu'il lui rendît son grade le plus promptement possible. C'était donc une grâce déguisée. Ce n'est pas tout : le grand-duc réunit auprès de lui les officiers du régiment de d'Auvray, leur confessa qu'il avait eu tort et leur exprima tous ses regrets de ce qui s'était passé [1].

[1] Nous tenons ces faits d'un officier polonais qui faisait partie

Pense-t-on que cette conduite, imposée au grand-duc par la nécessité, fût de nature à augmenter le respect des soldats et des officiers pour ce prince? Pense-t-on aussi que la discipline s'en trouvât bien? L'effet, en pareil cas, est toujours d'autant plus funeste, que la sévérité habituelle est plus grande.

La discipline russe a, d'ailleurs, pour effet de provoquer chez les subalternes le désir constant de réagir contre le despotisme des règlements et des supérieurs. De là, le désordre, et, dans bien des cas, l'absence de la véritable discipline. « Partout où l'œil du supérieur ne perce pas, règne une négligence funeste. Combien, parmi les soldats, les uns sont surchargés de service, les autres ne servent que pour les plaisirs de leurs officiers ! Combien, faute d'une bonne discipline, y a-t-il d'abus dans toutes les branches de l'administration, abus dont les soldats sont victimes ! En campagne, en prenant pour exemple la dernière (celle de Pologne), combien n'a-t-on pas surpris de leurs avant-postes, quoique les Cosaques, de leur nature actifs et intelligents, couvrissent les cantonnements et les bivouacs [1] ! »

A quoi sert, demanderons-nous encore, une discipline brutale et cruelle? quelle peut-être son influence sur l'esprit des subalternes, quand ces derniers savent que l'ac-

du régiment de M. d'Auvray, et qui fut témoin de toutes les circonstances que nous venons de raconter.

[1] Tanski, p. 186.

complissement rigoureux de tous les devoirs militaires, une conduite irréprochable, un zèle soutenu, un mérite incontestable, pèsent moins dans la balance des chefs que la flatterie, l'obséquiosité et la bassesse?

Certes, nous ne jugeons pas ici au point de vue des idées françaises. Nous reconnaissons que le caractère de la discipline doit varier suivant les mœurs des peuples, suivant leurs lumières, leur génie, leur constitution sociale et politique, et le mode de recrutement usité chez eux. Chez les Français, peuple doué de toutes les vertus guerrières, peuple intelligent, chevaleresque, susceptible, éminemment accessible à tous les sentiments d'honneur; chez les Français, qui, en outre, ne reçoivent dans leurs armées ni mercenaires, ni étrangers, la discipline doit nécessairement, et peut être, sans danger, plus libérale, exclure tout châtiment corporel, toute parole humiliante, tout traitement injurieux. En Russie, au contraire, il faut mener le soldat plus durement pour en espérer quelque chose, et en cela, on ne fait que se conformer aux nécessités d'un état social fondé sur la servitude et le mépris de la dignité humaine. Mais à ce mode de discipline il y a des limites, et ce sont précisément ces limites que les Russes ont dépassées. Ils ont exagéré le principe et ses conséquences, tout en négligeant ce qui pouvait assurer le bon ordre dans leurs armées, et inspirer à leurs soldats des sentiments plus belliqueux. Ils ont poussé la sujétion jusqu'à l'abrutissement, l'autorité jusqu'à la tyrannie, la sévérité jusqu'à la cruauté.

La justice militaire, en Russie, a le même caractère que la législation pénale. Elle a pour but de flétrir l'homme tout en le châtiant, de le dégrader en le punissant. Elle emprunte à l'époque où elle fut fondée (le règne de Pierre Ier) un cachet de brutalité et de barbarie, parfaitement en rapport, du reste, avec les mœurs de l'empire moscovite. La mort même n'y apparaît qu'entourée d'un appareil hideux et déshonorant, car on ne la reçoit que par le bâton.

La prison n'est pas usitée; elle est remplacée par les corvées et les gardes hors de tour, dont les officiers font abus, au grand détriment de la santé des soldats. La rétrogradation à l'état de recrue et l'obligation de recommencer les quinze ou vingt ans de service, sont, de toutes les peines en usage, celle que les soldats et les officiers redoutent le plus. On peut se figurer le chagrin d'un malheureux qui, à la veille d'achever son temps de service, est, pour une faute vénielle, condamné à reprendre le collier de misère comme s'il n'avait jamais porté le mousquet. Imagine-t-on aussi le désespoir d'un officier forcé de redevenir simple soldat après plusieurs années de commandement ?

Mais c'est le bâton qui est le grand moyen de répression et de terreur. L'habitude qu'on en a, fait que les chefs abandonnent aux sous-officiers le droit d'appliquer cet ignoble châtiment sans jugement aucun et sur un ordre pur et simple. Un humble sergent peut faire donner jusqu'à cent coups de bâton à un soldat, et cela pour des

délits qui, chez nous, entraîneraient tout au plus la salle de police.

Il va sans dire que les officiers ne se privent pas des autres variétés de brutalités envers leurs soldats. — Un journal français publiait tout dernièrement, sur la foi d'une correspondance de Bucharest, le fait suivant, dont l'auteur de la lettre avait été témoin. Nous citons textuellement :

« Un général, suivi d'un aide-de-camp, passait à pied devant un poste; les soldats, avertis par la sentinelle, se réunissent à la hâte pour présenter les armes. Le tambour, dans sa précipitation, trébuche, mais arrive néanmoins à temps pour exécuter le roulement d'usage.

» Le général passe. Resté en arrière, l'aide-de-camp s'approche du tambour, lui arrache une de ses baguettes doublées de cuivre, et s'en sert pour lui asséner des coups violents et redoublés sur la tête, les yeux et les oreilles. Le sang jaillissait, et pendant que l'officier s'acharnait sur sa victime, celle-ci, les mains serrées contre le corps, restait impassible sans détourner la tête. »

Une foule de délits sont punis de mort; mais l'empereur commue le plus habituellement la condamnation, et alors le coupable est envoyé tantôt dans un bataillon de garnison cantonné dans un district lointain et sauvage, tantôt en Sibérie, soit comme simple exilé, soit pour y travailler aux mines. La perte de la noblesse pour les officiers et la dégradation militaire accompagnent toujours la peine de la déportation. Pour les officiers cosaques, la

bastonnade était et est encore d'usage. Ces messieurs souffrent que leurs supérieurs appuient leurs réprimandes de voies de fait qui, chez nous, seraient considérées comme le comble de l'humiliation. Le soufflet et le coup de poing ont pour eux une signification tout anodine. L'empereur se plaît assez fréquemment à infliger la dégradation temporaire ou perpétuelle, et l'envoi à l'armée du Caucase. Ainsi le Caucase, le seul lieu de l'empire où la guerre soit en permanence, le seul où il y ait chance de servir son pays avec gloire et de s'illustrer, est considéré en Russie comme une terre d'exil. Tandis que tous les officiers et les soldats de l'armée française sollicitent, comme une faveur, d'être envoyés en Algérie, les Russes, eux, regardent comme une disgrâce l'ordre de se rendre dans le Caucase pour guerroyer contre les Circassiens. Ceci n'a pas besoin de commentaires [1].

L'insubordination au premier chef est punie de plusieurs milliers de coups de bâton, ce qui équivaut à la mort, car il est absolument impossible que le condamné résiste à un pareil supplice. Autrefois on arrachait les narines et l'on coupait la langue aux coupables; mais depuis Catherine II, on se contente de marquer au visage ceux qu'on envoie aux travaux publics dans une forteresse, ou aux mines de la Sibérie.

Les prévenus, officiers et soldats, sont conduits *enchaînés*, devant le conseil.

[1] M. de Haxthausen dit la même chose p. 119 de son ouvrage.

Pour donner une idée précise et saisissante de la manière dont se rend la justice militaire dans ce pays, nous allons rapporter avec détails une affaire qui fit quelque bruit en 1837, et qui montre dans toute leur barbarie les procédés juridiques des conseils de guerre moscovites.

Une commission militaire, réunie dans la petite ville de Troïanoff, sous la présidence du baron Ungern, colonel des hussards d'Alexandrie, était appelée à juger un jeune homme, Allemand de naissance, qui avait pris du service dans l'armée russe.

Au milieu de la salle du conseil on voyait une table couverte d'un tapis vert. Debout sur cette table étaient placés un crucifix d'ébène et un grand miroir d'argent; cette plaque de métal figure dans tous les tribunaux de l'empire; elle est destinée à indiquer symboliquement la présence du souverain, ce dieu terrestre qui est censé partout, même dans la conscience de ses sujets, et au nom de qui tout se fait dans l'empire, jusqu'aux choses les plus intimes du domaine religieux.

Les membres du conseil, parmi lesquels on remarquait un sous-officier et un soldat, ayant pris place autour de la table, l'auditeur ou capitaine rapporteur donna lecture de l'enquête faite par lui sur l'affaire soumise à la décision des juges.

George-Frédéric Anguel, né à Dresde, en Saxe, d'une famille noble, et âgé de vingt-six ans, était porte-enseigne dans le régiment des hussards d'Alexandrie, et allait être nommé officier, lorsqu'il fut arrêté et jeté en prison pour

avoir à répondre devant le conseil de guerre d'un délit très-grave. Il était accusé d'avoir provoqué en duel et menacé d'un coup de pistolet le capitaine démissionnaire Tchinguéri, par ordre de qui il avait, un jour, reçu cent coups de bâton.

Après lecture de l'enquête, l'accusé est amené, chargé de fers, par quatre soldats, qui tiennent leurs sabres nus sur sa tête.

L'auditeur lit une seconde fois le rapport, et le président dit à l'accusé :

« Que réponds-tu ? »

ANGUEL. Nous étions cantonnés dans le village de Solotvine. Le capitaine Tchinguéri et moi, nous nous rencontrions souvent chez le curé du village, qui avait une fille charmante à laquelle le capitaine faisait une cour assidue. Je parlais aussi quelquefois à Eudoxie, ce qui excita, bien à tort, la jalousie de mon capitaine. Me croyant son rival, il me défendit de remettre les pieds dans la maison du curé. J'obéis, comme je le devais. Sur ces entrefaites, le capitaine, qui nourrissait contre moi une haine implacable, m'envoya, un jour, surveiller des chevaux qu'on avait mis au vert, à deux lieues de Solotvine. A peine étais-je arrivé au lieu du pâturage, que le capitaine survint, et, sans me dire un seul mot, sans avoir aucun motif pour me punir, me fit déshabiller, puis ordonna aux soldats qui se trouvaient là de me donner cent coups de bâton. Cet ordre fut immédiatement exécuté. Avant le centième coup, je m'évanouis ; la douleur

et la honte m'avaient fait perdre connaissance. Porté à l'hôpital, j'y suis resté assez longtemps malade de la fièvre et de mes blessures; lorsque j'en sortis, le capitaine Tchinguéri venait de donner sa démission. Je me considérais comme flétri, déshonoré, et ce fut avec joie que j'appris que mon bourreau était redevenu mon égal, puisqu'il avait entièrement quitté le service. Je me rendis chez lui pour lui demander satisfaction, comme doit le faire tout homme de cœur; il refusa, et me chassa brutalement de sa maison. A ce moment, transporté d'une légitime colère, je le menaçai de ma vengeance.

Le président. Où as-tu fait ton éducation?

L'accusé. A l'université d'Erfurth, en Allemagne.

Le président. Fort bien; c'est là que tu as appris à avoir des idées et à parler?

L'accusé. Mon colonel, je suppose que tout militaire pense de même quand il s'agit de défendre son honneur outragé.

Après ce bref interrogatoire, l'accusé est entraîné hors de la salle d'audience.

Le président rappelle aux membres du conseil les peines portées contre l'insubordination. Puis, interpellant le soldat qui siége parmi les juges, il l'engage à formuler son avis sur l'affaire.

Le soldat (se levant). Mon colonel, je n'en ai pas. Punissez l'accusé comme vous voudrez.

Le sous-officier. Mon colonel, je m'en rapporte à vous pour la condamnation de l'accusé.

LE CORNETTE. Sur mon honneur et ma conscience, je trouve le porte-enseigne Anguel innocent, et je vote pour son acquittement.

LE STABS-CAPITAINE. Moi, je le déclare coupable, et je demande qu'il passe une fois à travers les verges d'un escadron, et qu'il soit privé de son grade, pour deux ans seulement s'il se conduit mieux à l'avenir, pour un plus long temps s'il se conduit mal.

LE CAPITAINE. Je crois Anguel coupable, et je vote pour qu'il passe deux fois à travers les verges d'un escadron, après dégradation préalable.

LE MAJOR. Je suis du même avis.

LE LIEUTENANT-COLONEL. Moi aussi.

LE PRÉSIDENT. Je pense de même, et j'ajoute *qu'Anguel est un homme dangereux pour l'État.*

La sentence fut soumise à l'empereur qui écrivit au bas de l'arrêt :

« J'approuve; mais j'ordonne que le coupable passe *trois fois* à travers les verges de *deux* escadrons, qu'il soit destitué de son grade *à perpétuité, sans pouvoir quitter le service de la Russie, ni avancer en aucun cas.* L'arrêt doit être exécuté immédiatement. »

Voici maintenant comment s'exprime un témoin oculaire du supplice du malheureux Anguel :

« Trois cent soixante hussards, armés de fortes baguettes en chêne, sont placés sur deux files. Le condamné arrive, garrotté et poussé par des soldats. C'est un grand jeune homme aux traits distingués, et dont la pâleur décèle

plutôt des souffrances passées que la crainte du supplice. Après que l'auditeur a donné lecture de l'arrêt, Anguel est dépouillé de ses vêtements et mis à nu jusqu'à la ceinture. Ses deux bras sont fortement attachés sur sa poitrine et une corde est passée à son cou. Les deux bouts de cette corde sont tenus par des soldats. Deux hussards, placés devant le patient, et deux autres derrière, marchent, sabres nus, et la pointe tournée vers son corps, pour l'empêcher de reculer ou de marcher trop vite.

» A la voix du colonel, qui a crié : Frappez ! la marche fatale a commencé. Chaque soldat frappe à son tour. Des officiers, marchant en dehors des files, s'assurent que les coups sont portés avec force, et comme un des soldats avait paru ménager le patient, on le fit sortir des rangs pour lui infliger à lui-même le supplice des verges.

» Anguel, qui avait d'abord dévoré sa douleur, ne put bientôt plus contenir ses gémissements. Le sang ruisselait; ses épaules et ses reins étaient en lambeaux, et cependant il n'y avait qu'un tour de verges. Au deuxième tour, il fallut que les soldats le soutinssent dans sa marche. Au troisième tour, on le traîna dans une brouette, couché à plat ventre et garrotté. Le malheureux a été ensuite porté à l'hôpital, d'où les médecins pensent qu'il ne sortira pas vivant. »

Ce procès dans lequel un homme, pour avoir voulu venger son honneur, est déclaré *dangereux pour l'État ;* cette impossibilité pour un inférieur d'obtenir satisfaction d'une injure, même quand le provocateur est redevenu

son égal; la lâcheté de ce capitaine qui refuse un cartel et dénonce son adversaire; ces formes de procédure sommaires et brutales; cette absence de toute protection pour l'accusé; cette aggravation de peine ordonnée par l'empereur, sans doute parce que le condamné *a appris à penser* dans une université allemande; cette exécution effroyable; cet homme traîné, à moitié mort, sur une brouette, pour recevoir le reste du châtiment; ces soldats battus eux-mêmes pour avoir eu la main trop légère; comme tout cela peint bien la Russie!

§ IV.

Nous voici arrivés à des considérations d'un ordre plus important.

Mais avant d'examiner les qualités morales du soldat russe, disons ce qu'il vaut au point de vue purement physique.

A part les géants qui composent la garde impériale, le soldat russe est maigre, de chétive apparence, et se fait remarquer par son air languissant [1]. Si sa figure a quelquefois une apparence d'embonpoint, ne vous y fiez pas, c'est de la bouffissure, pas autre chose. L'habitude systématique de serrer outre mesure l'uniforme, fait refluer le sang au visage et gonfler les traits. Un autre résultat de

[1] M. de Haxthausen dit la même chose.

cet usage, c'est d'occasionner beaucoup de maladies du foie et des yeux. Les Grands-Russes sont en général robustes et bien constitués; ils font exception. Leurs compatriotes des autres provinces sont lymphatiques, mous, sans ressort, maladifs. Le régime auquel sont soumis ces malheureux n'explique que trop bien leur état d'amaigrissement et de faiblesse. « D'abord aucun soldat au monde n'est exposé, même en temps de paix, à plus de fatigue que le soldat russe [1]. » Il ne vit en bonne santé que dans les cantonnements ruraux; dans les casernes des villes, il s'étiole [2]. Sa nourriture se compose de viande, de farine de seigle, de gruau et d'eau-de-vie. Mais il n'a qu'un quart de livre ou 125 grammes de viande par jour, quantité évidemment insuffisante; cet aliment si nécessaire est remplacé par le pain, dont on ne donne pas moins de 4 livres par jour à chaque homme. Le soldat est donc réduit à se gonfler de mauvais pain en place de viande. Pas de vin, l'eau-de-vie le remplace, au grand détriment de la santé du pauvre diable. Le soldat n'est bien nourri que quand il est cantonné chez des paysans; alors il vit aux dépens de son hôte, qu'il met largement à contribution. Encore s'il trouvait dans une solde suffisante les moyens d'améliorer quelque peu son ordinaire et d'y ajouter quelque chose. Mais cette solde est vraiment dérisoire, elle varie, on l'a vu plus haut, de 10 fr. 50 c. à

[1] Haxthausen, p. 118.

[2] Le même, p. 120, à la note.

21 fr. par an. Les troupes d'élite reçoivent la paye la plus forte, c'est-à-dire de 1 à 2 fr. par mois. En conséquence, les retenues prélevées, il ne reste rien, absolument rien au soldat. En France, le soldat reçoit de 135 à 230 fr. par an.

Nous n'avons pas besoin d'insister pour faire comprendre les tristes conséquences de cette situation matérielle. Le soldat souffre, il s'affaiblit et encombre les hôpitaux. La mortalité dans l'armée russe est égale à celle observée parmi les troupes anglaises à Bombay, un des points les plus pestilentiels du globe. Un autre résultat, c'est que le soldat russe supporte difficilement les fatigues de la guerre, et qu'il contracte rapidement les maladies endémiques des pays qu'il traverse ou qu'il occupe. Les vallées du Danube et de la Theiss, entre autres, ont servi de tombeau à des armées entières.

On a remarqué la ressemblance qu'offrent entre eux les soldats russes. C'est l'habitude d'une discipline abrutissante, et la docilité machinale de ces malheureux qui leur impriment ce cachet d'uniformité. Qui voit un soldat moscovite les voit tous. Les gestes, les mouvements, la tournure de celui-ci sont absolument la tournure, les mouvements et les gestes de celui-là. On les dirait fondus dans le même moule, tant une éducation militaire tyrannique s'est appliquée à faire disparaître l'individualité de chacun de ces hommes passés à l'état de brutes. Dans la garde impériale, on renchérit encore sur ce beau résultat : on forme des compagnies exclusivement composées

de soldats ayant les cheveux blonds et les yeux bleus, et d'autres d'hommes à yeux bruns et à chevelure noire. L'empereur Nicolas trouve cela charmant.

Pour bien apprécier l'armée russe au point de vue de sa valeur morale, il importe de connaître les éléments dont elle se compose en majeure partie, et de savoir ce que fait le gouvernement pour rehausser, dans l'opinion de son peuple, la profession militaire.

Nous avons dit que les seigneurs envoient à l'armée les mauvais garnements dont ils veulent se débarrasser, les ivrognes, les hommes dont ils ne peuvent tirer aucuns services. M. de Haxthausen, tout ami de la Russie qu'il est, déclare que les éléments fournis à l'armée par le recrutement sont « d'abord des malfaiteurs, des vagabonds, de mauvais sujets, puis des individus stupides, paresseux et faibles; enfin, en dernière ligne seulement, de bons ouvriers. La conscription, ajoute-t-il, ne fait qu'enlever l'écume du pays pour la jeter ensuite dans l'armée. Mais tous ces éléments se ressemblent sur ce point : c'est qu'ils n'ont pas le moindre goût pour la carrière des héros. [1] » Ces hommes dépravés, ces fainéants, ces vauriens se purifieront-ils dans le milieu où les jette le caprice d'un propriétaire ou de l'autorité? Cela est tout simplement impossible, car le gouvernement lui-même semble prendre plaisir à attacher une idée de réprobation à l'état qu'il leur fait embrasser forcément. En Russie, le service militaire est considéré et

[1] *Les Forces militaires de la Russie*, p. 85.

infligé comme châtiment. Beaucoup de délits entraînent, pour ceux qui en sont reconnus coupables, l'obligation de se faire soldats. C'est ainsi que « certaines contraventions aux règlements de police, le vagabondage, la filouterie, la débauche éhontée, etc., fournissent aux régiments une foule de mauvais sujets, entre autres des Bohémiens [1]. » Ainsi l'armée, dans ce phénoménal pays, est une grande prison, un immense pénitencier; l'uniforme est un carcan, et les services militaires sont assimilés aux travaux forcés. Singulier moyen de faire aimer la carrière des armes que de la déshonorer et d'en faire un épouvantail. Il est douteux qu'un pareil système réussisse jamais à élever le cœur du soldat russe, et à lui inspirer ces sentiments d'honneur, de dévouement, d'attachement au drapeau, d'orgueil chevaleresque qui font la force des armées régulières. Faut-il s'étonner, après ce que nous venons de dire, que le soldat moscovite mette si peu de bonne volonté à apprendre le métier des armes, et qu'il faille dix et même quinze ans pour le former [2] ? Sa tâche de galérien ne lui paraît pas assez attrayante pour qu'il y déploie un zèle qui le ferait arriver promptement au résultat désiré.

Quelque sens qu'on attache au mot *courage*, il semble difficile qu'on l'applique aux dispositions du soldat russe. La violence qu'il subit pour entrer dans les rangs de l'armée,

[1] Haxthausen, p. 83.

[2] Le même, p. 102.

la discipline de fer à laquelle on le soumet, l'absence, toute naturelle en lui, de tout sentiment de patriotisme et de dignité, par-dessus tout l'influence de son éducation d'esclave, le privent de toute valeur individuelle, de tout élan, de tout héroïsme. Il sait obéir et mourir à son poste; ne lui demandez pas autre chose. Il redoute la bastonnade encore plus que le canon, et c'est souvent par crainte de ses supérieurs qu'il montre une certaine bravoure; de sorte qu'on peut dire que le soldat russe est courageux par timidité. Pris isolément, il est lâche, mais en bataillon, il affronte et reçoit la mort sans sourciller. Au milieu de ses camarades, il a une tenacité, une adhérence moutonnière, suivant l'expression de l'auteur des *Mémoires secrets*, qui le rendent invincible dans les circonstances où cette qualité doit prévaloir sur la bavoure de l'ennemi.

L'infanterie russe est d'une grande solidité, moins solide pourtant aujourd'hui qu'autrefois. Elle oppose à ses adversaires une muraille vivante, contre laquelle viennent quelquefois se briser leurs efforts multipliés. Elle se débande rarement, combat avec calme et ne demande pas merci. A la bataille de Novi, où le brave Joubert fut tué, on vit des bataillons entiers de Russes se faire massacrer machinalement, puis de nouveaux bataillons arriver sur le terrain de la lutte pour se faire exterminer à leur tour, et cela sans aucune utilité, sans même que leur feu fît le moindre mal aux Français. A la bataille de Zurich (24 septembre 1799), les grenadiers russes, culbutés sur la Limmat, se rallièrent aussitôt dans une position moins

périlleuse, et opposèrent à la fougue des Français une résistance non moins opiniâtre. Chassés de ce poste, ils se reformèrent encore derrière leurs tentes, et là, pour employer le mot saisissant du général victorieux, ils *moururent alignés*. A Pultusk, les bataillons moscovites dirigés contre les Français, qui s'étaient embusqués derrière des amas de planches garnis de meurtrières, se laissèrent foudroyer et anéantir avec un calme imperturbable.

Il est vrai de dire que, durant nos guerres révolutionnaires et impériales, on avait si bien excité les Russes contre nous, qu'ils voyaient dans les troupes françaises des légions de démons, ennemis de toute croyance, de tout sentiment humain. Souwaroff avait deviné que le soldat russe, dépourvu de courage naturel, ne pouvait devenir redoutable que par le fanatisme, et il dirigea l'éducation de ses troupes dans ce sens. Le Russe, ignorant et superstitieux, se prêta complaisamment aux mensonges de ses chefs; toute l'armée moscovite se trouva composée de pieux énergumènes qui croyaient avoir à combattre des monstres vomis par l'enfer, et qui, lorsqu'ils succombaient, acceptaient la mort à titre de martyre. Indépendamment des amulettes et des images de saints qu'ils portaient sur eux, suivant l'usage, ces malheureux ne marchaient au combat que sous l'invocation de saint Serge, de saint Nicolas et des autres patrons de la Russie, dont ils portaient sur eux l'image vénérée. On trouvait la plupart des cadavres de ces fanatiques la main crispée autour de ces saints talismans. A la bataille de la Moscowa, on ne parvint à

faire battre les Russes avec acharnement, qu'en leur persuadant que les Français étaient les ennemis de leur Dieu et de toute religion. Koutousoff, pour exciter leur sombre enthousiasme, leur montra, quelques instants avant l'action, une image de la Vierge, en grande vénération à Moscou. La *Sainte Mère de Moscou* ne cessa pas de jouer le rôle le plus important dans toute cette longue guerre. Ainsi, même dans les circonstances les plus solennelles et les plus critiques, c'est-à-dire lorsqu'il y va du salut de leur pays, les Russes n'ont pas assez de leur patriotisme pour se défendre; ils ont besoin d'un excitant plus grossier. Aujourd'hui même ne voit-on pas l'empereur Nicolas persuader à son armée que la guerre qui commence n'est qu'une guerre de religion, que la France et l'Angleterre veulent détruire les saints et le culte de l'empire moscovite, que nous sommes des impies, maudits de Dieu? Ne l'a-t-on pas vu exploiter dans ce sens la coïncidence du bombardement d'Odessa avec le samedi saint russe? Ce sont là, on en conviendra, de tristes certificats de courage pour les défenseurs de la *sainte* Russie. Nos soldats n'ont pas besoin de semblables stimulants.

Malgré la tenacité des fantassins moscovites, il n'est pas sans exemple qu'ils se soient rendus. A Austerlitz, entre autres, ils ne firent que retarder de quelques instants le triomphe de Napoléon, et l'on vit dix-neuf mille Russes déposer les armes sur le champ de bataille. Il est vrai que Souwaroff, ce héros farouche, qui savait si bien électriser ses troupes, n'était plus à la tête des forces impériales. A

Friedland, à Eylau, la valeur française prouva, d'une façon non moins éclatante, la supériorité de la bravoure impétueuse, unie à la discipline et au génie militaire, sur le courage passif et machinal.

Quand le soldat moscovite est effrayé et découragé, il devient le plus lâche des hommes. Ce n'est plus alors qu'un esclave qu'il faut conduire à l'ennemi à coups de bâton. Dans une des guerres de la Russie contre les Turcs, le feld-maréchal Munich s'aperçut qu'un grand nombre de ses hommes, pour échapper aux périls d'une rencontre avec les musulmans, se faisaient passer pour malades. Dans cette extrémité, il eut recours aux moyens de terreur les plus efficaces avec de pareils dévouements : il ordonna que tout soldat qui tomberait malade avant une bataille fût enterré vivant en présence de toute l'armée. Il fit attacher à ses canons et traîner ignominieusement les généraux qui avaient donné des preuves de poltronnerie. A l'affaire d'Otchakoff, il fit retourner sa propre artillerie contre ses troupes débandées. Pendant la guerre de 1809 à 1810 contre la Turquie, à l'assaut de Roustchouk, un général ne put décider sa brigade à combattre [1]. A cette

[1] « La joie causée d'abord par le bruit qui se répandit que plusieurs colonnes avaient pénétré dans la ville, fut bientôt dissipée par les plaintes, qui arrivaient d'autres côtés, que les soldats s'arrêtaient dans le fossé à tirailler en l'air et qu'on ne parvenait pas à dresser les échelles. L'exemple des chefs et de quelques braves, qui se firent tuer en escaladant réellement le rempart, fut sans effet. Trois cent trente-quatre officiers furent

même affaire, une autre division, au lieu d'employer des fascines à combler un fossé qui la séparait du rempart de la place, s'en servit pour se garantir des balles turques. Bientôt la plupart des soldats abandonnèrent leur poste et allèrent chercher un abri dans la tranchée. Le général en chef fit examiner les fuyards, et tous ceux qui n'étaient pas blessés furent renvoyés au combat à grands coups de fouet [1], seule manière de donner du cœur à des esclaves.

En étudiant avec soin et impartialité la série des guerres dans lesquelles la Russie s'est trouvée engagée depuis le règne de Pierre Ier, on arrive à cette conclusion, que le soldat russe n'est plus ce qu'il était autrefois, qu'il a moins de solidité, moins de constance, qu'il se fatigue plus aisément. A coup sûr, si l'on compare les résultats des campagnes de 1828 et 1829 contre les Turcs avec ceux des campagnes de Souwaroff et de Romanzoff contre la même nation ; si l'on se rappelle que le premier prit d'assaut la ville d'Ismaïl, défendue avec le courage du

mis hors de combat, presque tous sur le parapet. Les Turcs, partie en masse derrière le rempart, partie embusqués isolément dans tous les coins sur le terre-plein et derrière le parapet, guettaient le moment favorable et résistaient facilement à des attaques aussi molles. Le général Sievers, unanimement regretté, se fit tuer à la tête de sa colonne, *sans pouvoir la déterminer à avancer.* » (Valentini, *Traité sur la guerre contre les Turcs,* trad. de l'allemand par Blesson, page 102.) — Il faut remarquer que cet écrivain est très-favorable aux Russes.

[1] Le même, page 104.

désespoir, tandis que l'empereur Nicolas ne put venir à bout de la petite place de Braïloff; que Romanzoff, avec sa petite armée, battit les 120,000 hommes du grand vizir, tandis que le tzar actuel n'a jamais pu vaincre les Ottomans en bataille rangée, on reconnaîtra cette vérité que le soldat russe est dégénéré. Il faut aussi attribuer en partie cette décadence à l'incapacité des chefs; car s'il est un pays où le soldat ait besoin d'être conduit par des supérieurs habiles et courageux, c'est assurément la Russie; là, en effet, où l'homme est habitué à réprimer toute initiative personnelle, et réduit à l'état d'instrument passif, il faut, de toute nécessité, pour tirer quelque avantage de ses services, qu'il soit guidé par des chefs capables et intrépides ; il faut que la tête qui fait mouvoir ce corps automatique soit sûre d'elle-même, sinon la machine fonctionne au hasard et à contre-sens.

Or, il est pénible de le dire, les officiers russes sont, en général, d'une ignorance et d'une inaptitude déplorables. Si l'on excepte quelques militaires distingués dans les corps d'élite de la garde impériale, on ne trouvera guère dans les autres que des hommes dépourvus de l'instruction indispensable, et qui, pour la plupart, achèvent de perdre dans des habitudes de débauche les qualités par lesquelles ils pourraient, à la rigueur, remplacer celles qui leur manquent. Nous reviendrons un peu plus loin sur ce point important. Il faut dire encore, et cette considération n'est pas moins grave, que les officiers russes ne paraissent pas aimer leur profession, et qu'ils n'y

montrent pas le zèle qui devrait distinguer les défenseurs d'une puissance aussi fière de ses forces militaires. L'empereur est obligé, pour stimuler leur bon vouloir, de flatter leur vanité, qui est extrême, et leur passion pour les signes honorifiques, passion qui dépasse toutes les bornes. Les autocrates ont créé un nombre prodigieux de croix et de médailles, qu'ils donnent avec un laisser-aller qui paraîtrait fort étrange en Occident. On voit des officiers et des soldats la poitrine entièrement couverte de décorations ; et Dieu sait avec quelle fierté ils étalent ce ridicule plastron. L'empereur François II se trouvant à Paris en 1815, ouvrit, un jour, ses salons aux officiers supérieurs de l'armée russe. « Faites entrer, dit-il, le soleil, la lune et les étoiles. » Depuis ce mot, qui fit rire tout Paris, la manie des décorations chez les militaires moscovites est restée un sujet de plaisanteries parfaitement méritées.

Nous ne nous mettrons pas à la suite des écrivains qui accusent les officiers russes de pusillanimité. Nous nous garderons d'une pareille exagération ; mais il nous est impossible de ne pas signaler, comme une des causes qui doivent influer le plus puissamment sur le soldat, l'absence d'appétits belliqueux chez les supérieurs, jointe à une ignorance aujourd'hui sans excuse.

Examinons maintenant le caractère des différentes armes qui composent les forces défensives de la Russie.

« L'infanterie est, sans contredit, la meilleure arme de la Russie. Ce n'est pas qu'elle soit intelligente, leste et

manœuvrière ; mais lorsque le fantassin est enivré d'eau-de-vie, exhorté par les prêtres avant l'action, il marche au combat avec abandon, sans voir ni craindre le danger. Lorsque le feu commence, il ne manque jamais de se signer et de recommander son âme à Dieu. Le combat une fois engagé, les paroles de l'officier ont peu d'empire sur lui. Il n'est capable d'aucun élan. Si, à l'instant du choc, il pousse des cris, ces cris, chez lui, sont moins l'expression du désir de joindre l'ennemi, de l'effrayer ou de le vaincre, que des cris poussés en vue de s'étourdir lui-même et de faire diversion au bruit des boulets et des balles qui sifflent autour de lui. Si l'infanterie russe fait mine de charger à la baïonnette, attendez-la de pied ferme, n'en paraissez pas ébranlé ; elle s'arrêtera à coup sûr, à une grande distance, pour tirailler. Habituée à être bien gardée au dehors par les Cosaques, l'infanterie russe est très-confiante ; dans son camp, elle se livre au sommeil avec abandon ; tout y dort jusqu'aux sentinelles. Les fantassins russes sont de mauvais tirailleurs ; ils sont trop esclaves de leurs exercices, trop attentifs à garder leurs distances, pour profiter des plis du terrain. Ils n'ajustent presque jamais, et se contentent de tirer dans la position de la charge[1].... Ajoutons encore aux défauts du fantassin,

[1] M. de Haxthausen dit aussi, p. 123 : « En général, on n'attache pas au tir, en Russie, autant de prix que partout ailleurs. » Il ajoute un détail fort important : « L'armement de l'infanterie consiste en un simple mousquet. Le fusil à percus-

qu'il est paresseux, lourd et très-mauvais marcheur ; une marche forcée met plus d'hommes hors de service qu'un combat. Mais s'il est dépourvu d'ardeur, il est doué de sang-froid et de persévérance. Il se fait tuer bravement à son poste, il peut être employé avantageusement en masse. S'il n'a pas la fougue et l'intelligence, partage ordinaire des soldats du Midi, il ne tombe pas aussi promptement que lui dans le découragement. Voilà les seules qualités qui compensent ses nombreux défauts[1]. »

A cette appréciation, écrite par un homme compétent, et qui a étudié l'armée russe *de visu*, nous ajouterons peu de chose.

Le fantassin moscovite, pris individuellement, est doux et timide, mais sa docilité et son obstination font de lui un soldat précieux. Toutefois, il n'est rien comme unité ; il ne vaut qu'en masse. Quelque paradoxale que puisse paraître cette assertion, elle est rigoureusement vraie. Le fantassin ne peut se prêter à l'éducation militaire que reçoit une portion de l'armée française. Par exemple, le genre d'exercice auquel on habitue nos chasseurs de Vincennes et autres troupes destinées à la guerre de partisans, ne lui conviendrait pas le moins du monde. C'est cette pesanteur du fantassin russe, c'est son inaptitude à une lutte de tirailleurs, qui constitue son infériorité en face des montagnards du Caucase. L'impossibilité de supporter

sion n'est pas encore d'un usage général ; il n'y a que peu de bataillons qui aient des armes rayées. »

[1] Tanski, p. 257.

les marches tant soit peu longues est aussi un inconvénient très-grave, surtout depuis que c'est devenu un principe de la science militaire de suppléer au nombre par l'activité et l'agilité des hommes.

Les fantassins de la ligne ont la plus piteuse apparence. Sous ces uniformes râpés, on sent qu'il n'y a ni le feu sacré qui doit animer le vrai militaire, ni le sentiment de la dignité du soldat qui se dévoue à la défense de sa patrie, ni le mobile de la gloire et de l'ambition, ni même, triste compensation, la santé et la vigueur. Quant à la garde impériale, c'est tout autre chose. Les soldats qui la composent sont presque tous des colosses. Ils sont le résultat d'un triage, d'un choix minutieux fait parmi tous les hommes d'élite de l'armée, et il n'y a rien d'étonnant à ce qu'ils aient, du moins par la taille, l'apparence de géants formidables. Mais ce corps a été organisé pour la parade encore plus que pour le combat. Il ne faut pas proportionner la force physique des soldats de cette arme à leurs dimensions en longueur. Ils ne sont pas plus robustes que ceux de la ligne, et si vous les examinez de près, vous apercevrez bien des poitrines étroites, bien des membres mal proportionnés, bien des visages maladifs.

Une partie de la cavalerie russe est admirable à voir. Elle est magnifiquement montée, ce qui est dû principalement à l'usage d'imposer aux officiers qui demandent des congés l'obligation de se charger d'une partie de la remonte de leur régiment ; or, comme les officiers savent que le moyen de s'attirer les bonnes grâces de

leur colonel, c'est de fournir de beaux chevaux, ils consacrent des sommes quelquefois considérables à cet objet.

La cavalerie des colonies militaires du Sud est surtout remarquable.

Cette cavalerie russe, si nombreuse et toujours l'objet de la sollicitude du gouvernement, serait réellement formidable si elle n'avait pas des défauts assez graves pour compenser et même neutraliser ses bonnes qualités. Ces chevaux si beaux, si fringants, ne supportent pas la fatigue. Leurs proportions colossales comportent une alimentation abondante. Aussi en meurt-il un très-grand nombre en campagne, lorsqu'ils ne trouvent pas de quoi se nourrir amplement. Quant aux hommes, ils sont lourds, maladroits, paresseux, sans élan. C'est une vérité incontestable que le Russe est mauvais cavalier, et ne peut jamais acquérir cette solidité et cette adresse si nécessaires aux militaires de cette arme[1]. En outre, et ceci est une considération capitale, les traits caractéristiques du fantassin russe sont communs au cavalier; or, ce qui est pour

[1] « Les Petits-Russes sont regardés comme très-propres pour la cavalerie. Suivant un préjugé très-répandu en Europe, les Russes passent pour être une espèce de peuple de cavaliers; cette opinion est absolument erronée et provient uniquement de ce que l'on confond les Russes avec les Tatares et les Cosaques. Le Russe proprement dit ne monte presque jamais à cheval, mais il est très-habile à conduire des voitures.... Les Petits-Russes font d'assez bons cavaliers, ce qui est d'autant plus curieux, qu'étant presque tous des paysans, ils n'ont jamais eu à conduire que des bœufs. (Haxthausen, p. 76.)

le premier une cause de force et de solidité constitue précisément, pour le second, une cause d'infériorité. L'obstination, la fermeté, la pesanteur, la crainte du bâton, la résignation à la mort, la bravoure passive, peuvent, dans certains cas, faire une bonne infanterie; elles ne font jamais qu'une détestable cavalerie; car ce qui doit distinguer le cavalier, c'est la fougue, l'impétuosité unie à la constance, la prestesse et cette espèce de *furie* qu'on remarque chez les Turcs. Ceci une fois admis, et nous ne croyons pas nos assertions contestables, on s'explique aisément comment, avec la cavalerie la plus nombreuse et la mieux montée qui soit en Europe, les Russes n'ont jamais remporté de victoires brillantes dans leurs dernières guerres; comment d'admirables régiments d'élite, ceux-là même qu'on disait invincibles, ont été taillés en pièces et complétement détruits par les Polonais. On s'explique enfin comment cette belle cavalerie ne jouit d'aucune réputation, tandis que le fantassin russe est justement renommé à certains égards.

Mais il y a une autre cause à l'infériorité de la cavalerie moscovite : c'est l'incapacité des officiers. La plus magnifique cavalerie devient tout à fait inutile entre les mains de chefs inexpérimentés. Voilà pourquoi on a vu de tout temps des armées très-pauvres en chevaux battre des adversaires accompagnés d'innombrables escadrons.

Il y a plus : on accuse les colonels de ménager beaucoup trop leurs chevaux, de regarder beaucoup trop à la perte de ces superbes animaux, qui leur ont coûté si cher.

Il paraît que l'empereur Nicolas a introduit de notables améliorations dans sa cavalerie. On dit que les officiers sont, en général, moins ignorants que dans les guerres de 1828 et 1831, contre la Turquie et la Pologne. La double spécialité des dragons, dressés au métier de fantassin comme à celui de cavalier, est, croit-on, appelée à rendre de grands services. Ce double emploi a été condamné en France, à la suite d'expériences décisives ; mais en Russie on espère beaucoup du dragon mixte. Ce qui est moins problématique, c'est l'excellence d'une modification introduite dans l'armement d'une partie de la cavalerie depuis la guerre contre les Turcs. Le premier rang de tous les régiments de cuirassiers est pourvu de longues lances. Bien que ceci ait été imaginé pour combattre les spahis turcs, il paraît que cette innovation a été reconnue très-efficace contre l'infanterie : à la bataille de Grochow, en 1832, une division de cuirassiers ainsi armés détruisit, d'un seul élan, deux lignes de carrés d'infanterie polonaise très-solide. Le passage de ces régiments, me disait un général français, peut être comparé à l'effet d'une trombe. Il y a bien longtemps que l'usage de la lance, pour le premier rang de certains corps de cavalerie, a été conseillé à l'armée française par le maréchal Marmont, qui, certes, était compétent. On ne s'explique pas qu'on ait, jusqu'à ce moment, négligé ce détail, et il est à craindre que nous ne trouvions, dans la guerre actuelle, plus d'une occasion de le regretter.

Chose singulière ! la cavalerie cosaque, ce ramassis de

barbares, montés sur de misérables coursiers à la mine chétive et ridicule, est beaucoup plus précieuse à l'armée russe que ses plus beaux régiments. Les Cosaques sont de la plus grande utilité en temps de guerre. D'abord ce sont d'excellents cavaliers, avantage que n'ont pas leurs maîtres. En second lieu, ils sont généralement plus braves, ce qui suffirait à leur assurer une véritable supériorité. Ils ne coûtent absolument rien à la Russie, qui les laisse se livrer à leurs habitudes de pillage. Leur vie nomade les dispose aux guerres lointaines, aux fatigues d'une longue campagne dans le pays le plus sauvage. Leur sobriété et celle de leurs montures leur font supporter les privations inévitables dans les contrées stériles et pauvres. Ils sont vigilants, alertes, rusés, toujours prêts à s'élancer au combat, toujours disposés à faire l'office de fourrageurs et à être envoyés en reconnaissance dans les endroits les plus périlleux. Ils manient la lance infiniment mieux que les Russes, et presque aussi bien que les Polonais. En présence des Turcs, particulièrement, la cavalerie cosaque est inappréciable pour la Russie. « Les spahis turcs ne sauraient se mesurer avec eux, quant au coup d'œil, à la ruse et à la patience ; et quoique le superbe cheval turc, qui semble un Bucéphale à côté de leurs modestes bidets, puisse avoir un avantage au choc, cela ne sert à rien à l'ennemi, parce que le Cosaque sait adroitement l'esquiver. Son talent tout particulier à fouiller un pays et à s'orienter partout sur-le-champ, est d'un plus grand avantage pour l'armée russe dans une campagne contre la Turquie que partout ailleurs.

Dans ces pays déserts, les Cosaques, courant et éclairant, savent, par leur sagacité naturelle et leurs sens extrêmement délicats, suppléer en partie au défaut de cartes géographiques. Aucune démarche de l'ennemi ne leur demeure cachée, aucun espion ne leur échappe, et tout ce que le théâtre de la guerre peut fournir de subsistances, ils l'amènent à l'armée. Ce qui arriva aux Russes, à leur début sur les rives du Pruth, d'être cernés et affamés par des nuées de cavalerie légère, serait aujourd'hui le sort d'une armée turque qui se hasarderait à paraître devant eux en rase campagne [1]. »

M. de Haxthausen, pages 200 et 203, s'exprime ainsi : « Les régiments de cavalerie irrégulière, chez les Russes, sont principalement destinés à servir dans la petite guerre. Leur tâche essentielle est d'assurer la sûreté de l'armée russe, ainsi que ses moyens de communication, en protégeant les bagages, les convois de prisonniers et autres, et en se chargeant du service des ordonnances, des relais de correspondance, etc., puis enfin, de harceler l'ennemi par des escarmouches continuelles. Ils montrent généralement autant d'adresse que de penchant pour ces divers exercices, qui non-seulement sont parfaitement en harmonie avec leurs habitudes militaires, mais qui leur offrent encore les meilleures occasions de faire du butin. On dit que, durant les années 1812-14, ils établirent avec leurs propres ressources une véritable union de postes cosaques,

[1] Valentini, p. 18.

depuis le Don jusqu'à la Seine, et, en effet, on aurait peine à comprendre comment, sans une union, les Cosaques auraient pu emporter, durant toutes les campagnes, tant d'objets précieux de l'Occident, pour en faire hommage à l'image de la Mère Marie, ou à la *Belle Minka* du Don..... Le Cosaque n'a point d'égal pour les escarmouches et les surprises. Aucune cavalerie en Europe ne pourrait faire de telles marches sans ruiner ses chevaux [1]..... Le cheval cosaque gravit prestement les montagnes et traverse les fleuves à la nage. A l'assaut que donna Munich sur les lignes de Pérécop, où les fantassins grimpèrent souvent l'un sur l'autre, en se faisant des échelons de leurs baïonnettes, les Cosaques arrivèrent en même temps que les premières troupes d'infanterie. Lors de la prise de Stade, en 1813, ils ont, dit-on, passé avec leurs chevaux par les vieux fossés du fort, pour arriver sur un rempart où jamais un soldat de l'Occident n'aurait cru pouvoir parvenir [2]. »

Malgré les bonnes qualités de cette cavalerie, l'auteur que nous venons de citer convient que son utilité est souvent contestable. Il rappelle, entre autres exemples, que,

[1] Si M. de Haxthausen connaissait nos chevaux barbes d'Algérie, il saurait que nos chasseurs d'Afrique sont encore mieux montés que les Cosaques, et peuvent fournir des marches beaucoup plus longues.

[2] Il n'est rien de tout cela que ne puissent faire, et plus facilement peut-être, nos chasseurs d'Afrique, dont deux régiments font partie de l'armée d'Orient.

pendant la guerre de Sept ans, les Cosaques, par leurs dévastations, compromirent la sûreté de leur propre armée, et qu'en somme leurs services ne contribuèrent en rien au résultat général de la guerre. Enfin l'écrivain allemand, pages 186, 187, 188 de son ouvrage, convient que les Cosaques sont fort déchus, c'est-à-dire qu'ils sont moins courageux, moins intrépides, moins utiles qu'autrefois. Il cite, en exemple, la campagne de Pologne, où ces troupes irrégulières ont joué un assez triste rôle.

Il ne faut donc pas s'exagérer l'utilité de cette cavalerie dans une guerre européenne. Elle ne doit compter aux Russes qu'à titre d'appoint, bien qu'elle vaille mieux, incontestablement, que la cavalerie russe proprement dite.

L'artillerie russe est très-nombreuse et possède un matériel superbe. Les chevaux sont magnifiques et le harnachement irréprochable. A ce point de vue elle a une supériorité marquée sur l'artillerie des autres grandes puissances militaires. En outre, elle est bien servie et son instruction est assez avancée. Mais comme tout, en Russie, est donné aux apparences, comme on aime par-dessus tout le clinquant, on exerce les artilleurs à tirer le plus rapidement possible, et non à tirer juste. Tel est, d'ailleurs, l'ordre des chefs, qui ne cherchent qu'à plaire à l'empereur. Aussi n'existe-t-il pas de canonniers au monde qui manœuvrent aussi vite et tirent un aussi grand nombre de coups de canon dans un espace de temps donné. Mais cette extrême célérité nuit naturellement à la précision, car les mouvements sont si précipités, que le plus souvent

les artilleurs brûlent leur poudre inutilement. On pourrait citer des faits nombreux à l'appui ; en voici un assez curieux : Le duc de *** a vu devant Schoumla six mauvaises pièces turques, traînées par des bœufs et accompagnées de charrettes en guise de caissons, résister pendant plusieurs heures à une batterie russe de vingt pièces, placée dans une position avantageuse. Lorsque les Turcs eurent atteint le but qu'ils s'étaient proposé, c'est-à-dire d'arrêter le mouvement de l'aile droite des Russes, ils se retirèrent tranquillement, après avoir fait beaucoup de mal à l'ennemi.

Les canonniers russes sont, en général, gauches, dépourvus d'intelligence et d'invention. Autrefois ils rachetaient ces défauts par une bravoure opiniâtre ; aujourd'hui ils se font rarement tuer sur leurs pièces et les abandonnent volontiers à l'ennemi, ainsi qu'on en a eu maintes preuves, notamment dans la dernière guerre de Pologne.

Parmi les officiers, il en est peu de distingués. La plupart n'en savent pas autant que nos sous-officiers. Ce manque de connaissances spéciales suffisantes, joint à l'inaptitude naturelle, fait de fort mauvais chefs. Or, une artillerie sans officiers capables, est comptée pour peu. Les Russes semblent avoir conscience de ceci, car ils s'appliquent à suppléer à l'habileté par le nombre. Aucune armée ne traîne après elle une aussi prodigieuse artillerie. Il en résulte plus d'embarras que d'utilité, malgré le soin que prennent les généraux d'habituer les artilleurs

à suivre tous les mouvements de l'infanterie et de la cavalerie, en d'autres termes, de la rendre le plus mobile possible. Le gouvernement a senti la nécessité d'augmenter l'instruction de son artillerie : il a fondé plusieurs écoles de cadets, entre autres celle de Woronesch, en 1837 ; nous verrons s'il réussira à donner aux jeunes gens de son empire un peu plus de goût pour les sciences nécessaires à l'officier d'artillerie, et un peu plus d'esprit du métier.

Mais c'est surtout dans l'art du génie que se fait sentir l'insuffisance des officiers. Ici, en effet, la médiocrité devient un fléau, l'incapacité une plaie funeste. Le génie russe est fort peu versé dans l'art des constructions, et s'est toujours montré d'une ignorance phénoménale dans la défense et l'attaque des places, ce qui n'empêche pas les officiers de ce corps d'avoir les prétentions les plus extraordinaires. Il n'est pas un seul des hommes compétents qui ont visité et étudié la Russie, pas un même parmi ceux qui se sont laissé prendre au charlatanisme de l'armée moscovite, qui ne convienne que les officiers du génie russe sont, ainsi que les officiers d'artillerie, d'une déplorable médiocrité et aussi loin de nos officiers des mêmes armes que les généraux de l'empereur Alexandre étaient loin de ceux de Napoléon.

Après cet examen de chaque partie de l'armée russe en particulier, passons à des considérations plus générales et plus décisives.

La Russie maintient sa grosse armée en temps de paix,

au rebours des autres États qui, mieux avisés, ne gardent que tout juste ce qu'il leur faut de troupes pour garantir leur indépendance territoriale, et réservent leurs ressources les plus précieuses pour le moment de la lutte. Le résultat le plus clair de cette obstination fanfaronne de la Russie, c'est de se trouver toujours au dépourvu de moyens efficaces quand la guerre vient à éclater. L'argent manque et le trésor public ne peut se remplir comme dans les pays libres où l'impôt rend tout ce qu'on veut lui faire produire dans un moment de crise. Pour comble de disgrâce, le crédit de l'État n'existe pas en Russie. Donc, point de ressources, le nerf de la guerre fait défaut, et l'on trouve bien plus facilement des hommes que de l'argent.

La Russie n'a jamais pu faire la guerre à la France sans le secours financier d'une puissance étrangère. L'empereur Paul recevait des subsides considérables en marchandises [1]. Alexandre fut obligé de subir cette humiliation; de telle sorte que, par suite de sa pénurie, le gouvernement moscovite a souvent joué le rôle d'un véritable *bravo* aux gages d'un allié plus opulent.

Il demeure incontestablement établi que la Russie ne peut, malgré le gros chiffre de ses forces militaires, aventurer des armées considérables hors des limites de ses domaines. Qu'on relève la statistique des troupes mosco-

[1] On lit à ce sujet dans les *Mémoires secrets :* « Il arriva quelquefois que, le numéraire manquant, les officiers de l'armée furent payés en marchandises des magasins de la couronne, comme thé, étoffes et pelleteries.

vites qui nous ont combattus dans les guerres de la république et de l'empire, et l'on aura la preuve mathématique de la vérité de notre assertion.

A l'insuffisance des moyens pécuniaires s'ajoutent d'autres inconvénients non moins graves : la Russie ne peut faire marcher ses troupes à la frontière qu'avec une extrême difficulté [1]. Impossible de les faire voyager en poste, ni par colonnes considérables, sur plusieurs chemins convergeant au même point. Il faut les diriger par petits groupes sur des routes la plupart du temps détestables, et sur lesquelles il n'existe que fort peu de bons gîtes. Que l'on tienne également compte des distances énormes que ces troupes ont à parcourir pour atteindre un pays étranger, et aussi de la pesanteur du soldat russe, de sa répugnance à faire de longues marches. Ce n'est pas tout : pendant plusieurs mois de l'année, il est de toute impossibilité de faire voyager une armée sans l'exposer à être anéantie en détail. Ne fallut-il pas deux ans à la Russie pour se préparer à la guerre contre la Turquie ; et cependant elle ne put d'abord mettre sur pied que cent vingt mille hommes. Pour combattre la Pologne insurgée, Nicolas ne put, en deux mois de temps, réunir que le même

[1] « L'armée ne doit pas vivre de réquisitions ; voilà pourquoi elle est toujours suivie d'approvisionnements immenses. Aussi le nombreux train de fourgons que nécessite cet usage est-il cause que les troupes russes réunies en grands corps, ne peuvent marcher qu'à petites journées. » Haxthausen, page 126, à la note.

nombre de soldats ; et pourtant la crainte de la révolution de juillet lui avait fait faire, de longue main, de grands préparatifs pour l'éventualité d'une guerre continentale. C'est à peine si, dans le cours de la lutte, il put envoyer à son armée soixante mille hommes de renfort. On dira que les Russes avaient fait des pertes considérables en Turquie ; sans contredit : mais s'il était vrai que l'État militaire de la Russie fût tel qu'on le croit communément, ces pertes eussent été à peine aperçues, et n'auraient certes pas embarrassé l'empereur pour opposer aux insurgés de Varsovie des forces écrasantes. Mais nous n'avons pas tout dit : Nicolas fut contraint de retirer de Turquie toutes les troupes qui s'y trouvaient encore ou dans les provinces environnantes. Enfin, il eut l'idée de former des armées de réserve qui n'existaient que sur le papier, dans le but, facile à deviner, d'effrayer ses adversaires par la fantasmagorie de bataillons imaginaires.

Qu'on n'oublie pas la nécessité où est la Russie d'entretenir cent cinquante mille hommes en permanence dans le Caucase, et de laisser dans l'intérieur de ses propres domaines des troupes nombreuses pour garder son immense territoire. Voilà donc une portion notable des forces moscovites qui ne peuvent être envoyées contre un ennemi extérieur.

Il est une considération qu'il faut mettre en première ligne lorsqu'on examine de quel poids pèse la puissance militaire de la Russie dans la balance de l'Europe : c'est que les armées russes ont toujours été et sont encore celles

où règne la plus grande mortalité. A cela il y a plusieurs causes : le soldat russe est, en général, beaucoup moins robuste qu'on ne croit. La facilité avec laquelle il contracte, en campagne, toute espèce de maladies, provient, en très-grande partie, de ce qu'il est privé de l'usage des bains de vapeur qui, dans ses cantonnements, l'entretiennent en bonne santé. Cette cause, à laquelle aucun écrivain n'avait songé, est si évidente, qu'elle n'a pas besoin d'explication. En second lieu, les chefs professent pour la santé et la vie du soldat une insouciance qui ne se comprendrait pas si l'on ne savait qu'en Russie l'existence d'un homme de rien est tenue pour fort peu de chose. Un fait significatif, c'est que, malgré ses guerres longues et multipliées, la Russie est le pays où l'on a toujours vu le moins de militaires mutilés. Les malheureux qui sont blessés grièvement périssent infailliblement et presque sans secours. Par suite de ce mépris pour l'existence des subalternes, on néglige tout ce qui pourrait diminuer le chiffre des pertes. Les hôpitaux et les ambulances sont mal approvisionnés en médicaments et en vivres. En outre, les chirurgiens militaires sont d'une ignorance et d'une nullité sans égales. Enfin le Russe, n'ayant pas le secours de l'excitation morale pous soutenir le physique, cède plus aisément qu'un autre aux influences morbides.

Cette assertion sur la mortalité qui ravage partout et en tout temps les armées russes, est prouvée par des faits historiques nombreux et irrécusables. Pendant nos guerres

révolutionnaires et impériales, on put constater que les Russes traînaient à leur suite, ou laissaient derrière eux, un nombre considérable de malades. Les prisonniers russes s'émerveillaient des soins qu'ils voyaient donner aux soldats français dans les ambulances, ce qui montre quel peu de souci on prenait d'eux dans leur camp.

Dans la guerre de 1774 contre les Turcs, les pertes de la Russie furent fabuleuses. « On fit en Russie, dit l'historien Lloyd, trois cent mille hommes de levée ; et cependant, à la paix, la principale armée, aux ordres de Romanzoff, ne se trouva que de trente-six mille hommes, et l'autre qui agissait en Crimée, sous le prince Dolgorouki, n'était que de douze mille hommes ; l'une et l'autre manquaient des choses les plus nécessaires. »

La dernière guerre contre les Turcs ne fut pas moins meurtrière pour la Russie. L'imprévoyance des administrateurs, l'incapacité des chefs, l'ignorance des médecins, le manque d'aliments et de médicaments, l'absence de toute sollicitude pour le soldat, livrèrent les troupes moscovites en proie à la fièvre, à la peste et à la famine. Ce qui en périt est effrayant. A Bukharest, à la fin de l'année 1829, le médecin en chef de l'armée russe avouait une perte de douze mille hommes, morts de la peste. A Varna, les officiers russes confessaient avoir perdu dix mille hommes par suite de maladies. A Silistrie, on comptait seize mille malades à l'hôpital, et, suivant la déclaration d'un officier supérieur russe à un militaire français, qui nous l'a répétée, on ne donnait à ces malheureux que de

l'eau et du vinaigre, faute de médicaments. A Andrinopole, six mille hommes succombèrent au bout de trois mois. La perte totale des Russes fut de cent soixante mille hommes et de cinquante mille chevaux. L'officier russe dont nous venons de parler estimait cette perte à un chiffre beaucoup plus élevé, à 253,000 hommes. On nous a cité un régiment de lanciers de onze escadrons qui fut réduit à dix-sept hommes[1] !....

On aura beau objecter la peste ; quelque redoutable que

[1] On lisait dernièrement dans le journal anglais *Morning-Chronicle* des détails que nous reproduisons textuellement, et qui sont relatifs à cette désastreuse guerre contre les Turcs :

« Les médicaments envoyés de Saint-Pétersbourg n'étaient point préparés : le quinquina était en bâtons ; les différents sels n'avaient point été réduits en poudre ; n'ayant pu se procurer les instruments nécessaires pour faire les diverses préparations pharmaceutiques, on réemballa soigneusement tous les remèdes et, à la fin de la campagne, les caisses repartirent intactes pour Saint-Pétersbourg. L'armée russe fut donc obligée de se passer de médicaments. Pour un millier de roubles, on ne pouvait se procurer une once de sulfate de quinine. Au siége de Silistrie, l'armée russe comptait 16,000 malades, à peu près abandonnés, auxquels on ne donnait que du vinaigre dans de l'eau; c'était le seul remède qui fût administré. Les malades étaient placés sous des abris à peine recouverts de paille. Mouraient-ils, arrivaient-ils même à un état désespéré, on les transportait aussitôt sous un hangar où une compagnie d'infirmiers les enterrait. Ces hommes n'étaient occupés qu'à creuser des fosses, dans lesquelles ils jetaient non-seulement les morts, mais encore les agonisants, car tous les malheureux déposés

soit ce fléau, il ne moissonne pas aussi largement les armées. Les Français eurent aussi la peste à Jaffa, sous un climat brûlant, dans un pays où ils n'avaient aucune assistance à attendre des habitants; et cependant ils ne

sous le hangar ne recevaient plus aucun soin ; ils étaient à l'avance considérés comme morts.

» Telle était la mortalité, qu'au début de la guerre un régiment qui avait quitté Bukharest fort de 2,200 hommes, y rentra, six semaines après, n'ayant plus que 263 hommes, sans avoir vu l'ennemi, sans avoir tiré un seul coup de fusil ; tous ces soldats étaient morts de faim ou de la peste. On vit des régiments de cavalerie réduits à dix-sept hommes. Dans le 4e corps, qui souffrit le plus, les régiments, à leur rentrée en Russie, ne comptaient plus que 200 à 250 hommes.

» Le corps que le maréchal Diebitch réunit pour passer les Balkans, était d'environ 20,000 hommes. Il était réduit à 11,000 en arrivant à Andrinople, et, au moment de quitter cette ville, après un assez court séjour, il n'était plus que de 2,300 hommes.

» Le registre des décès de l'armée pendant les deux campagnes de 1828 et 1829 constatait que le nombre des morts s'élevait à 258,000.

» Lorsqu'après la paix d'Andrinople, les troupes russes repassèrent les Balkans et évacuèrent la Bulgarie, la garnison de Silistrie fut formée de 6,800 hommes. Cette garnison reçut plusieurs fois des renforts, et, néanmoins, au bout de quatre années, elle était réduite à 1,500 hommes. Les maladies avaient emporté le reste. La peste était devenue presque endémique à Silistrie, et elle y exerçait d'affreux ravages.

» Ces terribles enseignements ne profitèrent point aux Russes. L'administration de leurs armées n'en devint ni plus régulière, ni plus prévoyante. Pendant l'occupation des Principautés,

périrent pas dans la même proportion. Resterait, d'ailleurs, à expliquer la perte des cinquante mille chevaux qui, eux, ne sont assurément pas morts de la peste. Or, voici un passage du général Valentini qui va nous apprendre le secret de cette perte et nous expliquer, autrement que par l'épidémie, la faiblesse de l'armée moscovite en présence des Turcs. « On manquait de fourrage, ce qui exténuait les chevaux et devenait plus dangereux encore qu'un manque de subsistances pour les hommes, qui peuvent résister à de grandes privations tant que le courage ne faiblit pas. Mais la faiblesse des chevaux diminuait la confiance des cavaliers, qui n'avaient naturellement aucune envie d'aller livrer leurs têtes aux lestes spahis. Ce fut le cas de remarquer alors que la faiblesse numérique de la cavalerie russe était cause qu'elle manquait de moyens de subsistances. Si elle eût été en proportion des troupes, si surtout on avait eu assez de Cosaques, on aurait pu étendre les fourrages plus loin, et faire le service des avant-postes avec moins de fatigue. Mais il arriva ce qu'on aura peine à croire : que toute

la mortalité fut encore très-considérable par suite des maladies provenant de la mauvaise qualité des vivres. L'argent destiné à ce service était dilapidé par les administrateurs et les officiers russes.

» La mortalité parmi les chevaux et les bestiaux n'était pas moins forte. Des divisions entières de cavalerie furent démontées, et, dans la première guerre, une épizootie enleva dans les Principautés, dès le commencement de la campagne, 419,000 bêtes à cornes. »

la cavalerie de l'armée, s'éparpillant journellement en avant-postes et en fourrageurs, se détruisit presque entièrement à ce métier. Il s'ensuivit que les avant-postes étaient peu sûrs, et que l'infanterie se trouvait forcée de redoubler de surveillance aux dépens de son repos; enfin, qu'on ne pouvait pas compter sur l'appui de la cavalerie, en cas de combat. » Certes, voilà l'incurie, l'imprévoyance, l'incapacité des chefs de l'armée russe, bien et dûment constatées; et la peste n'a rien à voir ici. C'est ainsi que meurent, la plupart du temps, les soldats de cette nation [1].

Quant à la mortalité dans l'armée du Caucase, elle s'est élevée à un chiffre exorbitant.

En récapitulant ce qui précède, on voit d'abord que la Russie ne peut opposer aux armées européennes hors de son territoire qu'une minime partie de ses forces effectives; en second lieu, que ces armées sont soumises à des causes de mortalité qui n'existent pas pour les troupes des autres pays.

[1] Le nombre des chevaux morts devant Roustschouk était si considérable, et les Russes mettaient tant de négligence à enlever les restes putréfiés de ces animaux (ce qui, soit dit en passant, suffisait pour engendrer des maladies épidémiques), que les innombrables troupeaux de chiens qui suivaient l'armée turque venaient, attirés par l'odeur des cadavres, dévorer dans le camp russe les corps de ces chevaux morts. Dans les landes de la Bulgarie, les troupes russes étaient suivies par des vols nombreux d'aigles et de vautours qui s'abattaient sur les animaux, dont un grand nombre expirait pendant la marche.

L'autre partie de la question est plus importante. Nous l'abordons sans préambule.

Malgré leurs longues guerres, malgré leurs succès passagers, les Russes manquent d'esprit militaire. Le génie de la guerre, ce feu sacré qui supplée quelquefois à la science et qui enfante les inspirations victorieuses, leur fait complétement défaut. Tous les progrès réalisés dans l'organisation de son armée, dans son matériel, dans la tactique, la Russie les doit à des étrangers. Sous Pierre I[er], c'étaient Lefort, Bruce et Gordon, qui avaient la haute main sur ce qui concernait l'armée ; le premier était Génevois, le second Écossais, le troisième Anglais. Le Danois Munich, Hesse-Hombourg, Bauer et d'autres généraux allemands, furent les autorités les plus influentes sous le règne de Catherine II. Alexandre eut de grandes obligations au Suisse Jomini et au Hessois Oppermann. Depuis cette époque, l'armée russe a toujours compté une foule d'officiers, et surtout d'officiers supérieurs, étrangers. Elle en a eu de toutes nations, mais c'est l'Allemagne qui lui a fourni le plus fort contingent. Diebitch, le héros des Balkans, était Allemand ; Geismar, Roth, Rudiger, et bien d'autres encore, ont la même origine. Ce qu'on peut dire en faveur des Russes, c'est qu'ils ont toujours su tirer parti de leurs guerres, et profiter des leçons que leur donnaient leurs ennemis. D'abord vaincus par les Suédois, ils finirent par apprendre d'eux le secret de les battre. Plus tard, ce fut la Prusse qu'ils mirent à contribution ; puis la France leur servit de modèle, et ils s'initièrent avec

fruit à la tactique de nos généraux. Alexandre ne s'attacha Jomini que pour faire enseigner aux chefs de ses armées les procédés militaires de Napoléon, que ce général passait pour connaître à fond. Les Turcs ont appris aux Russes la guerre irrégulière. En un mot, si le génie créateur, si l'inspiration manque à la nation moscovite, elle a, en revanche, une merveilleuse faculté d'appropriation; elle sait étudier et imiter, sans toutefois jamais surpasser ses maîtres.

La Russie, qui a si longtemps guerroyé, n'a pourtant jamais eu qu'un seul général qui ait mérité la réputation dont il a joui et dont il jouit encore : c'est Souwaroff. Cette disette de grands hommes de guerre est caractéristique. En France, au contraire, pays éminemment belliqueux, les militaires de premier ordre se comptent par centaines. Pour ne parler que des temps modernes, la période républicaine et impériale a produit chez nous une longue liste de généraux dont le plus médiocre ferait honneur à tout autre peuple moins riche et moins difficile sur ce point.

Ce qui prouve, de la manière la plus évidente, l'absence d'esprit militaire chez les Russes, c'est l'extrême répugnance des officiers à servir dans l'armée du Caucase. La Russie est peut-être le seul pays où être envoyé à l'ennemi, soit considéré comme une punition et évité comme un malheur.

Du reste, l'empereur Nicolas connaît bien son armée; il sait que l'amour du métier, que les appétits guerriers lui manquent. C'est précisément pour éveiller ou faire

naître ces penchants belliqueux que ce souverain a imaginé toutes ces petites guerres, ces parades, ces manœuvres qui occupent une notable partie de son temps. Nulle part les spectacles militaires ne sont organisés sur une aussi vaste échelle qu'en Russie. Il est vrai qu'on y trouve un autre avantage, celui d'éblouir l'Europe par ces pompes bruyantes et d'effrayer les esprits crédules.

Souwaroff seul eut le talent de communiquer une ardeur vraiment martiale aux troupes moscovites ; mais il n'y réussit, nous l'avons dit, qu'en les fanatisant, qu'en flattant grossièrement leurs instincts superstitieux, et en leur inspirant contre les Français une haine aussi furieuse que stupide. Grâce à ces moyens d'influence, il parvint à moissonner quelques lauriers en Italie. Mais sur ce point même, il est bon de dire, une fois pour toutes, la vérité, et de réduire à leur juste valeur les triomphes du héros barbare que Paul Ier, dans son enthousiaste reconnaissance, décora du glorieux surnom d'*Italique*. Ouvrons l'histoire.

D'abord, en entrant en campagne, l'armée coalisée était forte de cent mille combattants, dont quarante mille Russes, choisis parmi les troupes d'élite, et soixante mille Autrichiens. Les Français n'avaient que vingt à trente mille hommes, non compris les troupes cisalpines, qu'il ne faut compter ici que pour mémoire.

La première grande victoire des Austro-Russes fut celle de la Trebbia, devenue si célèbre dans les annales de l'empire des tzars, sous le nom de *bataille de San-Gio-*

vanni. Eh bien, dans cette affaire, les alliés étaient cinquante mille, et les Français moins de trente mille. Après la deuxième journée, les deux armées se trouvèrent dans leurs positions de la veille, et les honneurs du combat avaient été pour les troupes républicaines. En résultat, malgré les avantages que donnait à l'ennemi sa grande supériorité numérique, sa perte fut au moins égale à celle des Français. Les Autrichiens eurent dix officiers supérieurs tués sur le champ de bataille, et soixante-dix blessés; les Russes, un colonel et quarante officiers tués, trois généraux, trois colonels, un lieutenant-colonel, cinq majors et trente-cinq officiers blessés. Le général en chef de l'armée française, Macdonald, blessé quelques jours auparavant devant Modène, avait été obligé de se faire porter sur un brancard pendant toute l'action; et c'est ici le cas de rappeler que Pierre Ier vainquit aussi à Pultawa un adversaire qui, malade et incapable de mettre pied à terre, avait dû commander ses soldats du haut de sa litière. Enfin, il n'est pas inutile de remarquer qu'au milieu du combat, les Français manquèrent de munitions et furent obligés de se précipiter la baïonnette en avant sur un ennemi dont les masses les enveloppèrent aisément.

La guerre recommença avec fureur en Italie, et la bataille de Novi donna un nouveau lustre aux armes moscovites. Ici encore nous voyons les alliés opposer aux républicains des forces bien supérieures en nombre, car les Austro-Russes comptaient soixante-dix mille combattants, tandis que les Français n'en pouvaient mettre en

ligne que quarante-cinq mille. Encore une bonne partie de ces quarante-cinq mille soldats était-elle composée de conscrits. Malgré cette disproportion et la mort du général en chef Joubert dès le commencement de l'action [1], les Français se couvrirent de gloire en résistant aux attaques multipliées de leurs ennemis, et la victoire paraissait se décider en leur faveur, quand le général autrichien Mélas, à la tête d'une division de troupes fraîches, fit une manœuvre hardie sur le flanc droit de l'armée républicaine et changea la face des choses. Ce fut à ce général et aux soldats autrichiens que Souwaroff dut le triomphe dont on lui a fait honneur. Les alliés, dans leurs rapports, avouèrent une perte de deux mille prisonniers, sept mille blessés et dix mille tués, chiffres qui sont évidemment au-dessous de la vérité. Souwaroff, qui avait pris part à tant de luttes meurtrières, qui avait dirigé l'horrible massacre d'Ismaïl et celui du faubourg de Praga à Varsovie, Souwaroff confessa qu'il n'avait jamais vu de combat aussi sanglant. Mélas écrivit à son gouvernement : « Cette victoire nous a coûté cher! »

Ainsi donc, dans les deux grandes batailles qui donnèrent la victoire à la coalition, les Russes avaient été efficacement assistés par les Autrichiens ; dans la seconde, ce fut un général autrichien qui décida le résultat de la journée.

[1] Il est vrai qu'il fut remplacé par Moreau ; mais celui-ci n'avait pas conçu le plan de la bataille, et n'avait pu, en conséquence, connaître les desseins du malheureux Joubert.

Il importe, d'ailleurs, de ne pas oublier que cette guerre était conduite en France par le gouvernement le plus incapable, le plus faible et le plus impuissant, par le Directoire. Cette considération est très-grave en pareille matière.

Nous voici arrivés à la mémorable bataille de Zurich. Ce fut pour les Français, sous les ordres de Masséna, un triomphe complet. Des bataillons russes presque tout entiers furent anéantis, et la cavalerie du général Klein en poursuivit les débris jusque dans les faubourgs de Zurich. La prise de la ville acheva la ruine et la dispersion du corps d'armée moscovite. Tous les magasins, les blessés, le grand parc d'artillerie et jusqu'aux femmes qui avaient suivi l'armée du prince Korsakoff, tombèrent au pouvoir des républicains, ainsi que le reste de l'artillerie et des munitions. La caisse militaire russe fut prise. Tous les Français faits prisonniers dans les dernières affaires furent rendus à la liberté. Le résultat de la victoire fut de délivrer la France du danger de l'invasion qui la menaçait, et de décider les armées ennemies, dispersées dans la Suisse, à s'éloigner de nos frontières. En un mot, ce fut une de ces journées décisives qui font l'éternel honneur des hommes qui en ont assuré le succès.

On voudra bien observer qu'à Zurich les Russes *combattirent seuls*.

Peu après, trois bataillons français, formant un total de douze à treize cents hommes, commandés par le gé-

néral Molitor, continrent dans le Klon-Thal, durant une journée presque tout entière, une masse de quinze mille Russes, sous les ordres de Souwaroff lui-même. Cette poignée de braves put évacuer sa position dans le meilleur ordre; et le héros de la Trebbia dévora l'humiliation d'avoir vu son projet de jonction avec le corps d'armée autrichien déjoué par douze cents Français déterminés à mourir ou à arrêter l'ennemi.

Le même général français renouvela, quelques jours plus tard, cette prouesse digne d'admiration. Avec sa petite troupe, renforcée d'un seul bataillon, il défendit avec tant d'opiniâtreté un défilé dans lequel les Russes s'étaient engagés, que Souwaroff fut obligé de reculer avec une perte considérable. En somme, dans l'espace de sept jours, Molitor battit deux corps autrichiens et arrêta une masse de quinze mille Russes. Souwaroff se décida à battre en retraite; sa fuite fut tellement précipitée, qu'il abandonna ses blessés, ainsi que la plus grande partie de son artillerie et de ses bagages. Les Russes étaient complétement désorganisés, et, telle était leur terreur, que les soldats n'osaient ni s'arrêter, ni aller à la maraude pour se procurer les vivres dont ils manquaient. Cette retraite fut, à plusieurs reprises, inquiétée par les Français, qui menèrent les Russes tambour battant, les harcelant sans cesse, leur enlevant leur artillerie en détail, et leur faisant des prisonniers.

Ce fut dans cette sanglante campagne de quinze jours que l'on put juger du mérite des deux armées ennemies

les Russes furent cruellement punis de cette ignoble supercherie.

Enfin, voici l'armée coalisée en présence des Français dans les champs d'Austerlitz. Elle a une très-grande supériorité numérique. Elle est commandée par les plus habiles généraux; on distingue dans ses rangs le grand-duc Constantin, et elle est encouragée par la présence de l'empereur Alexandre. Elle compte sur la victoire, que lui promet l'avantage des gros bataillons.

Le rêve ne fut pas de longue durée. Dix-huit mille Russes et six cents Autrichiens tués par le feu ou noyés, trente mille prisonniers, et, parmi ces derniers, quinze généraux et quatre ou cinq cents officiers moscovites de tout grade; quarante-cinq drapeaux, presque tous les étendards de la garde impériale, cent vingt pièces de canon, perdus par les Russes; en un mot, une défaite complète, décisive, écrasante, et qui avait mis dans tout son jour la phénoménale incapacité de Koutousoff et de ses collègues : tels furent, on le sait, les résultats de cette journée fameuse. Et cependant l'armée coalisée comptait cent mille hommes, l'armée française soixante-dix mille seulement; et de ces soixante-dix mille Français, il y en eut vingt mille composant la garde impériale, qui restèrent en réserve et ne brûlèrent pas une seule cartouche durant toute la bataille. Ainsi les Russes et les Autrichiens furent juste en nombre double. Napoléon put, dans son ordre du jour du 3 décembre, dire avec raison : « Cette infanterie, tant vantée, et en nombre supérieur, n'a pu résister à votre choc. »

L'empereur Alexandre put dire aussi au général Savary : « Dites à votre maître qu'il faut à mon armée cent ans pour égaler la sienne. »

Les débris de l'armée russe, entièrement cernés, ne durent la vie qu'à la générosité de Napoléon.

En 1807, l'empereur Alexandre veut essayer d'une nouvelle coalition. Avant d'ouvrir la campagne en Allemagne, il ordonne à ses troupes de commencer les hostilités contre nous en Dalmatie. Les Russes se font encore battre à Castel-Nuovo par le général Marmont. Rappellerons-nous les différents combats qui précédèrent la journée d'Eylau, combats qui donnèrent de nouvelles preuves de la faiblesse des Moscovites sous tous les rapports? Dirons-nous qu'à la grande bataille dont nous venons de citer le nom, la moitié de l'armée française resta l'arme au bras, et qu'il suffit de l'autre moitié pour anéantir une nouvelle armée russe? A Friedland, la victoire fut encore plus brillante, et les résultats en furent immenses. Ici encore, la garde impériale à pied et à cheval, à l'exception de deux divisions, ne fut pas engagée, quoique l'ennemi fût supérieur en nombre, et eût surtout une magnifique cavalerie.

Transportons-nous, sans transition, sur un autre terrain, et à cinq ans de là. Voici les Russes chez eux, appelés à défendre leur propre territoire, leurs biens, leurs familles, leur indépendance nationale. Voyons quelle sera, dans des circonstances aussi solennelles, la conduite de ces guerriers fameux. Nous ne voulons pas entrer dans

les détails; nous rappellerons seulement quelques faits décisifs et quelques dates.

Un mois de campagne suffit à Napoléon pour conquérir la Lithuanie. Les Russes, partout vaincus, partout humiliés, étaient rejetés au delà de la Dwina, d'une part, au delà du Dnieper, de l'autre. Le général Bagration, entre autres, avait vu son corps d'armée maintes fois compromis de la manière la plus grave. L'armée moscovite battait en retraite sur tous les points.

Les 16, 17 et 18 août 1812, tandis que le centre de l'armée française s'emparait de Smolensk, Oudinot battait les Russes à Polotsk. Mais ce n'étaient là que les préludes d'un triomphe plus éclatant. A la bataille de la Moscowa, les Russes, encore commandés par Koutousoff, rappelé tout exprès de Turquie pour remplacer Barclay de Tolly, éprouvent la défaite la plus sanglante qu'ils eussent subie jusqu'à ce jour. Cependant ils avaient eu pour eux tous les avantages que peut désirer une armée au moment de la lutte. Retranchés derrière une rivière, défendus par de nombreuses redoutes, pourvus de tout ce qui était nécessaire à leurs subsistances, entourés de leurs compatriotes qui les encourageaient et leur prêtaient un appui efficace, chargés de défendre la capitale de leur pays, et animés par le sentiment du patriotisme, les soldats de Koutousoff jouissaient de tous les genres de supériorité qui d'ordinaire assurent la victoire. L'armée française, au contraire, était affaiblie par deux mois d'une marche extrêmement pénible, au milieu d'un pays totalement ruiné; elle man-

quait de vivres et de fourrages; elle était déjà affamée, intimidée par les obstacles de toute nature qu'elle rencontrait à chaque pas, découragée par l'incertitude de l'issue de cette gigantesque entreprise. Tout se réunissait donc pour promettre le succès aux Russes, et s'il leur échappa, c'est que leur infériorité en courage et en habileté était immense.

Les autorités de la ville de Moscou avaient intérêt à donner le change à la population. Elles annoncèrent que les Français avaient été vaincus dans les champs de Borodino, et des réjouissances publiques célébrèrent ce jour trois fois heureux. Pourtant, les habitants de la capitale furent bien obligés d'ouvrir les yeux, quand ils apprirent que ces prétendus vaincus s'avançaient menaçants vers leur ville, chassant devant eux ces redoutables triomphateurs de la Moscowa. Que firent alors les Russes? Au lieu de défendre leurs foyers comme les Espagnols à Saragosse, ils recoururent à un acte d'inutile vandalisme; nous disons inutile, parce que, s'ils avaient eu le courage de combattre une dernière fois, les Français ne seraient entrés dans les murs de Moscou qu'avec des pertes considérables, et auraient été sans doute contraints à la retraite. L'incendie, le brigandage et la destruction firent ce que la valeur des Moscovites n'avait pu faire. Alors, mais alors seulement, commença la longue défaite des Français. Le monde entier sait par quels terribles ennemis nos malheureux soldats furent abattus. Trente degrés de froid, le désert, la misère et la faim, donnèrent la victoire

à l'empereur Alexandre. Les Russes se vantent pourtant d'avoir chassé les Français de leur empire. Ce mensonge est d'autant plus étrange, qu'en aucune circonstance ils ne se montrèrent plus maladroits, plus dépourvus d'esprit militaire que dans cette retraite, où les éléments conjurés leur livraient une proie si facile. Quelques preuves historiques sont ici nécessaires.

A Malo-Iaroslawitz, les Moscovites fournirent au prince Eugène l'occasion de se couvrir de gloire en remportant une victoire brillante, chèrement achetée, il est vrai, mais bien plus désastreuse pour l'ennemi. A Krasnoï, l'armée russe, forte de cent dix mille hommes, avec une cavalerie et une artillerie formidables, laissa, par une inexplicable aberration, l'armée française défiler, pendant vingt-quatre heures, devant son front. Un coup vigoureux eût assurément terminé la guerre et détruit complétement les forces de Napoléon. Les généraux russes ne le comprirent pas, ils n'attaquèrent que l'arrière-garde, et ne purent, avec toutes leurs troupes réunies, empêcher le maréchal Ney de ramener les glorieux restes de son corps d'armée, échappés, par un miracle de bravoure, à une destruction qui semblait certaine. En pleine retraite, les Français, démoralisés par les privations et la souffrance, mourant de faim, épuisés de fatigue, à moitié gelés, couverts de plaies sanglantes, sans vêtements et sans chaussures, et, qui pis est, entièrement privés d'artillerie et de cavalerie, se retournaient presque à chaque pas pour combattre, et mettaient en fuite les bataillons russes et les hordes de Cosaques.

Vingt fois les débris de l'armée française auraient pu être définitivement anéantis, mais grâce à l'impéritie des généraux ennemis, ils parvenaient toujours à se tirer d'affaire. Au passage de la Bérésina, une ligne de rivière de trente milles au moins n'était gardée que par quatre-vingt mille hommes sous le commandement de Tchitchagoff; celui-ci n'opposa son corps d'armée à Napoléon qu'en désobéissant aux ordres qu'il avait reçus de marcher sur Ingumen; la grande armée moscovite n'arriva que deux jours après le passage; quant à Tchitchagoff, il eut la maladresse de se laisser prendre six mille hommes et plusieurs pièces de canon, par un ennemi en pleine déroute. Lorsqu'on songe que, si les généraux d'Alexandre eussent tant soit peu compris les avantages de leur position, et possédé la plus vulgaire intelligence des ressources de la guerre, il ne se fût pas échappé un seul homme des troupes françaises, on reste confondu d'une si éclatante incapacité.

Que les Russes se glorifient donc d'avoir expulsé les Français de leur territoire en 1812; il y a vraiment de quoi être fier! Être mené tambour battant depuis la Pologne jusqu'à Moscou; ne sauver cette capitale qu'en la détruisant; n'avoir plus à poursuivre que des adversaires à moitié anéantis par tous les fléaux qui peuvent affaiblir une armée; malgré cela, se faire battre encore, commettre fautes sur fautes, jusqu'à laisser échapper la plus merveilleuse occasion d'exterminer cet ennemi, déjà si malade, voilà, certes, des titres de gloire de nature à rehausser singulièrement le mérite des troupes russes!

Les Russes mettront-ils aussi au nombre de leurs titres à l'estime des militaires des deux mondes, la défaite de Wittgenstein à Lutzen, et l'inexplicable conduite de Koutousoff à Bunzlau? Nous n'avons pas parlé de la déroute des Russes à la bataille de Bergen en Hollande, le 19 septembre 1799; nous ne dirons rien non plus de la campagne de France, où les troupes du tzar ne cessèrent de se montrer ce qu'elles avaient toujours été.

Dira-t-on que les Russes, pendant leurs guerres contre la France, étaient en présence des premiers généraux du monde, et qu'ils ont pu être battus sans qu'on puisse en conclure rien de fâcheux contre eux? Mais qu'on voie ce qu'ils ont fait à d'autres époques et contre d'autres adversaires. En 1828, par exemple, ils avaient à combattre les Turcs, les Turcs dont une longue expérience leur avait fait connaître la tactique, les Turcs, affaiblis, privés de capitaines éminents, arriérés en matière de science stratégique, abrités par des places fortes mal construites. Avec un semblable ennemi, les Russes devaient avoir beau jeu. Qu'arriva-t-il pourtant? Ils se montrèrent partout d'une faiblesse, d'une indécision, d'une maladresse incroyables; ils ne triomphèrent de la résistance des Ottomans qu'au prix des plus pénibles efforts; ils ne remportèrent aucune victoire signalée, et à la fin de la guerre l'énormité de leurs pertes en hommes et en chevaux compensait, et au delà, les avantages qu'ils avaient finalement obtenus.

Nous les voyons s'efforcer vainement, pendant plusieurs semaines, de réduire la place de Braïlow, petite ville assez

mal fortifiée. Le grand-duc Michel, qui commandait le siége en personne, a beau faire, les Russes sont obligés de consentir à une capitulation, et laissent la garnison sortir avec armes et bagages pour aller renforcer celle de Silistrie. A Boulanlouk, l'empereur Nicolas ne peut réussir qu'à repousser les Turcs à la circonvallation de leur camp, et là, ses troupes n'osent attaquer l'ennemi. A Silistrie, les Russes sont réduits à lever le siége, et à le recommencer avec quarante-cinq mille hommes. A Varna, après un siége inutile de neuf semaines, ils ne prennent possession de la place que grâce à la trahison de son commandant. A Devra et à Koslugi, le grand vizir les attaque avec succès. A Tchornau, à Schoumla, les soldats du tzar repoussent les Turcs sans les vaincre et en perdant eux-mêmes beaucoup de monde. Les pertes énormes de l'armée impériale devant les forteresses ottomanes sont d'autant plus extraordinaires, que, de l'aveu du général Valentini lui-même, les villes turques étaient très-mal fortifiées [1]. C'est l'opinion bien positive des étrangers qui ont suivi cette guerre, que si les Russes avaient eu à combattre un ennemi tant soit peu moins ignorant, le résultat de la lutte eût été tout autre. Si le grand vizir ne se fût pas évertué à assiéger Pravadi, en laissant à Diebitch la liberté de ses mouvements, les Russes n'eussent pu franchir le Balkan. Quant à Silistrie, cette place capitula par suite du manque de poudre, qui lui ôtait la possibilité de sou-

[1] Valentini, p. 63.

tenir un assaut, et quelque peu aussi grâce à l'or que les assiégeants avaient à propos répandu dans la ville.

En résumé, dans ces deux campagnes de 1828 et de 1829, rien de glorieux pour les Russes ne compensa leurs pertes, dont le chiffre total fut effrayant. Des chefs plus habiles auraient assuré les approvisionnements, diminué les chances de mortalité, attaqué vigoureusement et enlevé en peu de temps les places fortes ennemies, poussé les Turcs sans relâche, et brusqué le dénoûment.

Jetons maintenant un coup d'œil sur la guerre de Pologne.

Les Russes entrèrent en campagne avec cent vingt mille hommes. Leur armée était parfaitement organisée, abondamment pourvue de munitions et du matériel nécessaire. Elle comptait trois cent quatre-vingt-seize pièces de canon. Les Polonais n'avaient que cinquante-huit mille cinq cent vingt hommes, et encore fallait-il déduire de l'armée principale dix mille hommes pour les garnisons de certaines places fortes, deux mille cinq cents composant le corps détaché sous le commandement du général Dwernicki, quinze cents formant le corps de Sierawski, et cinq cents cavaliers, encore dans le palatinat de Sandomir. Restait donc seulement quarante-quatre mille vingt hommes pour combattre les cent vingt mille soldats qui s'avançaient en masse contre les insurgés. Sur ces quarante-quatre mille hommes, on n'en comptait que trente mille de troupes exercées. Il faut considérer, en outre, et ceci est très-important, que rien en Pologne n'était prêt pour la guerre,

qu'il n'y avait pas de munitions suffisantes, que les arsenaux étaient dégarnis, les fonderies et les manufactures d'armes inactives, les places fortes en mauvais état, le service administratif mal organisé, les différents corps de l'armée mal répartis, mal approvisionnés. Ainsi les Russes avaient tous les avantages possibles, et notamment celui du nombre.

Ceci posé, résumons les principaux événements de cette guerre.

Au combat de Dobré, les Polonais eurent affaire à des forces triples des leurs ; cependant on se battit toute la journée, et les Russes se retirèrent sans avoir gagné un pouce de terrain. A Wawer, soixante-dix mille Russes ne purent vaincre quarante mille Polonais. On combattit deux jours avec acharnement, et les deux armées conservèrent leurs positions.

A la bataille de Grochow, quarante-cinq mille Polonais combattirent cent mille Moscovites. Bien que les insurgés aient dû repasser la Vistule, on peut dire que l'honneur de la journée fut pour eux, car toutes les troupes russes y furent engagées, y compris les quinze mille grenadiers de Schakoffskoï, qui rejoignirent pendant l'action, tandis que deux divisions polonaises prirent seules part à la lutte. Un magnifique régiment de cuirassiers russes, appelés *les invincibles*, fut complétement anéanti. Le maréchal Diebitch laissa les Polonais détruire en détail son avant-garde.

Le général Dwernicki, avec deux mille huit cents hommes, défait la division Geismar, forte de quatre mille huit

Nous croyons inutile de rappeler la conduite et les perpétuels échecs des armées russes dans le Caucase.

Il faut que les empereurs de Russie se résignent à subir indéfiniment l'affront de cette guerre circassienne, si déplorable, si honteuse pour leurs armes.

Du reste, ce qui se passe depuis plusieurs mois sur les bords du Danube, aux yeux de toute l'Europe étonnée, éclaire d'un jour éclatant la valeur réelle des armées moscovites. Depuis l'automne dernier jusqu'au moment où nous écrivons (10 juin 1854), les Turcs, mal organisés, sans administration, sans ambulances, tiennent en échec une armée très-supérieure en nombre, et pourvue de tout ce qui manque à ses adversaires, notamment d'une artillerie formidable. Dans presque toutes les rencontres ils ont eu l'avantage, et les Russes n'ont pas pu encore faire un pas en avant

De tout ce que nous venons de dire, il ne faut pas conclure que l'armée russe soit méprisable. Elle a de bonnes qualités, dont nous avons tenu compte, et l'on assure que l'empereur l'a dotée d'améliorations réelles. Elle est, en outre, presque toujours assurée de l'avantage du nombre, car les autocrates, procédant par voie de réquisition, peuvent envoyer sous les drapeaux tel nombre d'hommes qu'il leur plaît. Ce que nous avons voulu démontrer, c'est que les armées moscovites ne sont pas aussi redoutables qu'on s'est plu à le dire, et que, à les juger par leurs actes, elles sont inférieures à celles des autres grandes puissances européennes.

CHAPITRE VIII.

MARINE.

Malgré l'histoire, malgré des épreuves décisives, faites en présence de plusieurs générations, la Russie avait réussi jusqu'à ce jour à persuader à l'Europe qu'elle possédait des ressources inépuisables. Grâce à l'éloignement et au mystère dont elle s'entourait, elle réalisait dans les temps modernes la fable de ce géant qui, disait-on autrefois, se tenait en sentinelle dans une des îles Canaries, et brandissant sa terrible massue, en menaçait tous les navires qui voulaient franchir la limite de la *mer des Ténèbres*. La massue de l'autocrate, c'était son armée; sa *mer des Ténèbres* c'était l'ensemble de ses ressources matérielles. Il n'était donné à personne, pas même aux nationaux, de pénétrer le secret des forces offensives et défensives de l'empire. Nicolas entretenait soigneusement dans sa capitale et en Pologne de magnifiques corps d'armée qu'il

faisait parader devant les étrangers éblouis; tout le reste demeurait à l'état d'énigme pour les curieux. Grâce à cette habile fantasmagorie, le *colosse du Nord* était arrivé à se faire beaucoup plus redoutable qu'il ne l'est en réalité. Il abusait du trompe-l'œil en charlatan qui a fait une étude approfondie de l'*effet d'optique*. A moitié enveloppé de nuages, il agitait de loin ses bras, dont un mirage complaisant décuplait les dimensions; le masque dont il restait incessamment couvert donnait à sa voix un volume formidable. Croquemitaine a toujours merveilleusement entendu la mise en scène, et personne ne sait mieux faire traîner son sabre.

Même système à l'égard des forces navales de l'empire. Le mystère était même plus profond, plus complet. Défense absolue de laisser visiter par les étrangers les flottes de la Baltique et de la mer Noire. Grâce à l'extrême fractionnement de ces flottes et à la rigueur des consignes, les officiers russes eux-mêmes ne connaissent que la brigade dont ils font partie. Le nombre des navires était considérable, l'appareil imposant, en un mot tout ce qui pouvait frapper extérieurement les yeux était beau, grandiose, exagéré comme nombre et aspect. Mais l'organisation, le chiffre des équipages, les détails du service, les éléments actifs de cette marine en apparence si magnifique, en un mot, sa valeur réelle, tout cela était lettre close pour tous.

Cependant il y a eu quelques indiscrétions. On est parvenu à soulever un coin du voile; par quels moyens, nous

ne le dirons pas; mais qu'importe? Une partie de la vérité s'est fait jour, et ce sont ces révélations que nous abandonnons à nos lecteurs.

Les chiffres sont pompeux : cinq divisions, dont trois dans la Baltique et deux dans la mer Noire, subdivisées chacune en trois brigades, chaque brigade en trois escadres, tel est le cadre général. Le tout comprend :

1	vaisseau	de. . . .	130	canons.
4	»	de. . . .	120	»
6	»	de. . . .	100 à 110	»
26	»	de. . . .	80 à 90	»
18	»	de. . . .	70 à 80	»
6	frégates	de. . . .	60	»
24	»	de. . . .	40 à 50	»

40 (au moins) corvettes, schooners, bricks, etc.

34 vapeurs de guerre.

Voilà donc un total de 45 vaisseaux de ligne, 30 frégates, accompagnés d'un grand nombre de bâtiments moins forts et de flottilles à rames dont on porte le chiffre à plus de 300 petits navires armés.

L'effectif officiel des équipages est de 50,600 hommes, qu'il faut, suivant les calculs les plus probables, réduire à 42,000, y compris les 1,000 marins employés dans la mer Caspienne.

C'est là un état maritime considérable pour une puissance qui n'en fait pas sa spécialité. Et l'on remarquera qu'il s'agit ici de l'*état de paix*. Il est vrai que la guerre augmente fort peu le matériel et le personnel.

Voyons maintenant ce que peut valoir cette force navale, que la Russie étale avec orgueil aux yeux des étrangers.

C'est un fait constant, avoué par tous les écrivains, même les plus indulgents, que les Russes ont une extrême répugnance pour le service maritime. Bien que des populations entières vivent sur les bords de la mer, on constate chez elles une antipathie profonde pour la navigation. On peut citer les Lettes, sur le littoral de la Courlande et de la Livonie, et les Tartares de la Crimée; même sur ces côtes, le cabotage et la pêche sont exploités par des étrangers, les riverains n'ayant aucun goût pour ces occupations. Au sud, les Grecs et les Cosaques Tchernomores, au nord, les Finlandais et les Allemands des côtes germaniques annexées à l'empire, tels sont les seuls bons éléments de recrutement pour la marine russe; mais, comme ils ne suffisent pas, il a fallu aviser à d'autres moyens. On a eu recours aux engagements volontaires, qui, malgré les avantages offerts par le gouvernement, ne fournirent, en douze ans, que 1,827 enrôlés. Force est donc de prendre où l'on peut. Les paysans de la Grande et de la Petite-Russie, les habitants des anciens royaumes de Pologne et de Tartarie sont mis à contribution, et ce sont eux qui donnent le chiffre le plus notable du personnel naviguant. Or, ces pauvres serfs font de détestables matelots, et le temps n'y fait rien. Ils ont encore plus d'éloignement pour la marine que pour le service militaire, et cette disposition persiste jusqu'au dernier jour.

Quant aux officiers, ils ne démentent pas l'inaptitude générale des Russes pour cette profession. Ils ne deviennent marins qu'à contre-cœur; on a beau leur offrir de larges compensations, et entre autres la faculté de passer dans l'armée de terre avec un double avancement,—avantage considérable, — les jeunes gens des hautes classes ne se montrent pas plus empressés de servir sous le pavillon des escadres nationales. Indépendamment d'une aversion instinctive, il y a sans doute à ce sentiment d'autres causes, telles que l'ennui d'une navigation continuelle dans des mers étroites, et la modicité de la solde. Les traitements, en effet, sont dérisoirement minimes. En voici l'état officiel :

Amiral.	13,500 fr. par an.
Vice-amiral.	5,625
Contre-amiral.	4,500

Pour les grades inférieurs :

	Dans la garde.	Sur les vaisseaux de ligne.
Capit. de vaisseau de 1re classe.	2,575 »	2,025 »
Id. de 2e classe.	2.025 »	1,687 50
Capitaine-lieutenant . . .	1,687 50	1,350 »
Lieutenant	1,575 »	1,237 50
Midschipman.	1,406 25	956 25

On conviendra qu'il faudrait une vocation véritable pour être tenté par de semblables traitements.

De ce double fait, l'inaptitude de la majorité des matelots, et la répugnance des officiers pour une carrière qui, plus que toute autre, exige des dispositions naturelles et un goût prononcé, il résulte que ni les uns ni les autres ne prennent à cœur le service et ne deviennent de bons marins. Les officiers, qui n'ont reçu qu'une éducation superficielle et toute machinale dans les écoles navales, ne cherchent pas à compléter ce qu'ils savent. Ils sont en général très-ignorants. La plupart désirent et attendent avec impatience l'autorisation de passer dans l'armée de terre[1]. Avec les avantages de cette permutation en perspective, quel zèle, quelle application apporteraient-ils au service maritime?

Ce n'est pas assez pour les matelots de n'avoir, en majorité, aucun penchant pour la navigation; on semble prendre encore à tâche d'affaiblir leurs forces physiques et de les dégoûter du métier. Malgré la vie si dure à laquelle ils sont soumis, leur alimentation est mauvaise et insuffisante. Le bœuf salé et le porc sont de qualité inférieure; le biscuit est de seigle, et non de froment, et le levain s'y trouve en si grande quantité, qu'il est très-difficile à digérer. En outre, il faut tenir compte des jours de jeûne, qui sont

[1] « En Russie, les classes supérieures surtout ont une grande antipathie pour le service de la marine. Les Anglais aiment à se moquer des officiers de la marine russe, qui se plaisent à porter des bottes à éperons, et redisent souvent qu'ils ne tarderont pas à passer dans la cavalerie. » Haxthausen, *Les forces militaires de la Russie*, p. 215 et 216.

très-fréquents, et pendant lesquels il est absolument interdit de manger aucun aliment gras. La santé des matelots souffre aussi des longs séjours à terre durant la saison la plus rigoureuse. On a constaté que les maladies de poitrine étaient infiniment plus fréquentes chez eux que parmi les marins des autres pays, qui font de longues navigations. Un autre fait plus remarquable, c'est que le scorbut fait de grands ravages sur la flotte de la Baltique. Il semblerait que les cinq mois passés annuellement à terre par les équipages devraient les mettre à l'abri de cette cruelle maladie. Mais si l'on songe que ces longues stations dans les villes du littoral ont lieu pendant les grands froids, et que, durant toute cette période, l'influence des viandes salées n'est pas tempérée par celle des légumes frais, on s'expliquera cette espèce de phénomène.

La marine marchande est la meilleure pépinière de la marine militaire. Cette ressource manque à la Russie, malgré les encouragements prodigués depuis un siècle au commerce maritime. Il y a bien quelques centaines de bâtiments qui, naviguant sous pavillon moscovite, sont censés appartenir à cette nation ; mais la marine militaire n'en profite pas le moins du monde. En effet, pour que les équipages de ces bâtiments fussent composés de Russes, il faudrait que les sujets de S. M. Nicolas fussent libres de choisir leur profession, ou bien que le gouvernement en forçât un certain nombre à servir pendant un temps déterminé dans la marine marchande. Or, d'un côté, les mougiks sont esclaves, et ne reçoivent de leurs maî-

tres que la permission d'aller exercer un métier assez près d'eux pour qu'ils puissent avoir l'œil toujours ouvert sur leur conduite, et les rançonner à merci, quand ils réussissent à faire de bonnes affaires. Le métier de matelot ne rapporterait rien au propriétaire de l'esclave transformé en marin ; d'ailleurs la vie du serf, sur la mer, courrait trop de risques, pour que l'avarice du maître consentît à braver de telles chances de perte. On ne doit donc rien attendre des particuliers pour recruter les équipages des navires marchands. D'un autre côté, le gouvernement, qui redoute tant le contact des nations étrangères, ne permettra jamais que ses sujets naviguent sur des bâtiments que leur destination spéciale met en rapports incessants avec les peuples du monde entier. Aussi les équipages des navires marchands de la Baltique sont-ils exclusivement composés de Finlandais, d'Allemands, de Suédois et de Danois. Pour que ces bâtiments aient le droit de se dire moscovites, ils doivent, indépendamment du pavillon, avoir à leur bord un capitaine russe. Mais ce capitaine est un homme de paille, employé uniquement pour ne pas contrevenir à la volonté impériale. C'est, le plus souvent, un malheureux à qui l'armateur alloue un petit traitement mensuel, à condition qu'il ne fera rien à bord, si ce n'est la cuisine, dans le cas où il en serait capable. Dès que le vaisseau a perdu la terre de vue, le commandement effectif est remis à un officier étranger ou à un Finlandais, et le capitaine postiche est prié de s'occuper de tout, excepté de ce qui concerne le navire. Le commerce exté-

rieur de Saint-Pétersbourg, Riga et Odessa est entre les mains des Allemands, des Finlandais, des Grecs et autres marins étrangers.

Ainsi donc, point de Russes dans la marine marchande. Le gouvernement est obligé de recourir au recrutement, lequel frappe au hasard, et ne fournit aucun sujet spécial.

Dans un pays où le caprice du souverain est habitué à faire des merveilles, et peut même, dans certains cas, contrecarrer les lois de la nature, on se figure aisément qu'il est possible de former des matelots par ordonnance. Ne sachant que faire des Juifs de son empire, qu'il déteste cordialement et dont il veut se débarrasser à tout prix, Nicolas a eu l'ingénieuse idée de les déporter en masse sur sa flotte, et de vouloir, un beau jour, qu'ils devinssent d'excellents marins. Des milliers d'Israélites sont périodiquement saisis et envoyés aux recruteurs qui, après leur avoir rasé la moitié de la tête et coupé la barbe, les distribuent sur les deux flottes du sud et du nord. Que ces malheureux soient plus intelligents, plus zélés, plus alertes que les matelots russes, cela est fort possible, et nous ne le contestons pas; mais qu'ils deviennent de bons marins, et qu'ils éprouvent pour l'honneur de leur pavillon ce sentiment qui fait la moitié de la valeur de l'homme de mer, c'est assurément ce que personne ne croira.

Chose étrange, la discipline, si sévère, si terrible dans l'armée de terre, est bien loin d'être aussi rigoureuse sur les flottes russes; c'est le contraire de ce qui se passe chez les autres nations européennes. C'est qu'on reconnaît sans doute qu'on ne fait pas de bons matelots à coups de bâton,

et que la marine exige des qualités, des instincts dont peut se passer le soldat, qui, à la rigueur, peut se borner à savoir mourir à son poste.

Quand on met le pied sur le pont d'un navire de guerre russe, on est tout d'abord frappé de l'ordre, de la propreté qui règnent dans toutes les parties extérieures, de la beauté de la voilure et du gréement, en un mot de la bonne tenue du bâtiment. Mais, si vous êtes marin, vous apercevrez bientôt mille imperfections qui échappent à un œil peu exercé. Vous constaterez que les chambres du commandant et des officiers occupent un espace beaucoup trop considérable, et qu'elles sont remplies d'objets complétement étrangers aux habitudes ordinaires de l'homme de mer. Ainsi, vous verrez dans la chambre de tel aspirant, héritier d'une famille aristocratique, un nombre incroyable de coffres et de malles, des canapés, un piano, et une foule d'inutilités qui seraient mieux placés dans un boudoir de petite maîtresse que dans la cabine d'un officier de marine. On cite même des jeunes gens qui ont à bord leur cuisinier particulier avec un attirail culinaire complet. Dans l'entrepont, dans l'intérieur de la cale, dans les postes de l'équipage, vous remarquerez un désordre, une incurie, une malpropreté qui ne seraient pas un seul instant tolérés sur un navire de guerre d'une autre nation quelconque. Ces imperfections disent beaucoup à un observateur expérimenté, car elles révèlent un manque de discipline et de surveillance incompatible avec le service naval.

Si vous assistez à quelques manœuvres, vous serez sur-

pris de la loquacité de tous les hommes qu'on y emploie, surtout quand ils sont de race juive. Le silence si rigoureusement observé sur nos bâtiments pendant les évolutions, est ici remplacé par des caquetages bruyants. Quant aux officiers, ils se donnent une peine infinie, s'occupant de tous les détails, allant et venant, comme s'ils se croyaient obligés de suppléer par une activité fébrile à l'indolence ou à l'insuffisance des matelots. Malgré ces soins fatigants, qui doivent paraître si singuliers aux marins anglais et français, on a remarqué que les vaisseaux de ligne de la mer Baltique évoluaient très-lourdement et très-péniblement; que les manœuvres, aussi bien que le maniement du canon, y étaient d'une lenteur et d'une imperfection qui frappent les yeux les moins exercés. Les frégates sont aussi très-lourdes et maladroitement dirigées. Peut-être, du reste, la pesanteur des navires russes tient-elle au système de constructions qui produit systématiquement des bâtiments courts, trapus, obèses et difficiles à remuer. Il faut reconnaître, d'ailleurs, que la flotte de la mer Noire vaut mieux que celle de la Baltique, que les équipages y sont mieux exercés, les manœuvres plus rapides, le pointage plus vif et plus sûr. Les galères et les chaloupes canonnières des cosaques Tschernomores sont surtout bien maniées et peuvent rendre d'excellents services dans telles circonstances où leur emploi est jugé utile.

Comment les marins de la Baltique pourraient-ils acquérir ce degré d'habileté qui constitue la supériorité des escadres anglaises et françaises ? Emprisonnés dans les glaces pendant six mois de l'année, occupés, pendant trois

autres mois, des préparatifs de campagne, que leur reste-t-il pour la navigation? Et quand la mer est libre, ils n'ont pour champ de manœuvre que le golfe de Finlande, c'est-à-dire l'étroit espace compris entre Cronstadt et Gustarworn. Dans la mer Noire l'arène est un peu plus vaste, mais le Pont-Euxin est encore un lac et la navigation y est tout à fait insuffisante pour former convenablement les équipages. L'Océan et la Méditerranée restent à peu près inconnus aux Russes. Ils sont privés du bienfait de cette rude, mais précieuse initiation, qui résulte des longs voyages dans les grandes mers du globe, par toutes les latitudes et sous tous les climats. Ils ne pourraient, en temps de guerre, s'aventurer hors de leurs lacs nationaux sans s'exposer à ces terribles mésaventures qui punissent si souvent l'inexpérience des marins. L'influence de ces longues stations dans les ports de la Russie, et de ces navigations insignifiantes, est telle, qu'un grand nombre de matelots ne peuvent s'habituer assez au métier pour surmonter le mal de mer. C'est tout dire.

Nous avons déjà dit un mot de l'incapacité des officiers. Cette incapacité est, en général, si grande, qu'on refuse à croire tout ce qu'on en dit.

Les officiers russes ne peuvent s'occuper que de ce qui concerne la pratique vulgaire de leur métier, car il est admis en Russie que la culture de l'intelligence, à un point de vue général, nuit à la spécialité des individus. Ainsi tout militaire ou tout marin qui ose se plaire à la lecture des livres de littérature et d'histoire, est signalé comme un homme dangereux. Les colonels sont tenus de

faire de temps en temps à l'empereur un rapport sur la conduite de leurs subordonnés. Dans ces rapports, il y a trois catégories de coupables, trois classes de réprouvés, à savoir : 1° *joueurs*, 2° *ivrognes*, 3° *littérateurs*. Et par littérateur, on entend tout individu qui aime la lecture, qui s'applique à développer son intelligence, qui cherche à *avoir des idées*, comme on dit dans ce pays d'esclaves. Ce fait, qui est caractéristique, dit assez à quel régime intellectuel on réduit les militaires moscovites [1]. Il en est de même dans la marine. Faites donc des hommes supérieurs avec un pareil système !

Et puis, point d'ambition, point d'émulation, du moins pour le matelot. Le soldat français, qui sait qu'il a son bâton de maréchal dans sa giberne, fait des efforts prodigieux pour acquérir les grades éminents de la hiérarchie militaire. Voilà pourquoi, depuis le triomphe des principes démocratiques chez nous, on a vu tant de courages sublimes et de hautes capacités sortir des rangs infimes de l'armée. Le soldat et le matelot russe, au contraire, qui savent fort bien que toutes les merveilles accomplies par leur valeur ou leur intelligence ne leur feraient pas dépasser les degrés inférieurs de l'échelle, ne font rien pour sortir de leur obscurité. Ils font leur devoir, ni plus ni

[1] Un officier polonais nous a raconté que le colonel de son régiment, alors en garnison à Zamosc, ayant demandé au grand-duc Constantin l'autorisation de former une petite bibliothèque pour distraire ses camarades qui s'ennuyaient horriblement, le prince répondit par l'envoi des règlements militaires de la Russie, en disant que c'était là le seul livre que dussent lire des officiers.

et constater sa valeur réelle par les services qu'elle a rendus. Mais la marine de cet empire n'a pas encore d'histoire. Trop jeune et trop faible, malgré un formidable appareil de force matérielle, elle ne compte pas encore dans les fastes militaires de l'Europe. Nous sommes donc réduits à quelques rares souvenirs.

Le fait le plus mémorable dont cette marine se vante, la destruction de la flotte turque dans la baie de Tchesmé (6 juillet 1770), fut l'œuvre d'un Anglais, le contre-amiral Elphinstone, assisté de deux compatriotes, le contre-amiral Greig et le lieutenant Dugdale [1]. Il faut aussi observer que les Russes avaient eu pour adversaires les Turcs, alors fort peu redoutables sur mer. Peu de temps après, Elphinstone fut disgracié et remplacé par Greig, qui commandait les forces navales moscovites à la bataille d'Hogland (17 juillet 1788), où les Suédois furent battus.

[1] Il est écrit que la Russie devra tout aux autres nations, qu'elle ne pourra jamais rien inventer ni perfectionner par elle-même. C'est encore à des étrangers qu'elle doit les progrès de sa marine. Un Français, le comte de Traversay, y introduisit de grandes améliorations du temps de l'empereur Alexandre, dont il fut le ministre. Des Suédois et des Anglais ont longtemps commandé les escadres russes et rendu d'importants services au gouvernement qui les payait.

Autrefois la Russie prenait à son service des marins anglais, dont la présence sur ses flottes compensait, jusqu'à un certain point, la faiblesse de leurs collègues moscovites, et servait, d'ailleurs, à stimuler le zèle de ces derniers. Mais plus tard, les Anglais furent exclus du service maritime de cette puissance; de sorte que les Russes furent abandonnés à eux-mêmes dans l'exercice d'un métier où ils ont encore tant à apprendre.

Encore le succès de la journée fut-il contestable. Les Suédois, mal commandés, semblaient alors oublier leur bravoure et leur habileté accoutumées, pour faire plus beau jeu à un ennemi évidemment inférieur.

Plus tard, la marine russe a eu la bataille de Navarin; mais on sait qu'elle s'y trouva en assez bonne compagnie, et que les flottes alliées étaient supérieures en nombre aux forces ottomanes. Ajoutons que l'amiral Heyden, qui commandait l'escadre russe, est Hollandais. Dans l'intervalle, quel fut le rôle de cette marine? Il est assez difficile de le dire, tant il est entouré d'obscurité. De temps à autre pourtant, nous voyons la marine moscovite apparaître dans les mers du Nord et dans la Méditerranée, et toujours pour s'y montrer insignifiante. En 1799, entre autres, on voit une escadre russe arriver, en compagnie d'une escadre turque, devant Corfou, alors occupée par les Français. Cette fois, les Russes étaient commandés par un de leurs compatriotes, l'amiral Outchakoff. On va voir de quels lauriers ils se couvrirent. Ils n'avaient pas moins de dix vaisseaux de haut bord, quatre frégates, plusieurs corvettes et bricks, avec bon nombre de troupes; l'escadre turque comptait trente bâtiments, tant vaisseaux que caravelles ou bricks, et avait huit mille hommes à bord. Ces forces imposantes allaient mettre le siége devant une ville défendue par une garnison de dix-huit cents hommes et par une petite division navale composée, tout en gros, du vaisseau *le Généreux*, glorieux débris du combat d'Aboukir, d'une caravelle, d'une bombarde, d'un brick et de

quatre demi-galères. Dès les premiers jours, le brave capitaine Lejoille, qui commandait la division navale française, harcela les vaisseaux russes à leur mouillage, et il ne quitta la partie que lorsque toutes les forces coalisées furent réunies. Alors le *Généreux*, se dirigeant vers la partie sud-est de la ville, attaqua deux frégates russes qui y avaient établi une croisière. Ce fut l'affaire de quelques instants : les frégates prirent la fuite. Le vaisseau français ayant ensuite poussé sa bordée jusqu'à une distance de neuf lieues de la place assiégée, un vaisseau russe et trois corvettes mirent sous voiles pour couper la retraite au *Généreux;* mais ils ne tardèrent pas à regagner en toute hâte le mouillage. Après ces deux engagements, l'intrépide Lejoille se porta vers l'île du Lazaret pour attaquer le vaisseau amiral russe et deux frégates restées à l'ancre. Il canonna pendant plus d'une heure ces trois bâtiments, et après les avoir horriblement endommagés, il revint tranquillement reprendre son poste sous le canon de la citadelle. Quelque temps après, Lejoille, avec son vaisseau et le brick le *Rivoli*, traversa toute l'escadre turco-russe, qui ne put parvenir à l'arrêter, et se rendit à Ancône, où il était chargé d'aller embarquer des troupes de renfort. En résultat, l'escadre russe, soutenue par les Turcs, et notamment par quinze mille Albanais arrivés pendant les opérations du siége, ne put venir à bout d'une poignée de Français, protégée par une division navale imperceptible. Et cependant, à la fin du blocus, les Français étaient réduits, par la famine et les maladies, à huit cents hommes !

Cette petite garnison obtint la capitulation la plus honorable. Elle fut reconduite en France *sur les bâtiments russes, et aux frais des vainqueurs.* Quand l'amiral Outchakoff et ses officiers virent que leurs adversaires, qu'ils avaient crus au nombre de sept ou huit mille, étaient à peine huit cents, ils furent saisis de honte, et se déclarèrent vaincus, bien que l'issue de la lutte leur fût matériellement favorable.

En résumé, l'histoire de la marine russe, surtout dans la période des grandes guerres de la république et de l'empire, est parfaitement nulle.

Avant d'écrire le dernier mot de cette esquisse, nous devons déclarer sincèrement que nos observations n'ont pas pour but de déprécier notre adversaire, mais simplement de faire connaître ce qu'il vaut, ni plus ni moins. Parce que la marine russe offre de nombreuses imperfections, ce n'est pas à dire qu'elle soit à dédaigner. D'abord, elle a pour elle le nombre, un très-beau et très-riche matériel, et enfin, sans doute, le désir de prouver à l'Europe occidentale qu'il faut compter avec elle. On doit aussi tenir compte des abris fortifiés qui protégent les flottes de l'empereur Nicolas. Mais il nous a paru utile de réduire la marine moscovite à sa valeur vraie. La Russie fait un si grand étalage de ses forces défensives, qu'on est toujours tenté d'examiner de près ce qu'elle voudrait faire croire formidable. Étudier son ennemi, ce n'est pas le rabaisser, c'est s'assurer de ce que pèse réellement son épée.

CHAPITRE IX.

POLITIQUE.

On connaît le caractère de la politique russe, de cette politique perfide, dissimulée, presque toujours impénétrable, déloyale, patiente, obstinée, empruntant au besoin le masque d'un libéralisme éclairé et tolérant, merveilleusement servie par ses agents occultes ou avoués, et se frayant, à travers mille obstacles, un libre chemin vers le but de domination et de conquête qu'elle a toujours assigné à son activité. Comment la Russie a poussé ses agrandissements successifs en Orient jusqu'au protectorat de la Turquie inclusivement; comment elle a tour à tour, et suivant ses intérêts, courtisé l'alliance de la France et celle de la Grande-Bretagne ; comment elle est parvenue à acquérir une influence considérable sur l'Allemagne; comment enfin elle a insensiblement attiré dans ses bras les États de l'Europe septentrionale ; tout cela a été écrit,

expliqué, répété bien des fois, et nous ne pourrions, à ce sujet, qu'ajouter quelques notions de détail, au fond peu importantes, à ce que savent déjà les hommes sérieux.

Le résumé des actes de la politique des autocrates n'est que la paraphrase exacte du testament de Pierre Ier, qui est aujourd'hui bien connu. Prenez ce document d'une main, et de l'autre l'histoire de la Russie depuis un siècle, vous verrez que les souverains moscovites n'ont fait que développer de point en point le programme de leur ancêtre.

Les résultats matériels se comptent par des dates ; la liste des conquêtes de la Russie jusqu'aux époques contemporaines est trop curieuse pour que nous nous dispensions de la dresser [1].

En 1686, la Russie acquiert de la Pologne les provinces faisant partie du grand-duché de Lithuanie ; le duché-palatinat de Smolensk ; les provinces de la Petite-Pologne ; le duché-palatinat de Tschernigow ; l'Ukraine transborystane ou Petite-Russie ; le territoire des Cosaques Zaporogues ; enfin, sur la rive droite du Dnieper, la ville de Kiow avec le pays compris entre les rivières de l'Irpien et le Stulina ou Slucz.

En 1689, a lieu la première annexion du Kamtschatka à la Russie. L'annexion définitive date de 1696.

[1] Nous avons suivi, pour cette récapitulation, l'excellent travail de M. Léonard Chodzko, publié tout récemment sous ce titre : *Carte des agrandissements de la Russie depuis Pierre le Grand.*

En 1692, un traité avec la Chine fixe les frontières des deux États tout à l'avantage de la Russie.

En 1696, Azof, déjà occupé par les Russes, leur reste définitivement.

En 1721, acquisition définitive, aux dépens de la Suède, de la Karélie, de Wiborg, de l'Ingrie, de l'Esthonie, de la Livonie suédoise, des îles d'Oesel, de Dagoë et de Moens dans la Baltique.

En 1731, les Tartares et les Kirghis Cosaques deviennent tributaires des tzars; en 1738—39, les Tschouktschis, peuple du nord de la Sibérie, subissent le même sort.

En 1743, acquisition de la province de Kumennigrod en Finlande.

En 1772, la Russie enlève à la Pologne le palatinat de Livonie polonaise; une partie de ceux de Polostk et de Minsk, et les palatinats entiers de Witebsk et de Mscislaw, qui faisaient partie du grand-duché de Lithuanie.

En 1774, par le traité de Koutschouk Kaïnardgi, la Russie conquiert le droit de navigation dans la mer Noire et toutes les autres mers ottomanes, le passage du Bosphore et des Dardanelles; elle devient définitivement maîtresse d'Azof, de Taganrog, de Kertsch et de Kinburn.

En 1779, la politique moscovite obtient de la Turquie l'indépendance de la Crimée, de la Bessarabie et de la Moldo-Valachie. En 1783, la Crimée est, en pleine paix, définitivement occupée par la Russie.

La même année, 1783, voit Héraclius, roi de Géorgie, devenir tributaire des tzars.

En 1784, la Turquie cède à la Russie la Crimée, l'île de Taman et la plus grande partie du Kouban.

Le traité de Jassy, signé en 1792, étend les frontières russes jusqu'au Dniester, assure aux autocrates la souveraineté de la Géorgie, et leur accorde d'autres avantages.

Le deuxième partage de la Pologne signale l'année 1793. Un troisième partage détruit, en 1795, l'existence politique de ce royaume, qui perd, au profit de la Russie, tous les territoires situés sur le Bug et le Niémen.

En 1795, le duché de Courlande, ancienne possession de la Pologne, est annexé à la Russie.

L'année suivante, une partie considérable de l'Amérique du Nord est confisquée par Catherine II.

En 1797, le coup de grâce est donné à la Pologne. Dans le cours de la même année, les frontières russes du côté de la Perse sont portées jusqu'au Kour.

En 1800 et 1801, la Géorgie est définitivement incorporée.

Derbent et son territoire restent en possession de la Russie (1806).

Le traité de Tilsitt (7 et 9 juillet 1807), consacre un quatrième partage de la Pologne, et donne à l'empereur Alexandre la province de Bialystok.

En 1809, toute la Finlande, avec l'Ostrobothnie et les îles d'Aland, est réunie à l'empire moscovite.

Cinquième partage de la Pologne dans cette même an-

née 1809; la province de Tarnopol, détachée de la Gallicie, est donnée à l'autocrate.

Traité de Bukharest, en 1812, en vertu duquel la Russie s'agrandit de la Bessarabie, et le Pruth devient la frontière entre le territoire ottoman et l'empire moscovite.

En 1813, nouvel agrandissement dans l'Amérique septentrionale.

Le traité de Gulistan (1814) enlève à la Perse, pour les donner à la Russie, la Géorgie, l'Imérétie, la Mingrélie, Derbent, Bakou, le Daghestan, le Schirvan, le Scheki, la Gauja, le Karabaugh, une partie du Moghan et de Talisch; en outre, la Perse s'interdit l'entretien d'une force maritime dans la Caspienne.

En 1815, sixième partage de la Pologne, qui devient un royaume russe.

L'année 1827 est signalée par la destruction, à Navarin, de la flotte turque, véritable conquête accomplie par la politique de l'empereur Nicolas.

L'année suivante, le traité de Tourkmantschaï avec la Perse, donne définitivement à la Russie les provinces d'Erivan et de Noukschivan et la forteresse d'Abbasabad.

Le traité d'Andrinople avec la Turquie (1829) cède à l'autocrate Anapa et Poti, avec une grande étendue de côtes vers la mer Noire, une partie du pachalik d'Akhischka, les forteresses d'Akhalzik et d'Akhalaliki, et les îles situées aux bouches du Danube. Ce traité consacre l'occupation de la Moldavie et de la Valachie. En outre, la constitution de la Grèce en royaume indépendant

affaiblit la Turquie au profit de son ambitieux voisin.

En 1833, traité d'Unkiar Skelessi, qui reconnaît à la Russie le titre de protectrice de la Porte Ottomane, et ferme le détroit des Dardanelles à tous bâtiments de guerre étrangers. La Russie est, dès lors, maîtresse de la Turquie.

En 1849, la convention de Balta-Liman donne à la Russie le droit de nommer, conjointement avec la Porte et sans consulter le pays, les hospodars de Valachie et de Moldavie.

L'histoire impartiale dira, ou a déjà dit, par quels moyens violents ou perfides, par quelle série d'actes machiavéliques et d'entreprises audacieuses, les maîtres de Saint-Pétersbourg ont successivement réalisé toutes ces conquêtes. Quant à nous, nous nous bornerons à faire connaître la conduite de ces souverains à l'égard des nations qu'ils ont vaincues et agrégées à leur empire. Nous voulons, par le tableau des crimes de la Russie, compléter ce que nous avons dit de l'esprit de son gouvernement.

I.

La conquête de la Crimée fut un acte d'iniquité presque comparable au partage de la Pologne.

Peu confiants dans les promesses de leurs nouveaux maîtres, les Tartars se disposaient à résister. Potemkin ordonna que tous les personnages de distinction les plus compromis expiassent par la mort leur patriotique oppo-

sition. Trente mille Tartars de tout âge et de tout sexe furent impitoyablement égorgés. Le reste se soumit au despotisme de Catherine II, si bien représentée par son digne favori.

Quelque temps après, la Russie donna au monde civilisé le spectacle qu'elle a renouvelé toutes les fois qu'elle a essayé de peupler ses vastes solitudes. Les Nogaïs avaient quitté en masse un district dans le voisinage d'Azof ; par ordre du gouvernement moscovite, soixante-quinze mille Grecs et Arméniens, qui depuis quelques années étaient établis en Crimée, furent transportés de force dans le pays abandonné. Tous ces infortunés périrent de misère, de faim et de froid. Grâce aux procédés des Russes, la Crimée, qui avait pu mettre sur pied jusqu'à trente mille combattants, fut peu à peu réduite à une population de cinquante mille âmes.

Après avoir expulsé de la Crimée le plus grand nombre de ses habitants, veut-on savoir ce que la Russie fit de cette belle et fertile contrée ? Un voyageur célèbre va nous l'apprendre. « Les Russes, dit Clarke, ont dévasté le pays, coupé les arbres, renversé les maisons, abattu les édifices sacrés avec tous leurs bâtiments publics, détruit les aqueducs, pillé les populations, insulté les Tatars dans leurs actes d'adoration publique, arraché des tombes les corps de leurs aïeux, jeté leurs restes sur des fumiers, nourri de ces débris les plus immondes des quadrupèdes, de vils pourceaux, anéanti tous les monuments de l'antiquité, brisant également les sépulcres des saints et ceux des païens, et jetant

ensuite leurs cendres aux vents [1].... A Kertch, après avoir abattu cinq cents maisons, ils laissèrent subsister environ trente pauvres baraques au milieu des ruines..... Ils publièrent un ukase pour inviter les marchands grecs à s'établir dans cette ville; et ces émigrants abusés ne s'y furent pas plus tôt rendus avec leurs familles, que les soldats détruisirent les maisons de Kertch sous leurs propres yeux [2]..... Pendant notre séjour à Caffa, nous vîmes des soldats renverser les belles mosquées de cette ville, ou les changer en magasins, faire tomber les minarets, briser les fontaines publiques, détruire tous les aqueducs, pour l'appât d'une petite quantité de plomb [3]..... Pour décrire ce qu'était Baghtché-Séraï, il faudrait donner une idée exacte de l'état actuel de ses ruines, et cela est très-difficile. L'extravagante et sauvage barbarie des Russes satisfait, en détruisant cette capitale, la passion favorite qui les porte à la dévastation. La ville se divisait autrefois en plusieurs quartiers; la colonie grecque occupait seule toute une grande vallée. Les nouveaux conquérants ont entièrement démoli ce quartier, sans y laisser pierre sur pierre. Il ne subsiste pas aujourd'hui plus d'un tiers de l'ancienne cité.... Un officier général m'assura que, quand les mollas, ou prêtres tartares, montaient sur les minarets, au milieu du jour, pour annoncer midi, les soldats russes

[1] Tome II, p. 80, de la traduction française du voyage de Clarke.

[2] *Ibid.*, p. 30.

[3] Clarke, p. 49.

s'amusaient à faire feu sur eux, et que, dans une de ces occasions, un prêtre fut tué. L'horreur que tout lecteur éprouvera à ce récit pourra lui en faire suspecter la réalité ; je tiens cependant le fait d'un témoin oculaire[1]. »

Un autre voyageur, M. Reuilly, auditeur au conseil d'État sous l'empire, parle avec la même vivacité des dévastations commises par les Russes en Crimée.

Du reste, voici un témoignage que personne ne sera tenté de récuser, et qui résume en quatre mots l'œuvre de barbarie accomplie par les Russes dans ce pays. M. Reuilly ayant rencontré l'empereur Alexandre à Sévastopol, le tzar lui adressa quelques questions sur les contrées qu'il venait de parcourir, et lui demanda particulièrement ce qu'il pensait de la Crimée : « Sire, répondit le voyageur français, la nature a tout fait pour elle. — Vous avez raison, reprit l'empereur, *mais nous n'avons encore rien fait pour seconder la nature*[2]. »

On a vu un peu plus haut avec quel étrange sans-façon le gouvernement russe transplante des populations entières. C'est là son habitude, et il ne connaît pas d'autre moyen de se débarrasser d'une tribu ou même d'une nation qui le gêne. Il en a usé ainsi à l'égard des Cosaques Zaporogues, qui formaient autrefois une puissante colonie militaire sur les bords du Dnieper.

La Russie a eu moins bon marché de certains peuples

[1] Clarke, p. 76.

[2] Reuilly, p. 198, à la note.

établis dans ses possessions méridionales, et qu'elle a également cherché à russifier. Quant aux Kalmouks, ils manifestèrent leur résistance à une oppression insupportable par un acte de désespoir sans autre exemple dans les annales du monde. Jaloux de leur indépendance, comme tous les peuples pasteurs et guerriers, poussés à bout par les procédés violents de leurs maîtres, ils résolurent de fuir cette terre de despotisme et d'esclavage. Le 5 janvier 1771, cinq cent mille Kalmouks, hommes, femmes et enfants, quittèrent les rives du Volga, et se dirigèrent vers l'est, pour atteindre la frontière de Chine. Ils laissaient derrière eux environ quinze mille familles qui n'avaient pu se trouver au rendez-vous général, faute de moyens de transport pour passer le Volga, qui n'était pas encore gelé. L'immense caravane se mit courageusement en route, préférant les fatigues, les misères et les périls d'un long voyage à travers des contrées désertes ou inhospitalières, aux persécutions de la Russie. Attaqués à plusieurs reprises par les hordes des Cosaques de l'Oural et des Khirguises, assaillis à la fois par la faim, la soif et le froid, les malheureux marquèrent leur passage par une longue traînée de cadavres et de mourants. Quelle ne devait pas être l'oppression, puisque la liberté était achetée à un tel prix? Enfin, après un douloureux pèlerinage de huit mois, accompli au milieu des souffrances les plus cruelles, les fugitifs franchirent la frontière du Céleste Empire, et arrivèrent épuisés, décimés, moribonds, dans ce pays, d'où ils étaient originairement sortis, et où ils

allaient chercher la tranquillité que leur avait refusée un gouvernement européen.

Nous ne rappellerons pas par quels moyens odieux la Russie devint maîtresse de la Géorgie. Après leur soumission à l'autorité des tzars, les Géorgiens furent traités en hommes dont on veut ménager la farouche susceptibilité. On maintint leurs priviléges, on leur distribua des grades dans l'armée impériale, on leur prodigua les flatteries et les promesses. Mais le revers de la médaille ne tarda pas à se montrer. La persécution commença, et elle fut si acharnée, que les chefs mahométans abandonnèrent leurs possessions et allèrent se réfugier en Perse. Après leur départ, le despotisme se donna carrière, et l'œuvre d'asservissement se poursuivit sans relâche, si bien que les habitants, exaspérés, ne virent de salut que dans l'insurrection. Les troupes russes, qui marchaient par petits détachements, furent assaillies et taillées en pièces. Le général Lessanowitch fut assassiné, ainsi que plusieurs officiers de sa suite. Les femmes elles-mêmes prirent les armes et veillèrent à la garde des passages les plus importants de leurs montagnes. En un mot, tout le Caucase était en feu, et la Russie put se féliciter du succès de sa politique.

Pour calmer l'irritation des montagnards, les Russes ne virent pas de plus sûr moyen que de se montrer impitoyables. De sanglantes, d'horribles représailles firent connaître aux mécontents qu'en fait de barbarie, ils avaient trouvé leurs maîtres. Des villages entiers furent exterminés ;

les prisonniers étaient, par ordre des chefs moscovites, éventrés vivants, ou pendus par les pieds jusqu'à ce que mort s'ensuivît. Le sang coulait à torrents sous les baïonnettes russes, et des actes d'une cruauté atroce déshonorèrent à tout jamais la politique des autocrates dans le Caucase.

Ici, le courage est près de nous manquer, tant est douloureuse à raconter la longue et lamentable agonie de la Pologne.

Nous irons toutefois jusqu'au bout de notre tâche, quelque pénible qu'elle nous soit. Nulle part le caractère de l'empereur Nicolas ne s'est déployé avec une si complète sincérité que dans ce pays, livré depuis si longtemps à ses rancunes. C'est donc ici qu'il faut le saisir et l'étudier ; et le portrait sera d'autant plus complet, que Nicolas va poser devant nous comme homme politique et comme croyant, c'est-à-dire en sa double qualité de souverain temporel et spirituel.

Dès que la révolution polonaise fut étouffée, l'autocrate donna un libre cours à son ressentiment. Les supplices et les confiscations se succédèrent sans relâche. Il y avait eu de nombreuses arrestations, et l'instruction de ce vaste procès fut si longue, que bien des prisonniers trouvèrent la mort dans leurs cachots.

Le prince Sanguszko, héritier d'une des premières familles de Pologne, avait pris part à la révolution. Il fut fait prisonnier et condamné à la perte de la noblesse, à l'exil et à la confiscation de ses biens. Le jugement fut soumis au tzar, et l'on espérait qu'il se montrerait magna-

nime envers le prince captif. Voici ce qu'il fit : il prit une plume et écrivit en marge de l'arrêt : « LE CONDAMNÉ FERA LE VOYAGE DE SIBÉRIE A PIED ! »

On n'avait pas attendu la fin du grand procès pour frapper des victimes. Dès les premiers mois de l'année 1832, on rencontrait sur les routes de la Russie de longues colonnes de Polonais de toute condition, qui, enchaînés dix par dix, étaient conduits à pied en Sibérie. On calculait déjà à cette époque que plus de soixante mille Polonais avaient été ainsi envoyés dans les déserts glacés de la Russie asiatique [1].

Les confiscations ne s'étaient pas, non plus, fait attendre. Les listes que nous avons sous les yeux commencent à l'année 1832 ; elles contiennent plus de cinq mille noms. Et cependant ce n'est qu'une petite partie des spoliations exercées par le gouvernement russe au détriment des Polonais.

C'est surtout en lisant ces états de confiscations qu'on voit jusqu'à quel point l'empereur Nicolas a poussé l'esprit de vengeance et de persécution. Nous voyons, par exemple, la comtesse Malachowska dépouillée de ses biens, *pour avoir résidé en Pologne avec son mari*, suivant les propres termes du décret impérial ; nous voyons M. Ruczynski perdre les siens, *parce que son fils était dans le royaume de Pologne* pendant la révolution ; M. Röniker subit la confiscation, *parce que son fils était dans les*

[1] Discours de M. Cutlar Ferguson, dans la séance de la chambre des communes du 28 juin 1832.

écoles du royaume de Pologne; M. Miaskowski est ruiné, *parce son fils s'était joint aux insurgés :* madame Zagorska est réduite à la misère, *pour avoir passé en Gallicie sans la permission du gouvernement ;* madame Wydzga est spoliée, *parce que son fils a passé dans le royaume de Pologne;* l'empereur dépouille M. Pruszinski de sa fortune, *parce que son fils est en Autriche;* M. Wiszniewski subit le même châtiment *à cause de son séjour à Cracovie;* madame Fafius se voit enlever tout ce qu'elle possède, *parce que son fils a quitté le pays sans la permission du gouvernement ;* etc., etc... Cela paraît monstrueux, invraisemblable, impossible, n'est-ce pas? Pourtant nous n'inventons rien, nous ne livrons même rien aux conjectures; nous n'avons fait que copier les propres expressions des ukases spoliateurs. Et quand on songe que toutes ces abominations ont été ordonnées trois, quatre et cinq ans après la victoire, par conséquent de sang-froid, à tête reposée, avec toute la réflexion possible, en pleine paix, en toute sécurité, on se demande si la Russie et la Pologne ne vivent pas sous le sceptre sanglant d'un Néron ou d'un Domitien.

Des milliers de Polonais allèrent rejoindre leurs compatriotes en Sibérie ; beaucoup furent transportés dans le Caucase, et dans les parties les moins peuplées de la Russie; d'autres, en grand nombre, furent condamnés aux travaux publics dans les villes de l'empire ; d'autres enfin, et ce n'étaient pas les moins à plaindre, furent incorporés dans les bataillons de discipline de l'armée impériale,

ou envoyés contre les Circassiens. Une seule ordonnance du 9 (21) novembre 1831 prescrit la déportation de cinq mille familles de gentilshommes polonais par gouvernement. Et comme le gouverneur de la Podolie, à qui s'adressait cet ordre, avait demandé de nouvelles instructions pour l'exécution de la volonté impériale, le ministre de l'intérieur répond, en date de Pétersbourg, 6 (18) avril 1832, qu'il faut déporter : « 1° les gens qui, ayant pris part à la dernière insurrection, *sont revenus témoigner de leur repentir au terme fixé;* ceux qui, ayant été compris dans la troisième classe des coupables, *ont obtenu la haute grâce et le pardon de Sa Majesté;* 2° les personnes qui, par leur manière de vivre, et d'après l'opinion des autorités locales, excitent la méfiance du gouvernement *et peuvent devenir suspectes.* » Le ministre continue : « Sa Majesté, en confirmant ces règlements (relatifs à l'exécution), a daigné ajouter de sa propre main : Ces règlements doivent servir non-seulement pour le gouvernement de Podolie, mais encore pour tous les gouvernements occidentaux : Wilna, Grodno, Witebsk, Mohilew, Bialystok, Minsk, Volhynie, Khiovie; *ce qui fait en tout quarante-cinq mille familles.* Outre cela, Sa Majesté a ordonné : 1° Que, dans aucun cas, *le gouvernement ne sera responsable des dettes des transplantés;* néanmoins les personnes qui doivent être transplantées *n'en seront pas averties d'avance;* les créanciers agiront d'après les lois, *mais cela ne pourra mettre obstacle à la transplantation;* 2° il faut transplanter les gens capables de travailler; leurs familles

pourront leur être envoyées *plus tard;* 3° les ci-devant gentilshommes non propriétaires[1] qui n'ont pas de revenus ni d'occupations fixes, *qui changent de résidence, ou demeurent sans occupation*, seront transplantés sur la ligne du Caucase, parmi les Cosaques, et inscrits parmi eux; et comme désormais *ils feront partie des troupes cosaques*, leur colonie *ne doit être en aucune relation avec les colonies des ci-devant gentilshommes polonais.* »

Voici de quelle manière cette œuvre de Vandale fut complétée : le 19 février 1832, l'ordre fut envoyé aux autorités russes de Pologne de faire main basse sur tous les enfants mâles, vagabonds, orphelins, *ou pauvres*, et de les diriger sur Minsk pour les incorporer dans les bataillons des militaires cantonistes, et de les diriger ensuite sur les compagnies coloniales. Comme, dans le royaume de Pologne proprement dit, les classes pauvres forment les dix-neuf vingtièmes du total des habitants, enlever leurs enfants, c'était, en réalité, faire disparaître la grande majorité de la génération naissante. Quant aux provinces réunies à la Russie (Lithuanie, Samogitie, Volhynie, Podolie et Ukraine), cette mesure y fut appliquée à tous les enfants des deux sexes et de toutes les classes. Pour trouver les enfants pauvres, on eut recours à un subterfuge : on invita, par l'intermédiaire des commissaires de police, tous les gens qui auraient besoin de secours pour leurs

[1] L'ordonnance dit les *ci-devant gentilshommes*, parce que les gentilshommes polonais indigents ont été réduits à la condition de bourgeois et d'affranchis.

enfants, à venir s'inscrire chez ces fonctionnaires. Beaucoup de pères de familles pauvres, à Varsovie et dans les provinces, trompés par ce perfide appel, tombèrent dans le piége et livrèrent leurs noms, en désignant le nombre de leurs enfants. Dès que les autorités russes virent les listes à peu près complètes, elles firent saisir les enfants de ces malheureux, en disant que l'empereur, dans sa munificence, les prenait sous sa protection et les ferait élever. On agit plus franchement à l'égard des soldats et sous-officiers des vétérans : on s'empara de vive force de leurs fils, bien que la plupart d'entre eux, domiciliés à Varsovie, eussent les moyens d'élever leur jeune famille. On fit mieux : pour aller plus vite et s'épargner le soin des recherches, on exécuta dans les écoles élémentaires des paroisses et des arrondissements de Varsovie, des *razias*, qui procurèrent l'arrestation d'une foule d'enfants mâles. Toutes les institutions de bienfaisance se virent de même enlever leurs jeunes pensionnaires. Nous citerons, entre autres, l'école établie dans les casernes d'Alexandre pour les fils des soldats, et l'hôpital de l'Enfant-Jésus, consacré aux enfants trouvés. On peut bien penser, du reste, que l'ukase impérial, quoique restreint aux enfants orphelins, vagabonds ou pauvres, fut, dans la pratique, étendu à tous ceux dont les parents avaient le malheur de déplaire à la police moscovite. Des milliers de jeunes garçons furent arrachés des bras de leurs familles éplorées, sans pitié pour le désespoir de leurs mères, pour les supplications et les larmes de tous ceux qui les entouraient. Le

foyer domestique fut envahi, souillé par les sbires du maréchal Paskiéwitch; il y eut des scènes lamentables, des drames déchirants. Le 5 mai 1832, quatre convois, chacun de cent cinquante enfants, avaient déjà été expédiés secrètement de Varsovie seulement. Le cinquième, composé de vingt et quelques chariots remplis de garçons de six à dix-sept ans, fut organisé en plein jour, le 17 du même mois. « Depuis quelques jours, écrivait un témoin oculaire, le temps était froid et humide. Ce jour-là (le 17 mai) la pluie tombait à verse, toutes les rues étaient désertes, quand tout à coup on entend le roulement des voitures et le pas des chevaux, des gémissements et des cris perçants de femmes. C'était une caravane d'enfants qui, partie des casernes d'Alexandre, s'avançait vers le pont de Praga, par le quartier Nowe Miasto, la rue Podwale et le faubourg de Cracovie. Chacun cherche chez lui ce qu'il a de provisions, de vêtements ou d'argent, l'envoie ou l'apporte aux voitures, pour ces êtres innocents, arrachés pour toujours à leurs familles. De malheureuses mères ne veulent pas les quitter, elles s'efforcent d'arrêter les voitures; tout le monde partage leur douleur, tous versent des larmes... Pleurs inutiles! » Nous laissons à deviner les souffrances de ces enfants pendant les longs voyages auxquels on les condamnait. Le plus grand nombre succomba à la fatigue, au chagrin et aux privations. Quelquefois on les faisait marcher à pied, quand les petites voitures réservées aux malades étaient pleines. On abandonnait sur la route, en laissant auprès d'eux des vivres pour deux ou trois

jours, ceux qui tombaient de lassitude et d'épuisement.

Quant aux militaires polonais, il fallait aussi à tout prix s'en défaire. Rien n'était plus aisé. L'empereur ordonna que tous les sous-officiers, soldats et enrôlés, devenus officiers ou non, fussent incorporés dans les régiments russes. Tous les officiers nommés pendant la révolution durent servir comme simples soldats, et leurs quinze années de service obligatoire ne devaient compter qu'à partir du jour de leur entrée dans les corps moscovites. L'ukase qui décrète cette mesure (26 février 1832), porte que le nombre des militaires incorporés doit être *au moins* de vingt mille.

Toutes les institutions qui pouvaient servir au développement de l'intelligence des Polonais furent abolies. On enleva même aux vaincus la consolation de la lecture. C'est ainsi que l'université de Varsovie fut supprimée, et sa bibliothèque enlevée pour être transportée à Saint-Pétersbourg. On n'y laissa que les ouvrages de théologie, de médecine et d'astronomie. Les livres de jurisprudence eux-mêmes ne trouvèrent pas grâce devant Nicolas. C'est ainsi, également, que la *Société des amis des sciences* à Varsovie fut dissoute, et sa bibliothèque confisquée, comme celle de l'université. La société des *piaristes* subit le même sort, ainsi que l'université de Wilna et le lycée de Krzeminiec. Les couleurs nationales de la Pologne furent abolies. Un ukase du 24 juillet 1832 supprima l'uniforme polonais. Tout individu soupçonné d'avoir des opinions politiques fut placé sous la rigoureuse surveillance de la

police, vexé, persécuté sans relâche. Chaque jour, des arrestations arbitraires épouvantèrent la population de Varsovie et de toutes les anciennes provinces polonaises soumises à la Russie depuis 1792.

Les livres les plus innocents furent sacrifiés ou mutilés. On ne trouve plus à Varsovie d'ouvrages sur la Pologne, pas même de simples descriptions. La censure a anéanti ou soustrait au public tout ce qui pouvait rappeler directement ou indirectement le souvenir de l'ancienne monarchie polonaise. M. Marmier dut recourir à l'autorité d'un général pour se procurer un petit volume imprimé à Varsovie, en 1820, sous le titre de *Guide du voyageur en Pologne*, et qui, ajoute cet écrivain, « est bien le guide le plus pacifique, le plus innocent qu'il soit possible d'imaginer. » Les censeurs supprimèrent d'un ouvrage tout à fait anodin les mots *révolution française*, et y substituèrent ceux-ci : *changement politique*. Un archéologue ne put faire paraître un travail sur les médailles polonaises, sous le titre de *Numismatique de la Pologne;* il fallut remplacer ce titre par celui de *Numismatique du pays !*

La poste vint au secours de la censure. Elle supprima toutes les lettres adressées aux Polonais émigrés, ou écrites par eux.

Ce n'était pas tout que de combattre l'esprit de sédition; on s'occupa aussi de former l'intelligence et le cœur de la jeunesse polonaise. A cet effet, on fabriqua un catéchisme politique et religieux dans lequel il est dit que l'empereur n'étant autre chose que Dieu sur la terre, ses sujets lui

doivent non-seulement fidélité et respect, mais encore un véritable culte. Ce catéchisme du pouvoir absolu fut destiné à servir dans les écoles et les églises de Pologne.

On se rappelle sans doute l'insurrection qui, en 1833, menaça les maîtres de Varsovie d'une révolution nouvelle. Ce fut, pour le gouvernement moscovite, une occasion de redoubler de fureur et de cruauté. Les prisonniers furent soumis aux plus affreux traitements. Pendant leur détention, les nobles furent privés de l'ancien privilége de ne point subir de peines corporelles. C'est un journal publié à Saint-Pétersbourg, l'*Abeille du Nord*, qui en fait le naïf aveu, en toute sûreté de conscience. D'après cette feuille, le knout ne s'administrait qu'après jugement, mais les autres peines, telles que la fustigation, la bastonnade, etc., furent considérées « *comme moyens d'instruction pendant le cours de la procédure.* » Ce n'est pas tout; des actes de véritable férocité signalèrent cet épisode de la réaction : Michel Wollowicz était tombé mort en combattant; *son cadavre fut traîné au gibet* pour être bien et dûment pendu. Mademoiselle Kavecka, jeune fille de dix-huit ans, *fut condamnée à mort* et FUSILLÉE à Lublin, pour avoir donné des vivres aux insurgés.

En fait de vengeance, de moyens odieux, d'actes contraires à la morale la plus vulgaire aussi bien qu'à l'humanité, l'empereur Nicolas a dépassé les bornes de toute vraisemblance, et il a porté la fureur jusqu'au délire. Nous pourrions citer, à l'appui, des faits sans nombre.

Nous nous contenterons d'un exemple dont l'authenticité ne sera pas contestée.

Un Polonais, enrôlé de force dans les troupes russes, déserte, et va chercher un asile sous le toit maternel. Où pourrait-il être mieux en sûreté qu'auprès de sa mère, de sa mère qu'il aime et dont le dévouement ne reculera certainement devant aucun danger? Il se trompait, le malheureux. L'influence du despotisme et la terreur, mise à l'ordre du jour, avaient déjà pénétré dans la chaumière au foyer de laquelle il était venu s'asseoir en toute confiance. Sa mère, effrayée du châtiment qui lui est réservé pour avoir recélé un déserteur polonais, va le dénoncer aux autorités russes. L'infâme ne prévient pas même son fils pour qu'il puisse se sauver pendant qu'elle ira livrer son secret aux sbires de Nicolas. Ce n'est plus une mère; c'est une créature démoralisée par la frayeur, et dont le cœur n'a plus place que pour les plus méprisables instincts. Elle accomplit sans remords ce qu'elle croit devoir au culte qu'exige le vainqueur, et son fils est livré à ses juges.

Cependant la voix publique et le zèle empressé des chefs moscovites portent aux oreilles de l'autocrate cet acte inqualifiable, ce crime qui n'a de nom dans aucune langue, parce que les sociétés humaines l'ont supposé impossible. Vous croyez sans doute que l'empereur, honteux de ce que sa politique peut produire de tels résultats, va, sinon punir la mère dénaturée, du moins garder un silence prudent sur une infamie aussi déshonorante pour celui qui en profite que pour celle qui l'a commise? Que vous con-

naissez mal les empereurs de toutes les Russies ! Nicolas, enthousiasmé de la conduite de cette misérable, lui décerne une médaille d'honneur et lui accorde une pension !....

Quand le gouvernement russe a besoin d'un prétexte pour motiver de nouvelles mesures de violence, il invente des conspirations. Grâce à l'habileté et à l'effronterie de la police, rien n'est plus aisé. C'est à la suite d'une de ces prétendues découvertes de sociétés politiques secrètes que, dans le courant de l'année 1844, une commission d'instruction a condamné trois Polonais aux travaux forcés à perpétuité en Sibérie, et dix-huit autres pour cinq et dix ans, avec confiscation des biens. On a été jusqu'à accuser de complot contre l'État les élèves d'un collége de Varsovie, des enfants qui ne se doutent pas encore de ce que c'est que la politique, et qui, alors même qu'ils auraient, en effet, voulu jouer à la conspiration, méritaient tout au plus un *pensum*. Le croirait-on, cependant? Les écoliers de treize à quatorze ans ont été transportés au fond de la Russie, et les plus âgés sur la ligne du Caucase, pour y servir comme soldats dans le corps d'opérations.

A peu près à la même époque, une tentative d'assassinat sur la personne du directeur de la police de Varsovie donna lieu à de nombreuses arrestations. La lettre qui a porté cette nouvelle en France ajoutait : « On soumet les prévenus à des tortures affreuses, pour les forcer de faire l'aveu de leur crime. Ainsi, on ne leur donne que des mets salés, sans leur permettre de boire de l'eau. Plusieurs

ont été condamnés au knout; aucun n'a pu subir la peine complète; ils sont tous morts après avoir reçu un certain nombre de coups, *mais on a continué à frapper leurs cadavres. Les parents de ces malheureux ont été forcés d'assister à l'exécution.* »

Déjà, pour commencer à russifier la nouvelle génération, on avait ordonné que l'enseignement public se fît dans la langue russe. La fondation d'écoles primaires, avec des instituteurs moscovites, complète le système de propagande, et amènera l'anéantissement de la littérature polonaise et des idées dont elle avait, jusqu'à ce jour, été l'expression.

Mais ce qui, dans ces derniers temps, a particulièrement caractérisé les desseins du gouvernement russe à l'égard de la Pologne, c'est la défense faite à tout Polonais, sans distinction, de se marier avant l'âge de trente ans. Cette mesure a un double but, facile à deviner : empêcher les Polonais de se soustraire au service militaire en se mariant, et tarir les sources de la population en prohibant les unions légitimes entre jeunes gens. Qui ne comprend, en outre, les conséquences funestes de cette ordonnance pour les mœurs publiques? Ainsi, du même coup, on enlève aux Polonais un privilége que leur assuraient leurs lois nationales, on offre un appât à la prostitution, et l'on met obstacle à l'accroissement de la population. C'est là un chef-d'œuvre de machiavélisme dont un gouvernement autocratique était seul capable de concevoir l'idée.

La persécution religieuse commença en même temps que la réaction politique, c'est-à-dire en 1832. L'asservissement des catholiques polonais à l'église russe entrait dans les vues d'unité et d'absorption de Nicolas. Le despote procéda immédiatement à la réalisation de son dessein avec un zèle forcené qui rappelle l'acharnement de certains empereurs romains contre les premiers adorateurs du Christ.

Voici des faits; et pour qu'ils ne soient pas argués de faux, nous les extrayons en grande partie de l'allocution du pape, en date du 22 juillet 1842 [1], et des documents officiels annexés à la suite. Le reste est tiré de nos matériaux personnels, et n'est pas moins authentique.

La première mesure à prendre, et qui fut prise en effet, c'était de faire exécuter à la lettre la défense, faite depuis Catherine II aux évêques et aux sujets catholiques de Russie, d'avoir des relations avec la cour de Rome pour affaires spirituelles. Quel moyen plus commode de s'épargner d'importunes remontrances et d'échapper à la surveillance du chef de la catholicité? On pense bien que Nicolas refusa, par le même motif, d'accréditer auprès de

[1] *Allocution de Sa Sainteté notre seigneur le Pape Grégoire XVI au sacré collége*, dans le consistoire secret du 22 juillet 1842, suivie d'une exposition, corroborée de documents, sur les soins incessants de Sa Sainteté pour porter remède aux maux graves dont la religion catholique est affligée dans les États impériaux et royaux de la Russie et de la Pologne. (Rome, imprimerie de la secrétairerie d'État.)

sa personne un représentant du souverain pontife, malgré les pressantes sollicitations de ce dernier.

Pour diminuer l'influence et le pouvoir du clergé catholique, on confisqua les biens dont il avait l'usufruit, biens qui avaient appartenu aux ordres réguliers supprimés en Pologne ; on réduisit de moitié le traitement des évêques. Ce n'était là que le premier pas ; la spoliation fut complétée par un ukase impérial du 25 décembre 1841, qui ordonne que « tous les biens immeubles peuplés par des paysans y attachés, appartenant jusqu'alors au clergé du culte étranger des provinces occidentales, passent sous la régence du ministère des domaines nationaux. »

Il s'agissait de désarmer le clergé uni et le clergé romain, de les réduire à l'impuissance la plus absolue. On les frappa sans relâche, et chaque jour leur enleva quelqu'une de leurs prérogatives. On décréta qu'aucun mariage entre catholique et grec-russe ne pourrait avoir lieu sans la promesse préalable d'élever les enfants dans la religion schismatique. Le même ukase (20 août 1832) porte que ces mariages mixtes seront nuls s'ils n'ont été célébrés que devant un prêtre catholique. Défense fut faite aux ecclésiastiques de l'église latine d'administrer les sacrements aux individus appartenant à l'église ruthénienne unie. Toutes les écoles religieuses, grandes ou petites, et les séminaires fondés dans les métropoles de la Lithuanie et de la Russie-Blanche, furent fermés. Les élèves de l'université ruthénienne de Polock durent aller continuer leurs études religieuses dans l'université schismatique du cou-

vent de Saint-Alexandre Newsky, à Saint-Pétersbourg. On fit mieux : on incorpora au synode russe le département ecclésiastique ruthénien, qui ne fut plus, dès ce moment, qu'une division d'une institution dévouée au gouvernement. Pour réprimer le zèle des ecclésiastiques, l'empereur fulmina des peines sévères contre tous ceux, prêtres ou laïques, qui travailleraient à des conversions de l'Église dominante à la foi romaine ou ruthénienne unie (ukase du 15 août 1832). Une ordonnance de Catherine II, tombée en désuétude, fut remise en vigueur ; elle portait qu'il ne doit y avoir d'église et de prêtre que là où les catholiques sont au nombre de quatre cents au moins. Par ce moyen, bon nombre de paroisses catholiques se trouvèrent supprimées. A l'occasion de l'érection de deux évêchés schismatiques, on enleva aux catholiques une magnifique église à Varsovie. On fit fermer jusqu'aux chapelles oratoires des églises succursales ; plusieurs furent démolies, et le gouvernement défendit la construction d'églises nouvelles, ainsi que la restauration de celles qui menaçaient ruine.

En même temps que l'empereur Nicolas, animé d'un saint zèle pour le salut des âmes de ses sujets, interdisait aux catholiques tout effort pour convertir à leur culte les partisans de l'église grecque, il ressuscitait, avec force additions draconiennes, une autre ordonnance de Catherine II qui proscrit comme rebelle tout catholique qui s'opposera, soit par ses actions, soit par ses discours, au progrès du culte dominant, et qui empêchera, par un moyen quelconque,

la réunion à l'Église russe de familles ou villages séparés. C'était là une arme terrible entre les mains du gouvernement et du clergé schismatique. Ils en usèrent sans ménagement. Les prêtres russes se répandirent de tous côtés pour faire des prosélytes. Les prétendues conversions ne se faisaient pas attendre, car les malheureux qui résistaient étaient, aux termes de l'ukase de 1833, jésuitiquement interprété, traités de rebelles et immédiatement jetés en prison. L'audace des missionnaires russes s'accrut en raison de l'impunité qui lui était assurée. On vit ces pieux énergumènes, pour attirer à leur culte les habitants des campagnes, employer les moyens les plus infâmes. Les villageois de la paroisse ruthénienne de Radoml eurent à résister, pendant trois jours et trois nuits, aux brutalités des soldats appelés, à titre d'auxiliaires, par les chercheurs de conversions. Vaincus par le nombre, ils durent embrasser la foi schismatique. A Oszmiana, un M. Mirski, ayant osé refuser de livrer les clefs de l'église, fut, pour ce fait, dépouillé de ses biens et envoyé en Sibérie. Mais voici un fait encore plus saisissant. « En 1835, des prêtres russes arrivent dans les terres de M. Makowiecki, riche propriétaire du district de Witebsk, et commencent à y remplir leur mission. Une vigoureuse résistance leur est opposée par les paysans, soutenus de leur seigneur. Les prêtres russes en informent le gouvernement, et aussitôt l'empereur donne ordre de dépouiller M. Makowiecki de toutes ses possessions, et de l'exiler en Sibérie. Soutenus par des troupes russes, les prêtres recommencent leur mission ;

malgré des cruautés inouïes, ces malheureux paysans résistent encore ; mais après deux ans, ils embrassent le rite schismatique. L'empereur envoie alors au ministre de l'intérieur Nicolaïewitch Bloudoff, l'ukase suivant, dans lequel se trouve l'expression d'une amère moquerie : « Rendez à Makowiecki sa liberté et ses terres, car tous ses paysans sont devenus russes orthodoxes [1]. »

Au nombre de ses moyens de conversion, le gouvernement moscovite en avait imaginé un encore plus sûr que ceux dont nous venons de parler : c'était l'enlèvement des enfants polonais. Ces enfants une fois soustraits à l'autorité de leurs pères, on en faisait ce qu'on voulait; et l'ôn s'empressait de les faire entrer dans le giron de l'Église dominante. Il n'y avait point d'opposition à craindre de la part de ces êtres débiles, et leurs bourreaux n'étaient pas gens à respecter leur faiblesse.

Point de répit dans la persécution ; les actes de tyrannie se succédaient coup sur coup et sans intervalle. Nous ne rappelons ici que les plus décisifs, et cependant l'énumération est bien longue ! Plus l'entreprise machiavélique de la Russie contre la Pologne avançait, plus les moyens employés pour extirper le catholicisme devenaient odieux. En voici un, par exemple, qui mérite particulièrement d'être cité : on fit fabriquer à Moscou une édition du Missel à l'usage du clergé grec-uni, dans laquelle on

[1] *Vicissitudes de l'Église catholique des deux rites en Pologne et en Russie*, traduit de l'allemand, t. 1, p. 241.

avait substitué les rites de l'Église russe à ceux du culte ruthénien ; et l'on obligea les prêtres de l'Église unie à se servir exclusivement de ce livre ainsi falsifié. C'est ce qui est attesté par la réclamation adressée, le 2 avril 1834, par cinquante-quatre ecclésiastiques du district de Novogrodek, à l'évêque du rite grec en Lithuanie.

Le 28 mars 1836, un ukase défendit aux prêtres latins d'entendre en confession et d'admettre à la communion les personnes qui ne leur étaient pas parfaitement connues. Cette étrange interdiction avait été résolue à la suite de la conversion au culte grec-uni d'une femme professant la religion dominante.

Cependant le pape Grégoire XVI, qui d'abord avait espéré désarmer le ressentiment de l'autocrate en exhortant les Polonais à l'obéissance, le pape, disons-nous, s'était ému à la nouvelle de toutes les abominations dont la Pologne était le théâtre. Il adressa plusieurs remontrances à l'empereur. Peine perdue. Non-seulement Nicolas se riait des observations du souverain pontife, mais encore il se plaisait à le poursuivre lui-même de taquineries odieuses. C'est ainsi qu'il exigeait avec hauteur de Sa Sainteté l'institution canonique de Mgr Ignace Pawlowski, pour l'église métropolitaine de Mohileff, bien que Grégoire XVI eût déclaré ne pas pouvoir pardonner à ce prélat son adhésion publique aux ukases les plus funestes au catholicisme. C'est ainsi encore que le tzar persécutait le pontife pour lui arracher la révocation et le châtiment de l'évêque de Podlachie, Mgr Gutkowski, faussement accusé de conni-

vence avec les réfugiés polonais. Les négociations relatives à ces deux affaires furent extrêmement actives. Dans l'intervalle, l'héritier présomptif du trône de Russie fit un voyage à Rome, et, à son retour, son auguste père adressa au pape la lettre suivante :

« Très-saint Père, je remplis un devoir qui m'est bien cher en exprimant à Votre Sainteté combien je suis touché des bontés dont elle a comblé mon fils pendant son séjour à Rome. L'accueil plein de bienveillance et de sollicitude vraiment paternelle qu'il y a trouvé auprès de Votre Sainteté, lui a inspiré pour elle des sentiments de reconnaissance auxquels je m'associe bien sincèrement. C'est aussi du fond de mon cœur que j'accueille les vœux que vous venez de m'exprimer, très-saint Père, en recommandant particulièrement à mes soins les intérêts de l'Église latine dans mes États. Mon fils m'a exactement rendu les paroles affectueuses que Votre Sainteté a daigné lui confier pour moi. Je me plais à y répondre par l'assurance renouvelée que je ne cesserai jamais de mettre au nombre de mes premiers devoirs envers elle *de protéger le bien-être de mes sujets catholiques, de respecter leurs convictions, d'assurer leur repos*, etc. »

Cette touchante lettre est datée du 25 février 1839. On va voir comment le clément empereur tint ses promesses.

Dans le mois d'août 1839, cinq mois après la lettre au saint-père, un ukase interdit, sous peine de destitution,

à tous les prêtres catholiques des provinces polonaises, de baptiser les enfants issus de mariages mixtes, et d'admettre à la communion quiconque a fait, ne fût-ce qu'une seule fois, acte d'adhésion au rite gréco-russe.

Le 16 décembre de la même année, Sa Majesté Nicolas recommande l'exécution rigoureuse de plusieurs ukases précédents. L'un de ces ukases défend de construire des églises catholiques, si ce n'est dans certains lieux et sous certaines conditions ; un autre limite le nombre des paroisses et celui des desservants ; un troisième interdit aux membres du clergé catholique romain, tant régulier que séculier, de prendre à leur service des individus de la religion dominante ; un quatrième déclare aux ecclésiastiques de ce même clergé qu'il ne leur est permis de sortir de leur domicile, même pour se rendre dans une autre localité du même district, qu'avec l'autorisation en règle de l'autorité diocésaine et de l'autorité administrative. Ce même jour de décembre, un ordre souverain défend aux curés de recevoir à confesse les habitants des autres paroisses ; ce même jour, un décret impérial livre aux tribunaux criminels ordinaires les prêtres catholiques accusés d'avoir cherché à propager leur religion, tandis que l'empereur accordait des récompenses et de hautes distinctions aux popes qui s'étaient distingués par leur zèle à convertir des partisans des Églises latine et ruthénienne unie. Enfin, le 21 mars de la même année, autre ukase qui prononce la confiscation des biens contre quiconque renoncera à la religion dominante, sans préjudice des peines personnelles

indiquées par les lois, telles que la réclusion perpétuelle dans un monastère.

Voilà de quelle façon l'autocrate témoigna au pape sa reconnaissance pour l'accueil affectueux que son bien-aimé fils avait trouvé auprès de Sa Sainteté.

Nous ne sommes pas encore au bout, car l'empereur Nicolas s'est montré infatigable à poursuivre les catholiques de Pologne. « J'ai pour mission, a-t-il dit, de détruire le polonisme et le *Dominus vobiscum.* » Qu'on le laisse faire, et il accomplira sa tâche avec un zèle digne du temps des guerres religieuses.

A la fin de l'année 1840, nous le voyons établir (chose incroyable) une censure sur les sermons des prêtres catholiques. Ainsi la parole des ministres de Dieu est enchaînée; elle ne peut plus instruire librement, ni trouver dans les inspirations du cœur l'éloquence qui persuade et subjugue. Elle est soumise au contrôle des espions russes. Les prêtres ne peuvent que débiter un certain nombre de sermons préalablement approuvés par l'autorité civile, et qu'ils apprennent par cœur, afin de n'avoir dans leur répertoire que des discours qui ne risquent pas de leur attirer de sévères châtiments. C'est pour avoir voulu se soustraire à cette obligation que MM. Bireti et Baranowski, prêtres catholiques, furent, en décembre 1840, arrêtés et exilés au fond de la Russie.

N'oublions pas de dire que l'évêque de Podlachie, protégé par le Pape contre l'empereur, fut, par ordre de celui-ci, arrêté et relégué dans un monastère, après suspension

de son traitement et mille autres avanies; le tout pour compléter les preuves de la gratitude de Sa Majesté l'autocrate envers le chef de la catholicité.

Pour porter le dernier coup à l'Église latine et au culte ruthénien uni, un ordre impérial du 25 décembre 1841 décréta la confiscation que nous avons déjà mentionnée.

Cependant il restait encore à bouleverser la discipline ecclésiastique et tous les usages religieux des Polonais. C'est ce qu'a fait l'empereur, par la substitution du calendrier julien au calendrier grégorien.

C'est surtout contre les fidèles de l'Église ruthénienne que s'est déchaînée la fureur du gouvernement moscovite, parce qu'il tenait, avant tout, à les ramener sous le joug. On refuserait d'ajouter foi à toutes les atrocités commises contre ces infortunés, si des preuves authentiques ne venaient pas à l'appui de chaque accusation.

Dans les premiers temps, les exigences des prêtres russes étaient timides et auraient pu passer pour de simples taquineries. On voulait, par exemple, contraindre les grecs unis à chanter dans leurs églises des prières pour le tzar et sa famille, à sonner les cloches en les frappant d'un seul côté, à placer le maître-autel presque au milieu de l'église, suivant l'usage du culte grec-russe, et mille autres petites vexations dans lesquelles se révélait l'esprit du prêtre ignorant et fanatique. Ce qu'on avait prévu se réalisa : les Grecs unis résistèrent, et alors fut trouvé le prétexte aux persécutions.

En 1833 et 1834, la famine désolait la Russie-Blanche.

Que firent les popes russes? Exploitant sans vergogne les souffrances des indigents, ils promirent un demi-sac de farine par mois à tout habitant qui signerait l'acte d'adhésion à l'Église dominante. Les pauvres affamés se présentèrent en foule, et après leur avoir fait faire sur le registre une triple croix, en guise de signature, on les congédiait. Quant à la promesse du demi-sac de farine, on se hâtait de la mettre en oubli, et dès que les paysans, se croyant dégagés de leur côté, revenaient à leurs habitudes religieuses, on les arrêtait, et on les faisait fustiger jusqu'à ce qu'ils déclarassent maintenir leur adhésion.

Ailleurs, c'était la liberté qu'on promettait aux serfs pour les pousser à l'apostasie. Quand les renégats avaient joui de l'affranchissement pendant quelques jours, on les rendait à la glèbe, et le bâton faisait rentrer les récalcitrants dans le devoir. On a vu un protopope, nommé Paul, oublier son caractère religieux jusqu'à donner le knout, de sa propre main, aux paysans d'un village insoumis.

Pour arracher les églises unies à leurs fidèles habitués, les prêtres russes ne reculèrent pas devant l'emploi de la force. Nous avons déjà cité un exemple de cette sacrilége barbarie; en voici un autre : Une dame nommée Baszczewska, ayant refusé de livrer les clefs du temple que sa famille avait fait construire à ses frais, fut jetée en prison et accusée, devant les juges compétents, de désobéissance aux ordres de l'empereur.

Qu'on s'étonne, après cela, de voir dans la seule starostie de Jerzierzyce, plus de onze mille individus embrasser

le schisme. Le gouverneur de la province, en récompense de ces éclatants succès, fut gratifié par l'empereur d'une pension de 1,200 roubles, qui, un peu plus tard, s'augmenta de 33,000 roubles pour les trente-trois mille âmes que l'honorable gouvernement avait conquises à la foi orthodoxe. Un rouble par âme, ce n'était pas cher. Une lettre qui raconte les exploits de ce fonctionnaire supérieur ajoute : Le prêtre Joseph Sosnowski, curé de Kleschtchelé, en Lithuanie, vieillard septuagénaire, fut enlevé de son presbytère et emprisonné. Le prêtre Michel Onacéwicz, doyen à Grodno, en Lithuanie, privé de son bénéfice de Creslow et de tout ce qu'il possédait, mourut de privations et de douleur; sa femme et ses enfants en bas âge furent mis à la porte; son beau-fils, le prêtre Jean Tawaszkiéwicz, appelé au consistoire à Zyrowitzé (Lithuanie), y fut contraint aux plus humiliants services dans les bâtiments du séminaire. » Le respectable curé de Dombrowa, Michel Wierzbicki, pour avoir refusé d'adhérer à l'acte d'union, fut, par ordre du gouverneur de la province de Mohileff, dépouillé de son revenu et condamné à l'exil; épuisé de fatigue et de souffrance, il expira le 11 septembre 1838 sur la route de Sibérie; sa femme et ses cinq enfants, tous en bas âge, furent forcés d'embrasser le schisme et placés dans des établissements de charité de cette religion. Le curé Jean et sa famille furent soumis aux mêmes traitements. Le prêtre Michel Starzynski, curé de Sieciechow, fut condamné à mort, puis, par suite d'une commutation de peine, aux travaux des mines. Il fut assez heureux pour

expirer avant d'atteindre la Sibérie. A ces noms nous en pourrions ajouter beaucoup d'autres, dont nous avons la liste ; mais à quoi bon étaler les tristes révélations de ce martyrologe ?

Avec les prêtres, le gouvernement russe faisait disparaître les paroisses, en vertu de l'ukase qui en restreint le nombre. Dans la Lithuanie, province privilégiée pour les persécutions, les habitants furent bientôt obligés de se marier et de se baptiser entre eux. Les ecclésiastiques avaient quelquefois jusqu'à quinze milles à faire pour administrer les consolations spirituelles à un mourant.

De nombreuses requêtes à l'empereur informaient le gouvernement de toutes les horreurs qui se commettaient en son nom. Vaines réclamations, accueillies avec colère et quelquefois transformées en actions criminelles. Parmi ces pétitions, on remarque celle des habitants de la paroisse d'Uszacz, vassaux de M. le comte Plater, qui expièrent, par de véritables supplices, le refus de renoncer à leurs croyances.

Dans une autre partie de cet ouvrage, nous avons eu occasion de rappeler le martyre de ces pauvres paysans qui, poursuivis par les soldats russes et par les popes furieux, se réfugièrent sur un étang glacé. Les soldats brisèrent la glace, et les malheureux furent engloutis dans les eaux.

Voici l'analyse d'une pétition, qui révèle des faits non moins horribles : une commission composée d'employés du gouvernement et de prêtres apostats fit sommer les

habitants du village de Worodzkoff, district d'Ischerikoff, de comparaître devant elle. Cette sommation fut signifiée à ces pauvres gens par des agents de police qui les accablèrent de mauvais traitements, les chassèrent de leur domicile, comme des criminels, et les obligèrent à se rendre immédiatement devant le redoutable tribunal, qui siégeait à plus de vingt verstes du village. Une fois en présence de la commission, on exigea qu'ils signassent un écrit, préparé d'avance, et où il était dit qu'ils désiraient passer de la religion catholique romaine à l'orthodoxie. Sur leur refus, les membres de la commission leur prodiguèrent les injures et les menaces. Puis on les chargea de fers et on les enferma, par un froid des plus vifs, dans des bains non chauffés, que l'on remplissait d'une fumée fétide et étouffante. On leur déclara qu'ils allaient être fouettés et envoyés à Witebsk, et, pour leur donner un avant-goût du supplice qu'ils étaient sur le point de subir, on les livra à la brutalité de quelques agents subalternes, qui les assommèrent à coups de poing et de bâton. Pendant quatre jours ils eurent à endurer le froid, la faim, les injures et les sévices de leurs gardiens. Plusieurs d'entre eux tombèrent grièvement malades ; quelques-uns étaient encore en danger de mort au moment où fut rédigée la pétition. D'autres, vaincus par la souffrance, et effrayés des conséquences d'un refus obstiné, consentirent enfin à signer la déclaration qu'on leur avait présentée. Dès ce moment, ils furent bien et dûment avertis qu'ils n'appartenaient plus à la religion romaine, et on leur dé-

fendit, sous les peines les plus sévères, de suivre désormais les pratiques du culte catholique. Cependant, rendus à la liberté, et profondément affligés de l'apostasie qu'on leur avait arrachée, ces fidèles croyants protestèrent contre la violence qu'on leur avait faite, et en appelèrent au doyen de leur Église pour les relever d'un serment qu'ils n'avaient prêté que pour échapper au martyre. La requête qui expose ces faits et qui contient la protestation, est signée de soixante-quatre individus, tant prêtres que paysans.

Une multitude de Polonais se trouvaient dans le même cas, c'est-à-dire qu'après avoir été contraints par la force d'embrasser la foi orthodoxe, ils réclamaient, et demandaient pardon à leurs pasteurs de leur apostasie involontaire. Mais alors ils tombaient sous le coup des ordonnances qui punissent comme relaps tout individu qui, après avoir accepté le culte grec, revient à ses premières croyances [1]. Car l'empereur a fort bien prévu que la plu-

[1] Les peines portées par la loi pour l'abandon de la foi orthodoxe sont : la confiscation des biens, la réclusion perpétuelle dans un monastère, la défense au relaps de garder à son service aucun serf de la religion gréco-russe, et de demeurer dans aucune propriété habitée par des gens professant le culte dominant. L'ukase se termine par ces mots : « S'il se trouve des enfants en bas âge, il (le ministre de l'intérieur) me fera son rapport sur les mesures à prendre, afin de mettre à l'abri leur orthodoxie. » Cela signifie tout simplement que les enfants seront enlevés à leurs père et mère.

Cette ordonnance impériale est du 21 mars 1840.

part de ces conversions forcées seraient tôt ou tard désavouées, et il a voulu prévenir ce scandale par des prohibitions formidables. Des récompenses, au contraire, furent données aux prêtres catholiques romains ou grecs-unis qui adoptèrent le schisme russe [1]. On pardonnait tout aux ecclésiastiques qui abjuraient leur foi. Un ukase du 2 janvier 1839 accorde amnistie à tout catholique qui, pour vol ou pour meurtre, a été condamné à la prison, aux mines ou au knout, s'il embrasse la religion dominante.

Un nouveau martyre ensanglanta la terre de Pologne. Le vénérable abbé Dombrowski, après avoir séjourné plusieurs années en France, s'était hasardé à rentrer, déguisé, dans sa patrie où l'appelaient d'importantes affaires de famille. Il fut arrêté et condamné à recevoir cent cinquante coups de knout. Au cent quarante-septième, il expira.

Enfin une lettre du 27 juillet 1844, écrite des frontières de Pologne, portait ce qui suit : « Dans le courant de cette année et de l'année dernière, trois mille personnes de la Lithuanie, de la Podolie et de la Russie-Blanche ont été

[1] On lisait dans la *Gazette universelle* d'Augsbourg : « On nous écrit de diverses provinces de l'empire russe que le gouvernement emploie les moyens suivants pour engager la population unie à entrer dans le sein de l'Église grecque : 1° il fait construire et créer de nouvelles paroisses du culte grec non uni ; 2° *il fait donation de biens confisqués à des sujets catholiques qui promettent d'élever leurs enfants dans le culte schismatique ;* 3° *il affranchit du service militaire ceux qui passent dans le sein de l'Église grecque.* »

transférées dans les steppes de l'intérieur de la Russie pour les défricher. Ces personnes sont *catholiques*, de l'ordre des paysans et des nobles peu aisés. On attribue cette mesure à la tendance des autorités russes à affaiblir les paroisses catholiques, afin d'avoir un prétexte pour les supprimer. »

Arrêtons-nous ici, et abaissons le voile que nous avons un moment soulevé. Nous craindrions d'affaiblir l'impression de ce qu'on vient de lire, si nous y ajoutions les réflexions qui assiégent notre esprit et notre cœur.

Il va sans dire que la persécution religieuse a continué. Nous en pourrions citer des preuves nombreuses et quelques-unes toutes récentes.

II.

On vient de voir la politique russe aux prises avec les peuples vaincus ou annexés, agissant dans toute la liberté de ses allures, se manifestant sans aucune réserve et avec le triste courage d'une franchise absolue.

Quelques mots sur la diplomatie du gouvernement autocratique et sur les derniers exploits de sa politique extérieure termineront ce chapitre. Ce n'est pas à titre d'histoire que nous évoquerons des souvenirs récents; c'est simplement pour compléter notre tableau. Ce dernier trait est trop essentiel, trop caractéristique, pour que nous le laissions de côté.

Il va sans dire que nous passerons sous silence les faits

arrivés à la notoriété générale par la publicité qu'ils ont reçue.

On sait que la France était, en vertu des capitulations de 1740, la protectrice des Lieux Saints. Peu à peu les priviléges des catholiques romains à Jérusalem étaient tombés en désuétude. Notre gouvernement voulut maintenir ses prérogatives ; c'était, d'ailleurs, pour lui un devoir que lui imposait sa mission de patronage. Ses droits, qu'aucun traité, qu'aucun acte public n'avait annulés, étaient loyalement reconnus par le gouvernement turc. La Russie intervint. Si elle y était autorisée par ses affinités avec les chrétiens grecs de l'empire ottoman, elle ne l'était nullement par les traités. Elle commença par déclarer les capitulations de 1740 invalidées et anéanties ; elle exigea le maintien du *statu quo* dans les Lieux Saints, où les Grecs occupaient, conjointement avec les Latins, les sanctuaires dont ils se composent. La France, pour prouver ses intentions conciliantes, consentit à laisser prolonger cette condition d'égalité, contraire cependant aux capitulations. La Russie ne se tint pas pour satisfaite. Elle se montra hautaine, impérieuse, insolente. Elle menaça la Porte, qui hésitait entre les deux adversaires. Elle revendiquait le protectorat des chrétiens grecs qu'aucun traité ne lui conférait, tandis que la France était légalement et séculairement revêtue du caractère de protectrice des Latins. Il était évident que le gouvernement russe faisait de cette question religieuse un prétexte pour s'attaquer à l'indépendance même de l'empire ottoman.

Sous la pression de la diplomatie russe, le sultan publia un firman qui, contrairement aux capitulations, maintenait le *statu quo* dans les Lieux Saints, c'est-à-dire le partage des sanctuaires et d'autres usurpations des grecs sur les catholiques romains. Cependant ce fut la Russie qui se plaignit de cette solution, que la France acceptait par esprit de conciliation. Que voulait donc l'empereur Nicolas?

Le gouvernement français propose alors de négocier directement avec la Russie à Constantinople et à Saint-Pétersbourg, au lieu de laisser la décision au divan. A cette ouverture, qui témoignait d'intentions si bienveillantes, l'autocrate répond par des armements. Il se plaint des violences de la France envers la Porte, de l'influence qu'elle a usurpée à Constantinople, des façons brutales qu'elle a apportées dans cette question des Lieux Saints. Véritable comédie. La Russie se disait violentée, sacrifiée, humiliée au moment même où la France renonçait généreusement à réclamer son droit rigoureux, et proposait courtoisement un arrangement direct. Cette feinte colère était un moyen de motiver des armements formidables et la marche des troupes moscovites vers les principautés danubiennes [1]. Finalement, le cabinet russe refusa de discuter la question à Saint-Pétersbourg, et préféra négocier à

[1] Voir la dépêche, si insultante pour la France, de M. de Nesselrode au baron Brunow, en date de Saint-Pétersbourg 14 janvier 1853, dans les documents publiés à Londres par ordre du parlement.

Constantinople, dans le but évident de compromettre le divan, qui, ballotté par deux influences contraires, devait nécessairement donner lieu à tous les prétextes de mécontentement et de violence.

Le prince Menchikoff venait d'être envoyé à Constantinople, et pour s'assurer la coopération de l'Angleterre, le tzar avait déclaré à cette puissance que son ministre plénipotentiaire était porteur des instructions les plus pacifiques, qu'il n'y avait donc pas lieu de s'inquiéter de sa mission. Le gouvernement anglais était complétement rassuré par ces protestations, faites du ton d'une feinte bonhomie. Cependant les armements continuaient, et les troupes russes s'avançaient toujours vers les principautés.

On s'est beaucoup occupé, dans la presse et dans le public, de la mission du prince Menchikoff à Constantinople; mais c'est dans les documents anglais qu'il faut lire ce qui se rapporte à ce curieux épisode. On y trouve une infinité de détails qui ne se rencontrent pas dans la correspondance du ministère français publiée dans le *Moniteur universel* et sous forme de brochure [1].

L'attitude du prince russe à Constantinople fut d'abord un mélange d'arrogance et de mystère. Il témoignait un mépris hautain pour le ministre des affaires étrangères, Fuad Effendi, et, d'un autre côté, quand le gouvernement turc le mettait en demeure d'exposer ses exigences, il se

[1] *Lettre de l'empereur Napoléon à l'empereur de Russie, et documents français relatifs aux affaires d'Orient.* In-4° de 124 pages. Imprim. Pankoucke, 1854.

tenait dans les termes les plus vagues, et déclarait qu'il ne parlerait qu'autant que la Porte s'engagerait solennellement à ne révéler ses confidences ni à l'ambassadeur français, ni au représentant britannique. Sur le refus du ministre turc de prendre un tel engagement, le prince menaçait de se retirer et laissait le divan dans la plus cruelle perplexité[1]. Le premier ministre du sultan lui demande pourquoi l'armée russe s'avance vers les frontières ottomanes. —C'est tout simplement, répond-il, parce qu'une armée autrichienne étant près d'occuper le Montenegro, il a été jugé prudent de faire paraître des forces russes non loin du Danube.—Mais, fait observer le vizir, l'affaire du Montenegro est terminée ; il n'y a donc plus lieu de faire avancer les troupes de sa majesté Nicolas.—C'est plus que jamais le moment de les faire marcher en avant, réplique l'envoyé du tzar. Alors le ministre ottoman le somme de déclarer si la Russie a l'intention de faire la guerre à la Turquie, disant qu'il serait loyal de s'en expliquer franchement, afin de permettre à la Porte de faire ses préparatifs de défense. — Qu'est-ce à dire? s'écrie le prince indigné, et pour qui nous prenez-vous? Nous sommes les amis du sultan, nous ne voulons que la perpétuité de son pouvoir et la prospérité de son empire; nous désirons le maintien de la paix, et c'est nous faire injure que d'en douter[2].

[1] Dépêche du colonel Rose au comte de Clarendon, Constantinople, 31 mars 1853.

[2] Annexe à la dépêche ci-dessus : M. R. Chabert au colonel Rose, Péra, le 30 mars 1853.

Le prince Menchikoff était mécontent de tout. Il témoignait, ainsi que le cabinet de Saint-Pétersbourg, un vif ressentiment contre l'ambassadeur français, M. de Lavalette, à qui il reprochait son mauvais vouloir et son attitude peu conciliante, tandis que ce diplomate avait fait preuve d'une tolérance peut-être excessive. Pour faire disparaître ce prétexte de mauvaise humeur, on rappela M. de Lavalette. Fuad Effendi déplaisait au prince Menchikoff; on le sacrifia. La Russie avait réclamé l'évacuation du Montenegro; le Montenegro fut évacué. En un mot, toutes les concessions possibles furent faites avec empressement à cette politique exigeante. Peines perdues. La Russie continuait toujours ses armements. C'était là sa réponse aux complaisances des puissances amies; et comme on faisait observer à l'envoyé du tzar que la Turquie et la France témoignaient, par des actes significatifs, leurs résolutions bienveillantes et pacifiques, le plénipotentiaire moscovite répliquait que son maître était animé des mêmes sentiments[1]. Enfin, mis au pied du mur, le prince était réduit à se jeter dans les plus étranges banalités : il se plaignait de ce que le sultan Abdul-Medjid n'avait pas répondu aussi cordialement que son père Mahmoud aux offres d'amitié de l'empereur Nicolas; de ce qu'il subissait l'influence de gouvernements et d'individus mal intentionnés envers la Russie; de ce qu'il ne témoignait pas à

[1] Dépêche du colonel Rose au comte de Clarendon, Constantinople, 3 avril 1853.

la cour de Saint-Pétersbourg toute la considération qui lui était due [1].

Cependant le plénipotentiaire du tzar révéla enfin le but véritable de sa mission : la Russie demandait à conclure avec la Porte un traité secret qui eût placé l'Église grecque sous la protection exclusive de l'empereur, l'autorité du sultan devant complétement disparaître ; en d'autres termes, on proposait au sultan de renoncer à toute juridiction sur dix ou douze millions de ses sujets. C'était mieux encore que le traité d'Unkiar Skelessy, qui avait consacré l'assujétissement de la Porte aux volontés de la Russie. Si le gouvernement turc consentait, la Russie mettrait à sa disposition quatre cent mille hommes et une force navale considérable, pour l'aider à se défendre contre une puissance quelconque. Enfin, l'envoyé de l'autocrate menaçait de se retirer si le ministre ottoman faisait part de ses confidences aux représentants de l'Angleterre et de la France [2].

Tandis que le prince Menchikoff tenait ce langage à Constantinople, voici ce que le comte de Nesselrode déclarait à Saint-Pétersbourg : « Veuillez assurer les ministres de la reine, dans les termes les plus positifs, que les in-

[1] Dépêche de lord Stratford de Redcliffe au comte de Clarendon, Constantinople, 6 avril 1853.

[2] Mémorandum de M. Pisani, Constantinople, 25 mars 1853, formant annexe à une dépêche du colonel Rose à lord Clarendon, datée du même jour. — Dépêche de M. Doria au colonel Rose, Constantinople, 1er avril 1853.

tentions de l'empereur sont toujours les mêmes, et que toutes les vaines rumeurs auxquelles a donné lieu, dans la capitale ottomane, l'arrivée du prince Menchikoff,—occupation des principautés, agrandissement de territoire du côté de nos frontières asiatiques, prétention de nous assurer la nomination du patriarche grec de Constantinople, langage hostile et comminatoire tenu à la Porte par notre ambassadeur, — sont non-seulement exagérées, mais dénuées même de toute espèce de fondement[1].

Mis itérativement en demeure de s'expliquer, le ministre de l'empereur Nicolas répondait à l'ambassadeur de France, M. de Castelbajac, par des assurances de paix et de bon vouloir[2]. Interrogé par Sir Hamilton Seymour, représentant de l'Angleterre, il affirme que la mission du prince Menchikoff a pour objet principal l'affaire du Montenegro; que quant aux Lieux Saints, il avait toujours pensé que la question se réglerait pacifiquement[3]. Enfin, poussé dans ses derniers retranchements par le ministre anglais, il finit par lui confesser qu'un traité d'alliance offensive et défensive a été proposé par le prince Menchikoff à la Porte ottomane, mais il ajoute que ce traité ne se-

[1] M. de Nesselrode au baron de Brunow, Saint-Pétersbourg, 7 avril 1853.

[2] Dépêche de Sir Hamilton Seymour au comte de Clarendon, Saint-Pétersbourg, 7 avril 1853. — *Id.*, de lord Cowley au comte de Clarendon, Paris, 25 avril 1853.

[3] Sir G. H. Seymour au comte de Clarendon, Saint-Pétersbourg, 19 avril 1853.

rait dirigé que contre la France[1]. En effet, c'était la France que le cabinet de Saint-Pétersbourg poursuivait de son animosité, tandis qu'il courtisait l'alliance de l'Angleterre. Il s'efforçait, par tous les moyens, de séparer les deux puissances amies. Il prodiguait les flatteries et les promesses au cabinet de Londres, et essayait d'éveiller ses soupçons contre celui de Paris, qu'il représentait comme animé des prétentions les plus injustes, et dominé par une insatiable ambition. L'Angleterre croyait à toutes ces assurances, qui semblaient partir du cœur le plus droit; elle s'abstenait de diriger sa flotte vers les Dardanelles, où déjà l'escadre française avait fait son apparition.

Cependant le prince Menchikoff poursuivait ses négociations *ab irato*. Il avait tellement intimidé le ministère turc par ses menaces, pour le cas où il livrerait aux ambassadeurs de France et d'Angleterre le secret de ses exigences, que Rifaat Pacha, tout en demandant à lord Stratford de Redcliffe ce qu'il fallait répondre, ne lui faisait pas connaître les propositions du prince. Il hésitait, témoignait une grande frayeur et demandait conseil et protection, tout en dissimulant la vérité, qu'on lui avait ordonné de taire[2].

Toutefois le moment était venu d'accepter l'humiliation ou de faire acte de virilité. La Porte, rassurée et revenue

[1] Sir G. H. Seymour au comte de Clarendon, Saint-Pétersbourg, 20 avril 1853.

[2] Lord Stratford de Redcliffe à lord Clarendon, Constantinople, 9 avril 1853.

au sentiment de ses devoirs envers elle-même, repoussa les prétentions de la Russie. On se rappelle le brusque départ du prince et l'impression qu'il produisit dans toute l'Europe. La Prusse et l'Autriche firent connaître tout le mécontentement que leur causait l'étrange conduite de l'envoyé russe [1]. Elles espéraient qu'il serait désavoué; mais il avait trop bien suivi les instructions de l'empereur son maître pour craindre un tel affront.

Ce fut le gouvernement anglais qui fut le plus surpris et le plus irrité de la rupture des négociations et du départ du prince Menchikoff. On lui avait si souvent répété que la mission de ce diplomate improvisé n'avait pour objet que la question des Lieux Saints, que la découverte de la vérité le jeta naturellement dans une profonde stupéfaction. M. de Nesselrode n'avait pas menti moins de quinze fois, et le représentant de la Grande-Bretagne à Saint-Pétersbourg demandait pardon à lord Clarendon d'avoir été assez honnête pour croire aux quinze paroles solennellement données par le ministre de Sa Majesté Nicolas. La mystification avait été complète. Jamais mauvaise foi plus cynique n'avait osé s'étaler aux yeux de toute l'Europe indignée.

Cependant, que fait la Russie? Démasquée, honnie, accusée par l'Angleterre, elle cherche à faire bonne contenance. Au lieu de chercher des excuses à sa conduite, elle paye d'audace et prend, à son tour, le rôle d'accusateur.

[1] Lord Bloomfield au comte de Clarendon, Berlin, 30 mai 1853. — Sir G. H. Seymour au même, Pétersbourg, 4 juin.

Elle se retourne contre le gouvernement anglais, et prend à partie lord Stratford de Redcliffe, à qui elle reproche aigrement d'avoir empêché tout arrangement. Quelque temps auparavant, M. de Lavalette avait été calomnié par le gouvernement russe; c'était au tour du représentant britannique de subir ses diffamations. Cette inqualifiable conduite exaspéra, à bon droit, le cabinet de Saint-James. Les accusations mensongères de la Russie contre lord Stratford avaient produit dans toutes les cours d'Allemagne une impression si fâcheuse pour l'Angleterre, que le comte de Clarendon fut obligé d'enjoindre à ses agents dans toutes les résidences étrangères de défendre énergiquement lord Stratford contre les attaques déloyales d'un adversaire éhonté. En même temps, le cabinet britannique sommait M. de Nesselrode de rechercher l'auteur de la calomnie et de le nommer [1].

Du reste, tous les pas de la Russie dans cette question d'Orient furent marqués par l'astuce, la duplicité et l'improbité la moins équivoque. Ainsi, tandis que la France proposait à Saint-Pétersbourg de négocier directement avec l'empereur, et que le tzar se disait disposé à traiter à Constantinople, il ne donnait aucune instruction dans ce sens au prince Menchikoff. Celui-ci s'amusait à leurrer notre ambassadeur et lui cachait l'objet de sa mission. — Les conversations confidentielles de Nicolas avec Sir Ha-

[1] Le comte de Clarendon à lord Bloomfield, à Berlin, Foreign-Office, 15 juin 1853. — Le même à Sir H. Seymour, même date. — Le même au même, 11 juillet.

milton Seymour, conversations connues aujourd'hui du monde entier, avaient révélé à l'Angleterre le fond de la pensée de l'autocrate. Tandis qu'il n'était question, à Constantinople et à Paris, que des Lieux Saints, à Pétersbourg on avouait à la Grande-Bretagne, dont on recherchait l'alliance, l'intention d'achever *le malade* qui, disait-on, se mourait sur les rives du Bosphore. Ici on proposait le partage des dépouilles de l'empire ottoman ; là on protestait du désir de voir se maintenir à jamais l'intégrité de cette monarchie [1]. La France était laissée de côté comme ne valant pas la peine qu'on s'occupât d'elle. Mais l'Angleterre s'indigne et refuse de prendre part à ce projet de piraterie. Alors, furieux de se voir repoussé à Londres, Nicolas se retourne du côté de la France, que tout à l'heure il dédaignait. Il écrit au cabinet de Paris, il le flatte, le cajole, accuse l'Angleterre de mauvaise foi et d'ambition, et propose

[1] Nous savons positivement que les ouvertures faites à l'Angleterre au sujet d'un partage de l'empire turc, furent également risquées par la Russie, d'abord auprès du roi Charles X, en 1828, puis auprès de Louis-Philippe, en 1840. Mais alors l'empereur Nicolas proposait tout un remaniement de la carte d'Europe. La Prusse, notamment, aurait payé les frais de l'ambition moscovite, car les provinces rhénanes devaient être abandonnées à la France, en compensation des agrandissements de la Russie eu Orient. Les deux monarques français ne consentirent même pas à discuter ces propositions, et durent fort s'étonner qu'elles eussent pour auteur le successeur du patron de la Sainte-Alliance, le gardien des traités de 1815, le protecteur de l'ordre européen.

finalement à l'empereur Napoléon de traiter les affaires d'Orient en dehors de la conférence de Vienne, et surtout en dehors de la Grande-Bretagne ; en un mot, il propose à la France l'alliance qu'il avait offerte à nos voisins, et croyant mieux réussir, il emploie contre le cabinet de Londres son arme de prédilection, la calomnie.

Ce qui s'est passé depuis le départ du prince Menchikoff est trop connu pour que nous croyions utile d'y ramener nos lecteurs. Deux faits seulement sont bons à faire connaître, comme achevant de peindre ce gouvernement qui s'attribue une mission divine, et a sans cesse à la bouche les mots de religion, de loyauté et de civilisation :

Le 14-26 juin 1853, l'empereur Nicolas publie un manifeste dans lequel il expose, à sa manière, les motifs qui le décident à occuper les principautés. Dans le texte russe le sultan était nominativement accusé de *perfidie* et de *manque de foi*. Eh bien ! ces expressions furent omises dans la version française, faite par ordre de l'autocrate, pour être répandue dans toute l'Europe. Cette petite supercherie était destinée à dissimuler aux nations étrangères un des moyens à l'aide desquels le tzar cherchait à exciter son peuple contre la Turquie. L'impression de cette escobarderie sur tout le corps diplomatique à Saint-Pétersbourg fut si vive, que Sir Hamilton Seymour crut devoir en écrire à son gouvernement [1].

Enfin la Russie envahit les principautés danubiennes.

[1] Sir H. Seymour au comte de Clarendon, Saint-Pétersbourg, 1er juillet 1853.

On sait que les motifs principaux mis en avant par l'empereur Nicolas pour justifier cet acte si décisif, étaient le vif intérêt de ce souverain pour tous ceux de ses coreligionnaires qui vivent sous le sceptre du sultan, et le désir de les soustraire aux traitements barbares auxquels ils sont censés exposés de la part des Turcs. Or, voici quelques souvenirs qui feront apprécier la sincérité de ces motifs et la véracité de l'autocrate :

En 1848, la Russie jugea nécessaire d'occuper la Moldavie et la Valachie. La Porte pensait tout autrement, mais l'opinion du cabinet moscovite prévalut, et un corps d'armée considérable passa le Pruth. Alors, la Turquie, pour éviter que ces deux provinces fussent entièrement abandonnées aux Russes, se vit obligée de prendre part à l'occupation. Ici, dit Sir Hamilton Seymour, à qui nous empruntons ces détails encore ignorés du public français, la conduite des deux armées offrit un contraste frappant[1] :

Le commissaire russe commença immédiatement à persécuter et à proscrire, et, comme le commissaire ottoman refusait de participer à ces actes odieux, il lui en témoignait toute sa surprise. Fuad Effendi déclarait que son maître n'avait aucun but de vengeance, qu'il était ennemi de toute mesure réactionnaire et violente. Il ajoutait que le sultan voulait que la présence de ses troupes dans les principautés, au lieu de devenir un fléau pour les habi-

[1] Sir H. Seymour au comte de Clarendon, Saint-Pétersbourg, 3 juillet 1853.

tants, tournât à leur avantage. En conséquence, toutes les denrées requises pour l'entretien de l'armée turque étaient payées avec la plus scrupuleuse exactitude, et rien ne fut épargné pour que les prix ne pussent pas s'élever de manière à occasionner de grandes pertes aux habitants.

Quant aux Russes, voici un aperçu de leurs procédés :

Ils épuisaient le pays, et ne payaient rien. Leur passage était partout marqué par la dévastation et la misère. Le résultat de leur présence, disait le consul général d'Angleterre, M. Cunningham, « pouvait se comparer aux ravages d'une invasion de sauterelles. »

Les autorités russes avaient bien déclaré que cette consommation sur une si vaste échelle ne serait point gratuite. Mais c'étaient les gouvernements locaux qui devaient payer pour leurs envahisseurs. Or, comme ces gouvernements n'avaient aucunes ressources pécuniaires, ils furent obligés d'emprunter des sommes considérables aux Russes, c'est-à-dire à ceux-là mêmes qui leur imposaient le fardeau de cette invasion. L'argent prêté ne put être remboursé par les habitants, réduits à la misère, et ils n'avaient pas encore acquitté leur dette, quand l'occupation de 1853 est venue ajouter de nouvelles calamités à celles dont ils avaient été victimes en 1848.

Cette fois, il a été déclaré et convenu, au nom de l'empereur Nicolas, que tout ce qui serait demandé ou pris pour les besoins de son armée, serait exactement payé, non plus par les gouvernements locaux, mais par la Russie. M. de Nesselrode affirmait même à Sir Hamilton Sey-

mour que l'occupation des principautés était une bonne fortune pour les populations moldo-valaques. Mais voici en quoi consiste la bonne fortune : toutes les fournitures faites aux troupes du tzar sont payées aux habitants en *bons*, dont le montant est porté en déduction de la somme due par les principautés au gouvernement russe pour l'occupation de 1848. De sorte, qu'en réalité, ce sont les envahis qui payent les frais des deux invasions. Voilà la manière dont la Russie protége ses coreligionnaires et les garantit contre la barbarie des Turcs.

Dieu merci, ce gouvernement hypocrite est aujourd'hui démasqué. Sa politique est percée à jour; sa félonie est flétrie par tous les peuples de l'Europe. Le temps n'est plus où le cabinet de Saint-Pétersbourg se flattait de conduire à son gré la cour d'Angleterre, et pouvait impunément tenir un langage menaçant au gouvernement français [1]. Un terrible lendemain se prépare, et l'exécuteur testamentaire de Pierre le Grand est brusquement arrêté dans sa marche vers les plus brillantes conquêtes rêvées par son aïeul. Comment Nicolas supportera-t-il ce coup imprévu, c'est ce que se demandent les personnes qui connaissent son incommensurable orgueil, habitué à voir s'aplanir tous les obstacles. On nous a raconté que lorsqu'il re-

[1] Dépêche réservée du comte de Nesselrode au prince de Liéven, Moscou, 15 septembre 1826. — Dépêche du général Pozzo di Borgo au comte de Nesselrode, Paris, 27 juillet-8 août 1826, dans le *Recueil de Documents* publié chez Pagnerre, pages 266 et 268.

çut *l'ultimatum* de la France et de l'Angleterre, il en éprouva une si vive émotion, qu'il fut pris de vomissements et d'accès de fièvre, qui firent craindre une maladie sérieuse. Jusqu'au dernier moment, il avait été entretenu par ses agents diplomatiques dans la conviction que l'alliance de la France et de la Grande-Bretagne ne se réaliserait pas. Le dénoûment faisait brusquement tomber le bandeau qui, jusque-là, lui avait dérobé de menaçantes réalités, et son désappointement en était d'autant plus profond. Il éclatait en plaintes amères; il déclarait que ses intentions étaient faussement interprétées; il se disait calomnié, méconnu, incompris et victime. Au milieu de ces bruyantes expansions on démêlait un très-vif ressentiment contre l'Angleterre. Il ne pardonnera pas à cette puissance d'avoir loyalement repoussé ses offres de complicité.

Le sort des armes va prononcer entre l'improbité et la loyauté, entre le mensonge et la franchise. Si le résultat est fatal à la Russie, on conviendra que jamais vaincu ne fut moins digne d'intérêt. De quels regrets sympathiques pourraient être honorés, à l'heure de l'adversité, une société fondée sur des institutions aussi barbares, un gouvernement qui ne rougit pas d'étayer son insatiable ambition sur les moyens d'action les plus coupables, un empire qui, par une attitude incessamment comminatoire et un charlatanisme consommé, était, depuis longtemps, une menace pour l'Europe civilisée?

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE I.

LE DESPOTISME.

CHAPITRE II.

CARACTÈRE DES RUSSES.

CHAPITRE III.

RELIGION ET CLERGÉ.

CHAPITRE IV.

ADMINISTRATION.

CHAPITRE V.

LÉGISLATION, JUSTICE. — LA SIBÉRIE.

CHAPITRE VI.

L'ESCLAVAGE.

CHAPITRE VII.

ARMÉE.

CHAPITRE VIII.

MARINE.

CHAPITRE IX.

POLITIQUE.

SAINT DENIS. — TYPOGRAPHIE DE DROUARD.



